This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

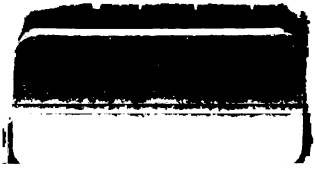
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



A TRAVERS L'AMÉRIQUE

LE

FAR-WEST

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Pauline O'Connell

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

LE FAR-WEST

PAR

Mme OLYMPE AUDOUARD

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

BIBLIOTHEQUE DE Ed. Pioche SAN FRANCISCO

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Tous droits réservés.

F594
.A9

PRÉFACE

Si vous allez en Orient, après avoir lu toutes les charmantes poésies, toute la prose ensoleillée que ces contrées ont inspirées à quelques-uns de nos grands auteurs, que de déceptions, que de désillusions vous y attendent !

J'ai pour les poëtes la plus vive admiration, mais il faut bien reconnaître qu'ils sont de fort mauvais historiens, et que leurs descriptions brillent plus par l'imagination que par la réalité. Ceux qui ont décrit l'Orient se sont isolés

dans le beau ; de parti pris ils ont fermé les yeux à la laide prose ; l'âme grisée par la poésie, ils nous ont fait des tableaux enchanteurs ; ce sont de précieuses mosaïques entourées de rubis ; c'est étincelant de coloris, charmant de finesse ; c'est parfait de forme... il n'y manque qu'une chose... la vérité. Ils ont oublié, ces chers poëtes, que la nature réelle s'affirme par l'antithèse et les contrastes, et que le beau se heurte presque toujours au laid.

Certes, la poésie existe en Orient, mais à l'état de perle perdue dans la boue d'un ruisseau ; pour l'atteindre, il faut s'éclabousser. Vous trouverez en Orient un ciel d'un bleu toujours bleu, un soleil splendide, une atmosphère lumineuse ; mais ce beau ciel éclaire une hideuse saleté ; même le suave parfum des fleurs ne vous y arrive que mêlé de mille émanations putrides... or, rien n'est affreux comme

une bonne odeur doublée d'une odeur désagréable.

Le Caire est bien la ville la plus artistiquement belle du monde entier. Ses balcons mauresques luttent de finesse et d'élégance avec le point de Venise. Les coupoles de ses mosquées, toutes dorées et parsemées de croissants bleus, sont d'un effet très-pittoresque. Un voile mystérieux, d'un charme pénétrant et irritant, enveloppe cette cité musulmane.

Vous trouvez, même en janvier, des sycomores, des lauriers-roses, des acacias en fleurs sur la place de l'Esbekier ; les rosiers de mai y étalent leurs roses épanouies... mais... cette belle place est le réceptacle des immondices de la ville... et le doux parfum de toutes ces fleurs n'arrive à vos narines que souillé par d'autres odeurs nauséabondes. Enfin, deux heures avant d'arriver au

Caire, des miasmes putrides viennent vous saisir à la gorge... Qu'est-ce donc, demandez-vous, en vous bouchant le nez... On vous répond : « C'est le Caire ! »

Voilà ce que les poëtes ont oublié de dire, et voilà ce qui fait que le simple mortel en arrivant en Orient, comme il n'a pas le don de pouvoir s'isoler dans le beau, se demande, tout déconcerté, comment certains auteurs ont pu écrire des pages aussi enthousiastes sur l'Orient. Eh bien, si vous allez en Amérique, après avoir lu, par exemple, l'ouvrage d'un de nos auteurs les plus éminents..... vous aurez à subir la même déception, si les poëtes qui ont décrit cette contrée se sont laissé griser par la divine poésie.

Il est un grand écrivain qui s'est laissé griser, lui, par la sainte, la grande liberté, — liberté!

mot magique qui fait battre tout cœur noble et généreux! Grisé par le prestige sacré de la liberté, par la beauté, la grandeur de la Constitution américaine, il a laissé sa plume suivre l'élan de son admiration et il nous a donné trois volumes écrits dans le plus beau style, dans le français le plus correct, volumes qui contiennent de bonnes, de nobles aspirations, mais qui ont un tort : celui de ne point décrire la république américaine, mais bien une république idéale et chimérique ; république peuplée de héros et non de simples mortels.

L'intuition n'a pas servi fidèlement cet écrivain éminent, et s'il était allé visiter l'Amérique avant d'écrire son ouvrage, il se serait convaincu que la plus belle constitution du monde peut avoir de tristes résultats, et que, même avec un microscope, il serait impossible de découvrir de futurs Washington dans les hommes d'État

d'aujourd'hui. — Entre la théorie et la pratique, quelle immense différence!

Les lois et les constitutions ne peuvent être sainement appréciées qu'à l'examen des résultats qu'elles donnent.

Il y a deux manières de juger l'Amérique, comme il y a deux manières d'envisager cette contrée. Si vous arrivez en Amérique après avoir lu les ouvrages des fanatiques admirateurs de ce pays qui vous représentent ce continent comme un foyer de lumière, comme la seule, la vraie patrie de la grande liberté; qui vous assurent que son gouvernement est le seul bon, l'idéal que doivent prendre pour modèle tous les esprits éclairés, tous les amis du progrès; si vous prenez au sérieux toutes ces phrases que répètent si volontiers certains Américains : « Nous sommes un grand peuple! un peuple

grand, un peuple vertueux! chez nous point d'abus, point d'arbitraire; mais la vraie, la saine liberté pour tous; » si vous arrivez, dis-je, en prenant tout cela au pied de la lettre et avec l'illusion que vous allez enfin admirer un peuple sage, honnête, libéral, reconnaissant la parfaite égalité de tous devant tous, et n'admettant que la supériorité de l'intelligence et de la probité; un gouvernement modèle, sans arbitraire; un président nommé librement par la majorité; si vous êtes assez naïf pour avoir toutes ces illusions, que de déceptions vous attendent! et comme vous jugerez sévèrement les hommes et les choses de ce pays!

Mais si, au contraire, vous allez sans idée préconçue, en Amérique, vous la prenez pour ce qu'elle est, pour un immense continent qui, depuis deux siècles, se peuple avec le trop-plein et, disons le mot, un peu avec le rebut de toutes les

nations du monde. Alors vous serez étonnés des résultats obtenus, sans tomber pour cela dans l'exagération. Car enfin, il est très-vrai que lord Baltimore émigra jadis en compagnie de quelques seigneurs anglais et s'en alla fonder une colonie en Amérique; il est vrai encore que quelques familles anglaises, hollandaises, allemandes et françaises, ont été attirées vers ce jeune pays par l'amour de l'indépendance ou chassées de chez elles par des persécutions religieuses; mais, abstraction faite de ces quelques honorables exceptions, il faut bien convenir que ce ne sont ni les bons bourgeois, ni les grands seigneurs qui abandonnent leur foyer et leur patrie, pour émigrer dans ce nouveau monde; ce sont généralement les pauvres parias de la société et de la fortune, quelques exilés politiques et encore plus d'un exilé non politique.

Les trois ou quatre cent mille aventuriers qui s'en vont chaque année chercher fortune en Amérique ont créé les trente millions d'hommes qui peuplent le nouveau monde. Les grands seigneurs américains d'aujourd'hui sont les fils ou les petits-fils de ces immigrants ; et si vous songez que ce sont surtout les paysans et les ouvriers qui se portent vers ce continent, vous jugerez les États-Unis avec une grande indulgence, vous admirerez même de bonne foi la grande homogénéité accomplie, le sentiment qui a poussé tous ces éléments si divers à s'assimiler et à se confondre pour former un seul peuple et une grande nation. Cette nation a donné déjà des preuves de sa force en s'imposant les plus durs sacrifices pour faire triompher un des plus beaux principes de l'humanité, la liberté individuelle, et en abolissant l'esclavage. Elle n'a pas craint de se lever en masse pour briser ce dernier vestige de la barbarie, et y est arrivée en laissant cinq cent

mille morts sur les champs de bataille et en se grevant d'une dette de six milliards ! A un peuple capable de pareils sacrifices, l'avenir appartient ! !

Quand on pense que c'est surtout le paysan et l'ouvrier qui ont peuplé ce continent, on est moins choqué de l'absence de gentilhommerie qu'on y rencontre ; l'âpreté au gain du Yankee s'explique d'une façon moins fâcheuse et vous vous dites : ce pauvre paria, qui a été si longtemps privé d'argent, est pris de vertige, lorsqu'il se voit en mesure d'en gagner. C'est l'altéré devant une source ; il n'a jamais assez d'eau.

Vous comprenez aussi l'absence d'art et de sentiment artistique en Amérique. Le paysan instruit s'adonne au commerce, mais jamais aux arts qu'il considère comme une inutilité. Voyez plutôt avec quel mépris il traite l'artiste : il l'appelle un

« propre à rien. » Donnez à l'ouvrier de l'instruction, il deviendra par goût, ingénieur ou architecte, son esprit se portera naturellement vers les arts pratiques... Aussi, les Américains, fils et petits-fils d'ouvriers ayant pu jouir des bienfaits de l'éducation, ont-ils surpassé les Français et tous les autres peuples pour la construction des machines, des usines, des ponts et des chemins de fer, par la simple raison que, dans les autres pays, il y a différentes classes ayant des aptitudes diverses, tandis qu'en Amérique, il n'y a que deux classes : le cultivateur et l'ouvrier instruit. En jugeant l'Amérique à ce point de vue qui est le seul réel, les mœurs américaines tant soit peu rudes et le manque d'éducation vous trouvent pleins d'indulgence ; mais si vous voulez voir des gentlemen dans des hommes vivant avec un luxe princier et ayant des rideaux en point d'Angleterre à leurs croisées, alors il ne faut pas les observer de trop près ; car, lorsque vous les

voyez chiquant toute la journée et transformant en mares immondes les parquets de leurs appartements, vous ne trouvez pas de mots assez durs pour qualifier cette mauvaise éducation.

Avant d'apercevoir la figure d'un Yankee, vous voyez toujours la semelle de ses souliers. Pour lui, avoir les pieds à un mètre au-dessus du niveau de la tête est d'un charme irrésistible. Devant le feu, il met les pieds sur la cheminée; devant une table il les pose sur la table; en chemin de fer, il arrive jusqu'au dossier des banquettes, si bien que toujours vous avez la perspective ou la proximité de ses semelles. De plus, lorsque vous avez un Yankee auprès de vous, vous le voyez occupé à expectorer; une fois par minute, et sans façon, il lance sa salive autour de vous. C'est le peuple le plus expectorant de l'univers.

Ces deux affreux travers, ces deux habitudes de mauvaise compagnie vous froissent, vous irritent à un point incroyable, et elles empêchent souvent l'étranger de rendre justice à la bonté native du Yankee et à son obligeance innée.

Pour mon compte, j'ai subi l'influence de cette sensation à un tel point, j'ai été si horriblement agacée par ces pieds en l'air et par cette affreuse manie de cracher à tout propos, que mes nerfs n'en sont point remis encore. C'est, du reste, la raison qui me fait commencer par la fin... il serait plus naturel de débuter en vous parlant de New-York, de Boston, des États-Unis proprement dits... mais j'ai passé dix mois dans ce nouveau monde, et quoique j'y aie étudié aussi consciencieusement que possible ses institutions, quoique j'y aie trouvé beaucoup de bonnes choses très-intéressantes à raconter, je suis encore très-irritée du souvenir de ces semelles de souliers, de cette

expectoration du Yankee, de sa façon peu propre de manger, de son âpreté au gain et de sa soif des dollars. Si bien que désirant être juste et ne pas me laisser influencer par cette mauvaise impression, je veux donner à mes nerfs le temps de se calmer, je veux oublier tout cela dans ce bon Paris, afin d'être aussi impartiale que possible.

J'arrive maintenant au Far-West; là, la prose disparaît; là, vous voyez l'immensité de ce continent dans toute son imposante splendeur. Le spectacle de l'homme luttant courageusement avec cette nature vierge vous impressionne et vous émeut... Dans le Far-West vous rencontrez la vraie sauvagerie, et non plus cette sauvagerie en gants blancs et en habit noir, qui vous choque désagréablement. Pour ma part, je dois avouer que l'Amérique m'a causé plus d'une déception. J'y étais allée, ayant cru sur parole des fanatiques; j'espérais y trouver la perfection des perfections,

l'idéal des gouvernements. D'opinion républicaine, je supposais que la république était synonyme de liberté pour tous, de travail et de bien-être général, qu'il n'y avait guère de place pour les abus et l'arbitraire, qu'enfin tous les grands sentiments humanitaires et égalitaires y étaient mis en pratique.

Quelle erreur ! la devise du Yankee est : *Time is money ;* par conséquent un Yankee ne perdra pas une minute pour obliger son meilleur ami... l'amitié même lui est inconnue... un ami c'est l'homme qui lui fait gagner de l'argent, rien de plus !

Comme sentiment égalitaire j'ai trouvé, sous le nom de démocrates, des *aristos* intolérants et fiers... N'allez pas vous aviser de vouloir persuader à un Yankee, dont le grand-père était déjà riche, que celui dont la fortune ne remonte qu'au père

est son égal... Oh! il s'indignerait, et de la belle façon !

Tout comme, du reste, celui qui possède des millions de dollars, ne reconnaît nullement pour son égal celui qui ne possède qu'un seul million.

J'ai fait plusieurs découvertes qui n'ont pas laissé que de m'étonner passablement; il en est une surtout qui m'a attristée, car elle touche à la France.

Je le répète, j'étais républicaine, et pour moi ce mot de république était le synonyme de l'abolition de l'arbitraire, de la suppression des abus, de la disparition de l'ignorance et de la misère. Eh bien, en étudiant l'Angleterre, son gouvernement, ses institutions et le caractère de son peuple, en faisant la même étude en Amérique, j'en suis arrivée à la triste conviction qu'en

France une république est impossible, car il n'y a pas en France trois vrais républicains. Le peuple français est par sa nature porté au césarisme; tout Français a en lui l'étoffe d'un despote ; c'est un petit César en herbe, et du moment qu'il a l'ombre d'un pouvoir, il en abuse et devient autocrate et despote tout naturellement.

Hors du pouvoir, il crie contre l'arbitraire, et demande à grands cris la liberté; mais cette liberté il la veut pour lui-même et non pour les autres... car l'arbitraire ne lui déplaît que lorsqu'il est dirigé contre lui. Je soutiens qu'il n'y a pas de gouvernement tyrannique qui n'ait sa raison d'être dans la disposition des masses. Faites Napoléon III empereur aux États-Unis, transportez-y nos lois et notre constitution, et vous verrez que ce même souverain servi par des Américains se gardera bien de faire du césarisme; que cette même constitution et ces mêmes lois, inter-

prêtées par des Américains, deviendront libérales... Mettez en Amérique le souverain le plus autocrate du monde, le czar, par exemple, et vous verrez que son autocratie se fondra bien vite au souffle de la liberté. Rien n'est aussi élastique qu'une constitution, on peut l'étendre ou la resserrer à volonté. Eh bien, le peuple américain par sa nature l'expliquera toujours dans le sens le plus libéral, le peuple français la poussera dans le sens contraire.

De même, si vous mettez en France la constitution américaine telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, si vous y introduisez les mêmes lois avec un président élu pour quatre ans, par la majorité du peuple, vous aboutirez, soyez-en sûr, au même arbitraire, vous aurez les mêmes abus, les mêmes mesquines intolérances, la même manie d'enrégimentation et de réglementation, toutes ces mille petites tracasseries et vexations

qui rendent la vie si difficile en France. Pourquoi? Parce que le président, tout en étant obligé de rester républicain, aura en lui l'étoffe et le germe d'un César, parce que ses ministres le pousseront à violer la loi, et que tous les employés, du plus petit au plus grand, y applaudiront. Je ne fais aucune distinction entre les républicains, les légitimistes, les orléanistes et les impérialistes : tout Français est un César en herbe.

Si nous n'avions en France qu'un seul despote, le souverain, par exemple, nous serions vraiment trop heureux; mais, hélas! nous avons des ministres, des préfets, des sous-préfets, des chefs de division, tout ce qui vit enfin sur le trésor public, c'est-à-dire sur notre argent, et tous ces gens-là, toujours plus royalistes que le roi, cédant à leur nature, ne voient dans leur position qu'un moyen d'exercer le pouvoir. Or, exercer

un pouvoir, jouer au roitelet, a pour eux un charme infini, et ils se drapent dans leur dignité avec une morgue qui serait superbe si elle n'était ridicule.

Entre leurs mains, la loi la plus libérale devient tracassière et tyrannique ; du droit commun ils font un privilége.

Ils exaspèrent le peuple, qui en fait remonter la responsabilité jusqu'au souverain.

Croit-on que ce peuple à qui l'on fait verser son sang pour changer de régime, ne s'aperçoit pas que, la révolution une fois faite, il n'y a que la dynastie de changée, mais que l'arbitraire est le même?

Notez encore qu'il n'est pas un seul de nos ministres, pas un de nos petits ou grands em-

ployés qui comprenne qu'il est au service de la France, au service de ce haut et puissant souverain, le peuple.

Comme ils sont tous nommés par l'empereur, ils vous diront tous fièrement : « Nous servons l'Empereur ! » Eh ! messieurs, d'abord c'est inexact ; ensuite, croyez bien qu'il est certes plus digne de servir sa patrie que de servir un homme quel qu'il soit ; c'est même maladroit, car cela rend vos revirements d'opinion plus choquants.

En Amérique et même en Turquie, le ministre et l'employé sont très-convaincus qu'ils sont, non pas au service du sultan, ou du président, mais bien au service de la nation qui les paye pour gérer ses affaires. Cela fait qu'employés et ministres songent avant tout à remplir loyalement leur tâche de façon à ne mécontenter

personne ; de plus, ils sont polis et accessibles à ceux dont ils dépendent en définitive.

En France, depuis le ministre jusqu'au moindre petit sous-chef de bureau, tout employé est si fermement convaincu qu'il n'a à se préoccuper que de son souverain, qu'il se soucie fort peu de plaire ou de déplaire à ceux qu'il appelle ses administrés ; il traite le public avec une hauteur et un dédain qui deviennent burlesques. Le ministre qui reçoit deux cent mille francs sur le budget du peuple, croit vous faire une immense faveur lorsqu'il daigne vous accorder cinq minutes d'entretien. Il vous faut humblement solliciter cette audience par lettre, et il vous répond — quand il daigne vous répondre — avec une hauteur qui veut imiter celle des souverains quand ils parlent de leur auguste personne. Le moindre petit employé de ministère a lui aussi ses jours d'audiences,

et tout comme au ministre, il faut lui demander cette faveur, si vous avez à lui parler d'une affaire qui le concerne. Si vous réclamez un droit, que ce soit à un ministre ou à un employé, et si, par hasard, ces messieurs vous l'accordent, remarquez bien que c'est toujours à titre de faveur... car, à leur avis, la liberté d'exercer un droit n'est qu'une exception, c'est un privilége qu'on donne aux gens qu'on protége.

Faites un tour dans les ministères et vous me direz si, à quelques honorables et intelligentes exceptions près, ce que je dis là n'est pas exact.

Le despotisme du souverain est bien moins intolérable que celui de l'employé, car il blesse bien moins les gens qui sont généralement en contact avec l'administration. Le gouvernement peut-il être rendu responsable de ce césarisme bureaucratique?

Non et oui.

Non ; car, au fait, il ne peut changer la nature humaine.

Oui, car il a le tort immense de déclarer tous ces despotes infaillibles, si bien que par le fait il doit assumer toute la responsabilité de leurs fautes.

Rien n'est plus commode pour les ministres que cette irresponsabilité qui leur permet de s'abandonner librement à leur nature despotique. Ainsi, un ministre qui aura fait condamner la presse à *cent treize mois de prison* et *cent vingt mille francs d'amende* pour montrer l'étendue de son pouvoir, une fois son règne fini, s'en ira en disant, comme Ponce Pilate : « Je m'en lave les mains ; » puis il se fera avocat ou autre chose... Qu'une république survienne, il criera : « Vive

la liberté ! » Et si on lui dit : « Oh ! oh ! » il répondra : « Moi, mais j'ai été toujours libéral ; c'est pourquoi je n'ai pas voulu rester ministre sous un gouvernement anti-libéral. »

Certes, je conviens que nous avons en France un régime contre lequel il y a bien des objections à faire, mais j'en suis arrivée à ne plus rendre la personne du souverain responsable des tracasseries de l'administration. Rendez les Français réellement libéraux ; apprenez à ces janissaires de la bureaucratie à servir loyalement le peuple qui les paye et à ne pas user du pouvoir qu'on leur confie pour commettre mille abus ; créez un peuple républicain ; faites disparaître l'esprit de routine ; extirpez le césarisme des cœurs français ; envoyez toute la nouvelle génération faire ses études en Angleterre ou en Amérique, et lorsque vous aurez fait cela, vous mettriez sur le trône de France, fût-ce

même un roi Bomba, que sa volonté serait limitée par l'esprit libéral des gens qui seraient chargés de l'interpréter, et que même avec une constitution antilibérale, vous arriveriez à la pratique de la liberté.

OLYMPE AUDOUARD.

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

LE FAR-WEST

I

Chemins de fer américains. — Le Niagara. — Le Canada. — Détroit. — Chicago. — Jawa. — Nébraska. — L'émigration. — Mœurs du Far-West. — Les Indiens. — Les Montagnes-Rocheuses. — Le *Pacific-Railroad*. — Les Mormons.

Lorsqu'on n'est Yankee, ni d'origine ni de nature, après quelques mois de séjour aux États-Unis, on se sent pris d'un morne découragement; un spleen violent s'empare de vous, votre esprit s'alourdit, ce mot de *business*, qui sans cesse résonne à votre oreille,

vous agace les nerfs, et l'on éprouve un besoin irrésistible de fuir, d'échapper à l'atmosphère prosaïque dont on est entouré.

En ouvrant un dictionnaire franco-anglais, vous voyez que *business* a la même signification que le mot *affaire* en français. Eh bien, cette définition est encore inexacte. Un juge en fonction au palais fait *ses affaires*, mais lorsqu'il reçoit dix mille dollars pour relâcher un coupable, alors il dit : *I do my business*, je fais mes affaires. *Business* signifie donc gagner de l'argent par n'importe quel moyen.

Pour le Yankee, amasser des dollars, voilà le seul but de la vie, il vient au monde avec ce désir. A douze ans, l'enfant dit à son père : « Je ne veux pas perdre plus longtemps mon temps à l'école, je veux *business*. » Ce petit prodige, comme Fanfan Benoîton, a son livre de doit et avoir. Il lit les journaux, non pas les faits divers, mais seulement la partie financière ; il note les cours avec un grand sérieux. Dès l'âge de treize ans, il spécule, et si même, en agissant contre les intérêts de son père, il gagne

des dollars, il est enchanté ; le père en est ravi aussi et dit avec orgueil : *My son is very smart en-deed*, mon fils est très-*smart*, ce qui signifie un filou adroit, intelligent, d'humeur aimable, qui connaît l'art de se tenir dans cet étroit sentier bordé d'un côté par l'honnêteté et de l'autre par la filouterie. Il ne suit ni l'un ni l'autre, mais il les côtoie tous les deux. S'il vous vole votre argent, il y met des formes, vous pouvez l'appeler indélicat, mais non voleur !

L'Amérique possède une multitude de *smart gentlemen ;* lorsqu'on parle d'eux, ce n'est qu'avec un sourire aimable et admiratif.

Les arts y sont tout à fait négligés... C'est une inutilité, disent les Yankees. Pour eux, un artiste est un homme qui n'a pas l'intelligence pratique... Or, manquer de pratique, c'est la chose que l'on pardonne le moins dans le nouveau monde.

Il y a des écrivains de talent, des poëtes, des journalistes de grande valeur... mais cela ne prouve

pas que ce peuple soit littéraire ; les romans, les poésies ont des lectrices mais pas de lecteurs... En France, à côté de ces grands ouvriers de la pensée humaine, de ces admirables ciseleurs de la phrase, il y a le public digne de les comprendre et de les apprécier... Eh bien, aux États-Unis cette classe manque tout à fait. Un homme qui ne s'adonne pas à la littérature ne perd pas son temps à lire, car cela ne lui rapporterait rien. Ceux qui ne sont pas fort instruits sont complétement ignorants.

Comme vous ne pouvez pas passer exclusivement votre temps avec les quelques hommes intelligents de cette contrée, vous vous trouvez en contact journalier avec les gens de la seconde catégorie, préoccupés uniquement de leurs *business*, et qui vous prennent en pitié si vous leur insinuez qu'en dehors de l'argent, il y a certaines choses belles, grandes et nobles, qui sont intéressantes à étudier.

Pour le vrai Yankee, l'Europe n'existe pas ; il a pris au sérieux cette phrase : — « Le peuple américain est le plus grand peuple du monde ! » et il vous la

répète à tout propos, ayant l'air de vous dire : Nous occuper de l'Europe, nous ! Allons donc et pourquoi faire? Que l'Europe nous contemple, qu'elle nous admire, et qu'elle tâche de nous imiter, c'est son affaire... Mais pour nous ce détail, qu'on appelle Europe, nous intéresse fort peu.

Le dieu Veau d'or y est adoré avec fanatisme. L'aristocratie de l'argent y a une morgue insupportable.

Figurez-vous tous les cochers de fiacre, les porteurs d'eau de Paris, les concierges, les bouchers, tout ce monde devenant subitement archimillionnaire, et se donnant des grâces, tenant le haut du pavé, et par le fait devenant les vrais maîtres de Paris.

Jugez comme ce serait gai ! quel joli ton ce monde-là introduirait dans les salons ! Je m'étais demandé souvent à quoi ressemblait le Yankee, et ce qu'il me rappelait. J'ai fini par le trouver : il ressemble, à s'y méprendre, à ces garçons d'honneur qu'on aper-

çoit le samedi se promenant au bois de Boulogne... L'habit est neuf, le drap en est fin et joli ; mais celui qui le porte se sent mal à l'aise, les entournures le gênent ; cela saute à l'œil.

Il y a autre chose encore en Amérique qui vous frappe désagréablement : c'est l'absence complète de l'esprit de famille. Le respect pour les parents, l'amour filial y sont complétement inconnus.

Voici un fait dont j'ai été témoin et qui donnera une idée du genre d'amour filial que possèdent certains Américains (il y a d'honorables exceptions, bien entendu).

Un Yankee meurt à l'âge de soixante-dix ans, un nombreux cortége l'accompagne à sa dernière demeure ; sur la tombe un prêtre anglican prononce un discours : il raconte que cet homme éminent, qui à l'âge de vingt ans ne possédait pas un sou vaillant, était arrivé à amasser une fortune de quinze millions de dollars, et il exprime le regret que la mort l'ait enlevé si tôt.

Son fils l'interrompt en lui disant : «Comment si tôt! mais mon père avait soixante-dix ans, depuis cinq ans ses facultés avaient tellement baissé qu'il était incapable non-seulement d'augmenter sa fortune, mais même de la gérer... Il était donc bien temps qu'il mourût ! » C'est *textuel*, je ne brode pas, je raconte.

Pour un Yankee, un père est un homme créé et mis au monde pour lui amasser de l'argent. Lorsqu'il n'est plus apte à ce travail, il devient une inutilité... Inutilité qu'il tolère, mais qu'il ne regrette pas lorsqu'elle a disparu.

Après quelques mois de séjour dans ce milieu, vous vous sentez pris d'un spleen affreux, la vie vous paraît odieuse, l'homme vous fait l'effet du plus vilain animal de la création.

En revanche, les femmes américaines sont l'antithèse des hommes. Autant ceux-ci sont communs, vulgaires, ignorants, férocement égoïstes, autant les femmes sont jolies, élégantes, distinguées, instruites.

Leur cœur n'est pas dévoré par l'âpreté au gain, et elles sont bonnes, charitables, affables pour les étrangers, charmantes en un mot.

Pour mon compte, j'ai éprouvé un sentiment pénible en constatant cette immense supériorité de la femme sur l'homme... Toutes les fois que j'ai vu une jeune femme, avec son teint de lis, ses beaux cheveux blonds, sa suprême élégance, sa distinction native, au bras d'un homme, son mari, à l'allure vulgaire, aux mouvements canailles, se servant de ses doigts en guise de mouchoir, expectorant à chaque minute le suc du tabac qu'il tourne et retourne dans sa bouche, j'ai toujours éprouvé, je le répète, un sentiment pénible. Cela m'a fait l'effet d'une odieuse prostitution !

L'amour pur, réel, ne peut exister entre deux êtres si différents, et il ne saurait y avoir entre des couples si mal assortis qu'un amour bestial, ou bien du côté de la femme un sentiment douloureux de sacrifice.

L'Amérique a tué les derniers vestiges de la poésie qui avaient résisté encore à cet envahissement du réalisme qui caractérise notre siècle.

Dans le nouveau monde, *time is money*, le temps est de l'argent... Le seul but de la vie est d'en gagner. L'amour, le beau, l'art, tout y est tué et envahi par cette fièvre incurable de l'or.

C'est décourageant, attristant au possible.

Aussi, en août dernier, me sentant abrutie par cette prose, par ce milieu si antipathique à ma nature, je compris la nécessité pour moi de faire une diversion, et je saisis avec ardeur l'idée de traverser le continent américain d'un Océan à l'autre, pour visiter ces nouveaux colons, qui, occupés comme ils le sont, à la grande lutte de l'homme contre la nature, n'ont pas eu le temps encore de greffer sur des mœurs sauvages les défauts de la civilisation...

Je sentais que l'aspect de ces prairies vierges, de ces solitudes mornes des Montagnes-Rocheuses, me

ferait du bien, après le spectacle hideux de l'homme asservi à ses mauvais instincts.

Lorsque je parlai de ce voyage, beaucoup de mes amis de New-York essayèrent, par mille aimables instances, de m'en détourner.

—Quelle folie! me disaient les dames; dans le Far-West les mœurs sont rudes, sauvages; ce voyage est horriblement fatigant; demandez à nos généraux qui l'ont fait, et ils vous diront tous qu'à partir de Chicago, on se trouve en pleine barbarie, en plein territoire indien.

Chacun me racontait une petite histoire, un meurtre commis par les Peaux-Rouges: on me montrait les articles des journaux donnant le récit des déraillements occasionnés par la malveillance de ces gardiens vigilants du désert... on me parlait des hommes scalpés par eux.

Un curé anglican me raconta, avec les larmes aux

yeux, un drame affreux dont son frère et sa belle-sœur avaient été les victimes.

—Comme vous, me disait-il, ils ont eu la triste idée de vouloir traverser le continent américain. Dans les Montagnes-Rocheuses, ils sont tombés dans un guet-apens d'Indiens. Le mari a été lié à un arbre, puis, sous ses yeux, ces bêtes féroces ont attaché aux mains et aux pieds de sa femme de grands pieux qu'ils ont plantés en terre, ils ont allumé un gros feu sur son corps, et pendant qu'elle grillait en hurlant de douleur, eux dansaient autour d'elle en poussant des cris de joie.

Lorsque le corps de cette malheureuse femme ne fut plus qu'un amas de cendres, vint le tour du mari. On se mit à le martyriser, les uns lui coupaient un morceau de chair, les autres lui brûlaient un membre ! Les soldats du fort *Granger*, prévenus par un charretier qui avait vu de loin le bûcher, arrivèrent à bride abattue sur les lieux ; mais il était trop tard. Le malheureux prêtre respirait encore ; il expira deux heures après, couché sur les redingotes des

soldats, qui lui avaient fait un lit avec leurs vêtements.

Je l'avoue, cette histoire me donna le frisson... Je voyais aussi par les journaux que ces villes du *Far-West*, sans police, sans magistrature, étaient des Eldorado pour les voleurs et les assassins, des coupe-gorge pour les honnêtes gens.

Mais je dois dire que la seule chose qui m'épouvanta réellement, bien plus que les Indiens Peaux-Rouges, Pai-Ides, plus que la sauvagerie de ces premiers colons du désert, c'était cette perspective d'avoir à faire 2,500 milles en chemin de fer.

J'avais de fortes préventions contre les chemins de fer américains. Grâce aux nombreux articles que j'avais lus dans les journaux, relatant les terribles accidents qui y arrivent si souvent, j'en étais arrivée à me dire que les chemins de fer américains étaient de vraies machines à broyer le genre humain!

Un accident en mer me laisse très-calme, par la

bonne raison que tout ce qui peut vous y arriver de pire, c'est d'aller reposer au fond de l'eau sur un lit de sable gris et d'algues vertes. Mais les poissons qui dévorent les cadavres, me direz-vous?

Oui, c'est vrai, on y est exposé à être mangé par les soles, par les maquereaux et les merlans; mais ceci est plus effrayant pour les vivants que pour les morts. Les vivants se consolent en mangeant des soles au gratin.

Quant aux morts, autant vaut être mangé par les poissons que par les vers.

Donc, un naufrage est une mort prompte, voilà tout; on y trouve un cercueil plus vaste et plus poétique que dans un cimetière. — Mais un choc, un déraillement de chemin de fer, c'est une horrible marmelade de chair humaine; c'est un bras ou une jambe broyée, une affreuse amputation à supporter qui, si elle réussit, vous laisse infirme pour le reste de votre vie.

C'est à vous faire frémir, et, pour moi, le sifflet aigu de la machine m'a toujours fait l'effet d'un glas funèbre.

Ces 2,500 milles me donnaient le frisson, et pourtant je voulais traverser cet immense continent; je voulais voir par moi-même ces courageux pionniers en lutte contre la nature sauvage; je voulais rencontrer ces troupeaux de buffles chassés par les Peaux-Rouges, ces antilopes se promenant par centaines, ces vastes prairies vierges qui, comme un riche tapis de Perse, s'étendent à l'infini. Le désert, les Montagnes-Rocheuses, tout cela parlait à mon imagination.

J'avais aussi entendu raconter sur les Mormons des choses incroyables; c'étaient, me disait-on, des sauvages, des barbares qui retenaient de pauvres femmes prisonnières... Des fous hallucinés, un vaste Charenton dans le désert.

J'étais très-curieuse de pouvoir étudier par moi-même une religion née dans ce grand siècle de l'in-

crédulité et ayant pu faire cent vingt-cinq mille adeptes en vingt ans.

Je me mis donc à chercher le moyen de concilier mon désir avec ma peur ; l'homœopathie se présenta à mon esprit et je songeai à sa devise qui consiste à guérir les semblables par les semblables : *Similia similibus curantur.*

Or, en affaire d'argent, j'ai une malechance effroyable : si je joue à la hausse, je suis sûre de tomber sur un franc de baisse.

Si je joue à la noire, la rouge passe vingt-deux fois !...

Tous les héritages que je devais avoir ne m'ont rendu autre chose que l'ennui d'être déshéritée.

Cette déveine va si loin, que mon porte-monnaie prend des ailes pour s'envoler de ma poche, et que prenant des billets à toutes les loteries depuis que

je suis au monde, je n'ai jamais gagné même un dessous de lampe.

Mon moyen me sembla donc excellent : combattre les mauvaises chances d'accidents par des chances pires. Je fis assurer ma personne pour les quelques jours que devait durer mon voyage !

Moyennant dix dollars on me donna un *ticket* d'assurance, par lequel la compagnie s'engageait à payer à mes héritiers, si j'étais broyée en chemin, une somme de quarante mille dollars.

Pour chaque membre cassé dix mille dollars seulement !

Pour de simples contusions, cinq cents dollars par semaine, jusqu'au moment de mon rétablissement complet.

L'homœopathie a du bon, comme vous voyez ; car je suis revenue saine et sauve.

A côté de tous les guichets pour la distribution des billets de chemin de fer, il y a en Amérique un guichet pour la vente des *tickets* d'assurances; ces billets imprimés sont tout préparés, il n'y a qu'à y mettre le nombre de jours et la somme, cela ne vous fait pas perdre cinq minutes. Vous jetez votre *ticket* à la poste à l'adresse de la personne à qui vous désirez offrir le prix de votre mort, et vous partez content et rassuré si vous êtes Yankee, car vous vous dites : quoi qu'il arrive, cela me rapportera de l'argent.

Mais depuis que j'ai fait ample connaissance avec les chemins de fer américains, qui m'ont fait parcourir cinq fois la distance qu'il y a de Paris à Pétersbourg, je dois avouer que toutes mes préventions ont disparu et je puis déclarer, en toute justice, qu'ils sont loin de mériter la mauvaise réputation qu'on leur fait.

Il y a en Amérique 47,000 milles de chemins de fer en exploitation, sans compter la nouvelle ligne du Pacifique en construction dans ce moment-ci. Sur

cette prodigieuse étendue il y a une moyenne de cinq cent mille voyageurs par jour.

En France nous avons à peine 14,000 milles de voies ferrées en exploitation, et notre moyenne de voyageurs est dans de minimes proportions.

J'ai pris au ministère, à Washington, la statistique des voyageurs tués et blessés par année dans les accidents de chemins de fer... D'après un relevé de dix ans, voici la moyenne que j'ai trouvée : *seize cents* tués et *deux mille* personnes blessées par an ; on le voit, la différence entre les tués et les blessés est très-petite, et cela par la bonne, ou plutôt par la mauvaise raison que, généralement, lorsqu'il y a choc ou déraillement, tout le monde est broyé.

Cette statistique donne donc un voyageur tué ou blessé, sur quarante mille.

Eh bien, en France s'il était possible d'avoir les chiffres exacts des victimes de nos chemins de fer, je crois que nous arriverions à trouver aussi un

tué ou blessé sur une masse de quarante mille voyageurs ; qui sait même si nous n'en trouverions pas un sur trente mille !

Il y a en Amérique une circonstance atténuante en faveur des chemins de fer, dont nous ne tenons pas assez compte ; c'est le climat rigoureux, pendant six ou sept mois de l'année, de plusieurs des États qu'ils traversent. Très-souvent en hiver, les convois sont exposés à des avalanches de neige terribles. Notez encore que les chemins de fer américains font 40 milles à l'heure, temps d'arrêt compris; nos rares trains de grande vitesse font à peine 30 milles. Si beaucoup de nos chemins de fer en France avaient à traverser des mont Cenis, je crois que le nombre des accidents augmenterait.

De plus, comme cet immense continent est sillonné en tous sens par des rivières de plusieurs milles de largeur, le nombre des ponts à traverser est immense, ce qui double les mauvaises chances.

Comme confort, il faut bien en convenir, les États-

Unis nous ont distancés de beaucoup ; leurs voitures n'ont rien de commun avec ces cages à poulets que nous possédons en France... cages dans lesquelles on ne peut ni se mouvoir ni marcher. Je me suis toujours demandé si, par hasard, les ingénieurs qui ont construit nos chemins de fer n'auraient pas pris les modèles de leurs wagons dans les instruments oubliés de la défunte inquisition ! car vraiment il est impossible de trouver quelque chose de mieux réussi comme torture... Tout voyage en France, ne serait-il que de douze heures, devient une fatigue. Passer une nuit en chemin de fer, c'est s'exposer à une maladie ; cette eau chaude dans ces petites cages donne une vapeur malsaine et nauséabonde : à côté de cela, une organisation tracassière force les employés à venir, même au milieu de la nuit, ouvrir la porte de ces boîtes incommodes ; l'air glacial y pénètre et vient vous surprendre désagréablement.

Un homme bien portant ne peut voyager en France sans s'exposer à devenir malade, et le malade sans risquer de le devenir dix fois plus.

Le Français est le peuple le moins voyageur du monde ; je veux bien croire que l'amour du chez soi y est pour quelque chose... mais il faut avouer que le peu de confortable des chemins de fer français y entre aussi pour beaucoup, tout comme le tarif exagéré qu'ont adopté nos compagnies.

Les administrateurs américains ont résolu ce grand problème de donner aux voyageurs tout le confort désirable, au meilleur marché possible, de façon que le voyage est un plaisir pour eux et non une dépense.

Aux États-Unis, les voitures sont faites pour les voyageurs, tandis qu'en France on croit que les voyageurs sont faits pour les voitures... On les considère comme des colis, qui doivent acquitter leur transport, et, une fois leur place payée, on ne s'occupe plus d'eux que pour leur rappeler de temps à autre un règlement inventé dans le seul but de les tracasser sans raison.

En Amérique, le mille se paye à raison de deux sous,

il n'y a qu'une seule et même classe; d'après ce tarif, nous payerions 24 francs pour aller de Paris à Marseille, au lieu des 96 francs auxquels nous sommes condamnés. Quoi qu'en disent les actionnaires de nos grandes compagnies de chemins de fer, si les prix étaient réduits, à l'exemple de la Belgique et de l'Amérique, la moyenne des voyageurs triplerait bien vite en France; l'industrie, le commerce, les liens de famille même y gagneraient, et les actionnaires n'y perdraient pas; de plus, le peuple français, voyageant davantage, apprendrait peut-être à mieux parler sa langue, et l'on ne verrait plus ce spectacle singulier d'un vieux peuple constitué depuis des siècles et parlant, ici le dialecte breton, là la langue d'oc ou la langue d'oil, ou bien encore une foule d'autres dialectes inintelligibles. C'est ce qui a sans doute inspiré certaine carte faite par les soins du ministère de l'Instruction publique, sur laquelle les départements peints en blanc veulent dire que la moitié des habitants y sait lire et écrire; le reste est en gris ou en noir... mais, hélas ! c'est la couleur noire qui prédomine. Nos actionnaires, pour maintenir leurs tarifs à des prix exagérés, n'ont point l'excuse d'avoir

de plus fortes charges à payer que les actionnaires des voies ferrées américaines, car dans les États-Unis les chemins de fer sont soumis à de fortes taxes, d'abord en faveur du gouvernement central de Washington, et puis en faveur des gouvernements de chaque État qu'ils traversent. N'oublions pas non plus que toutes nos grandes lignes ont des subventions et des garanties d'intérêt par l'État, tandis qu'en Amérique liberté complète est laissée à tous les financiers d'établir des voies ferrées, partout où cela leur conviendra, à la seule condition de se soumettre aux charges légales.

Un chemin de fer terminé, le Congrès envoie des hommes spéciaux pour vérifier la solidité de la construction, et si toutes les conditions sont remplies, la voie peut être ouverte immédiatement.

Cette concurrence, cette absence de tout privilége, ont les meilleurs résultats pour le public, et les actionnaires y trouvent leur compte, car ils réalisent encore de jolis bénéfices.

Revenons aux voitures ou wagons ; comme elles sont très-larges, les rails nécessairement sont plus espacés, ce qui, joint au poids du compartiment, rend le mouvement bien plus doux et à peine sensible.

Il y a deux genres de voitures en Amérique, celles de jour et celles de nuit.

Pendant la journée, vous vous trouvez dans de larges salons, où il y a de grands canapés très-confortables, des poêles, des fontaines, des cabinets de toilette ; un espace de plus d'un mètre est laissé dans le milieu, et vous pouvez vous promener et circuler aisément d'un bout du wagon à l'autre : à l'une des extrémités, vous trouvez une grande plate-forme sur laquelle vous êtes libre d'aller respirer l'air et admirer les beautés du paysage... vous pouvez même changer de voiture et passer de l'une à l'autre, si cela vous convient. Comme je l'ai dit déjà, il n'y a qu'une seule classe pour les voyageurs, dans cette grande république ; mais il y a des voitures pour les hommes seuls, et d'autres pour les dames et les

hommes qui les accompagnent... Par exemple, une gardeuse de vaches est une dame, et son époux, bon gros berger sentant l'étable à dix pas, a droit aux voitures dites pour les dames.

Celles des hommes seuls sont répulsives à voir ! Voici le coup d'œil attrayant qu'elles offrent : si c'est pendant l'été, vous voyez tous ces hommes en manches de chemise, les pieds sur le dossier des fauteuils et des canapés; enfin une galerie de pieds yankees ! mal chaussés et sales, à faire horreur.

Tous ces hommes chiquent, crachent, à qui mieux mieux, et ils ne s'interrompent dans cette gracieuse et poétique occupation que pour boire de temps à autre un petit verre de whisky — le Yankee ne voyage jamais sans une bouteille de cette drogue, faite avec une fermentation de maïs ; souvent vous voyez même une jeune fille blonde, vaporeuse, sortir de son sac sa bouteille de whisky et en boire bravement un grand verre.

Dans les secondes voitures, les hommes ne fu-

ment pas, mais, hélas! ils chiquent et ils expectorent sans aucun respect pour les robes féminines... ils ont un peu moins de sans-gêne dans le maintien, mais aussi ils vont le plus souvent qu'ils peuvent se délasser de ce décorum dans les voitures destinées aux hommes seuls.

Vers six heures du soir, des wagons, appelés *sleeping-cars*, viennent se joindre au train ; tous ceux qui désirent y entrer payent un supplément : pour un dollar vous avez, dans un grand dortoir commun, un bon et excellent lit.

Pour quatre dollars (vingt fr. à peu près), vous avez un *state room*, petite chambre close : d'un côté de la grande voiture, il y a un grand cabinet de toilette pour les dames, elles y font leur toilette de nuit et du matin ; de l'autre, il s'en trouve un second pour les hommes.

Les dortoirs communs présentent quelque analogie avec les bains de mer sur les bords de la Méditerranée en Provence, où l'on aperçoit d'honnêtes familles,

de bons bourgeois, allant se baigner en partie de plaisir. Hommes et femmes se déshabillent pêle-mêle, protégés seulement par un rocher, par un drap, voire même par un simple parapluie.

Un voyage de dix à douze jours en Amérique se fait sans la moindre fatigue, car on n'y est pas soumis à l'immobilité, et on peut y passer les nuits aussi confortablement que chez soi.

Tout à fait rassurée par mon ticket d'assurance sur les accidents du chemin de fer, je quittai New-York au mois d'août pour aller jusqu'à *Salt Lake City*. En passant j'ai voulu visiter les chutes du Niagara, ce qui fait un détour de trente-six heures.

Je pris, à cet effet, le grand Hudson qui longe la rivière et la moitié de l'île de New-York. Cette voie ferrée traverse les villes de Rome, Utique et Rochester.

Rochester est une grande ville possédant une belle université fondée en 1850 et un séminaire de

théologie. Toutes les villes américaines sont bâties sur le même modèle, un carré parfait; du nord au midi, de grandes avenues, de l'ouest à l'est de grandes rues, le tout bordé de constructions uniformes qui tiennent du phalanstère et de la caserne. C'est triste et monotone, plat et ennuyeux comme tout ce qui rappelle le style Haussmann ! Les places et les rues ne portent pas de noms célèbres; ce jeune peuple, peu riche encore en hommes illustres, se serait vu forcer d'emprunter à l'Europe ses célébrités, ce qui aurait froissé avec raison son amour-propre national. Les Yankees pour tourner la difficulté, ont numéroté leurs rues. C'est simple, pratique, mais cela a un inconvénient. Un chiffre est une chose abstraite, il ne représente rien à votre esprit, aussi l'oublie-t-on facilement et il en résulte de fâcheuses confusions. Vous êtes dans un salon, une jeune miss vous dit : « Venez donc me voir, j'habite *west*, 320, 33e rue. » Une autre vous dit : « Et moi je demeure *est* 18, 98e rue. » Essayez donc de vous le rappeler. Vous sortez bien sûr que votre souvenir est exact... Pas du tout : vous avez confondu le numéro de la rue avec celui de la maison, et cette mé-

prise vous conduit à deux lieues de la maison indiquée.

Lorsque à nous, Parisiens, on dit, avenue de la Reine-Hortense, que de choses cela nous rappelle ! On se met à chantonner : « *Partant pour la Syrie, le jeune et beau Dunois, etc.*, » et l'on se trompe difficilement.

Si nous voyons écrit : boulevard Haussmann, est-ce possible de s'égarer ? on se met à rêver au Luxembourg et au Trocadéro, aux emprunts plus ou moins consolidés, aux casernes qu'on voit surgir de toute part, etc., etc., et l'on poursuit son chemin avec une fierté bien légitime.

Pour se reconnaître dans les villes américaines, il faudrait se promener avec de petites boussoles en main, car les marins seuls peuvent s'orienter dans toutes ces indications de *north*, *west*, *east* et *suth*.

De New-York à Niagara, il n'y a que trente-six heures de chemin de fer. Pour arriver dans la petite

ville de Niagara, on traverse un pont suspendu qui se trouve à 2 milles en aval des fameuses chutes. Ce pont est d'un travail merveilleux, il dépasse même en élégance de forme celui qui relie Pesth à Bude.

Il a 1,800 pieds de longueur et s'élève à 250 pieds au-dessus du niveau de l'eau ; il est soutenu par quatre câbles, de 9 pouces de diamètre. Ces câbles sont formés par 8,000 fils de fer et reliés à quatre tours de 60 pieds de hauteur.

Les grands spectacles de la nature perdent trop à être décrits par des plumes inhabiles ; je ne vous dirai donc que quelques mots sur les chutes du Niagara ; c'est splendide et plus grandiose que ce que l'on peut rêver, quoique, au premier abord, on soit tenté de dire : « Ce n'est que ça ! » Mais lorsqu'on se rapproche de la cascade, lorsqu'on l'examine avec attention, on est saisi de la beauté et de la splendeur de ce caprice de la nature !

Figurez-vous une masse d'eau d'un volume, si

énorme qu'on estime que le Niagara roule par heure 90 millions de tonnes d'eau. Ce torrent impétueux qui réunit le lac Erié au lac Ontario, se précipite avec un mugissement furieux dans un délicieux lit de verdure, semé d'îles, que les eaux écornent, en leur donnant mille formes fantastiques et bizarres ; des arbres, des rochers sont entraînés par l'impétuosité de l'eau, qui est à certains endroits d'un si beau vert, que l'on croirait avoir sous les yeux des émeraudes en fusion, tandis qu'ailleurs elle est d'un blanc neigeux. — Tout à coup le lit de ce torrent se trouve coupé à pic, mais, cet obstacle franchi, l'eau s'élance d'une hauteur de plus de 250 pieds, avec un bruit de roulement de tonnerre, et forme par sa chute, à plus d'un mille à l'entour, une pluie d'eau qui, reluisant au soleil, ressemble à une pluie de diamants.

Le Niagara sépare le Canada anglais du territoire des États-Unis : une rive est américaine, l'autre anglaise.

Par la rive yankee vous avez une descente de 200 pieds pour arriver à la rivière, une espèce de monta-

gne russe vous y mène en deux minutes d'une façon vertigineuse : après être arrivé au bord de l'eau, vous prenez une petite barque qui vous conduit à force de rames en face des chutes, aussi près que le permettent les vagues furieuses qui soulèvent la barque et le courant qui tâche de l'entraîner. Vues d'en bas, les chutes sont encore plus imposantes et elles ont réellement quelque chose d'effrayant. On y est aveuglé par une poussière d'eau et ahuri par un bruit infernal. Enfin vous accostez la rive anglaise, et si vous voulez vous donner le plaisir d'une promenade plus excentrique qu'agréable, vous descendez par un étroit sentier qui vous conduit sous les rochers qui forment des grottes. Là, vous vous promenez, ayant des rochers gigantesques et ébranlés par l'eau au-dessus de vous, et devant vous une nappe d'eau de plusieurs mètres d'épaisseur. Ce petit voyage sous eau et sous roc n'est pas sans danger ; on y est mouillé jusqu'aux os et on risque d'y recevoir quelques nouveaux blocs entraînés dans l'abîme par le poids même de l'eau, ce qui arrive presque chaque année.

Après les chutes, les rapides vous offrent aussi un

coup d'œil très-pittoresque ; dans le court espace d'un quart de mille, l'eau mugissante se soulève en vagues furieuses et vient frapper les rochers en bondissant ; le lit de la rivière a 52 pieds de descente.

Goat-Island, située sur le territoire américain, est une charmante île que les flots mordent et rongent avec colère.

Tous les alentours du Niagara sont ravissants ; la nature a semé dans ce coin de l'Amérique ses beautés les plus sauvages, les plus agrestes et les plus variées, avec une profusion incomparable. La petite ville de Niagara est coquette et bien bâtie ; mais je plains ses habitants, car ce bruit continuel doit leur paraître un peu monotone. Pour mon compte, après trois jours de séjour dans cette ville, j'avais un mal de tête affreux ; cette pluie éternelle doit aussi finir par manquer de charme.

Comme dans tous les sites qui reçoivent de nombreux voyageurs, on y trouve différents bibelots qu'on emporte en souvenir : au Niagara, ce sont surtout

les bêtes empaillées qui abondent, entre autres le fameux *Greesly*, petit ours très-féroce et qui est commun dans ces parages.

J'ai éprouvé à Niagara une des grandes joies de mon voyage ; l'anglais est une belle langue, si l'on veut, mais en tout cas peu harmonieuse ; depuis dix jours j'en étais obsédée. Tant qu'on peut parler et entendre quelques mots de sa langue natale, à quelque distance que l'on soit de sa patrie, on ne songe pas trop à l'espace qui vous en sépare, mais dès que cette langue ne résonne plus à vos oreilles, on s'aperçoit de son isolement et la tristesse vous gagne. J'étais dans cette disposition d'esprit, et, assise sur les bords du Niagara, je regardais l'eau distraitement en chantant un air quelconque pour me rappeler cette belle France qu'on regrette toujours quand on n'y est pas, lorsque je vis passer près de moi trois hommes portant la veste de nos paysans et le chapeau à larges bords, trois hommes aux figures avenantes et sympathiques, qui s'arrêtèrent pour m'écouter. Cet auditoire imprévu m'intimida et je cessai mon chant ; alors ils se rap-

prochèrent de moi et l'un d'eux me dit, en très-bon français :

— Madame, nous sommes bien indiscrets, n'est-ce pas, mais on est si heureux d'entendre chanter en français lorsqu'on est depuis quinze jours au milieu de ces coquins de Yankees, qu'il faut bien nous excuser.

— Comment! leur dis-je étonnée, vous êtes Français?

— Je crois bien que nous sommes Français! Nous sommes Canadiens, me répondirent-ils avec orgueil, et vous, madame, êtes-vous aussi du Canada?

— Non, je suis Française de France et charmée de vous rencontrer.

Alors ces bons paysans me tendirent la main tous les trois avec une bonne et franche cordialité, en me disant :

— Soyez la bienvenue en Amérique, et laissez-nous espérer que vous ne la quitterez pas sans venir faire une visite à vos compatriotes du Canada. Ah! vous serez bien reçue chez nous, allez ; dans quelque cabane, dans quelque maison que vous entriez, vous n'aurez qu'à dire : « Je suis Française, » et vous verrez avec quelle joie on vous accueillera... C'est que, voyez-vous, nous l'aimons bien notre belle France, nous ne l'avons certes pas oubliée, et chaque Français est pour nous comme un frère.

Ces bons paysans me disaient cela avec un accent si sincère que vraiment j'en étais émue. Je les priai de s'asseoir près de moi.

— Vous me parlerez du Canada, leur dis-je, et moi je vous parlerai de la France.

Je restai une heure à causer avec eux, et le temps ne me parut pas long. Dans ce bon ancien français de la cour de Louis XIV, ils me donnèrent des détails curieux sur leur pays, et me demandèrent si notre roi ne reviendrait plus jamais sur

le trône de ses pères et si les révolutions ne se lasseraient pas de bouleverser sans cesse notre belle patrie ?

Plus tard, en visitant le Canada, j'ai pu m'apercevoir que tous les Canadiens sont légitimistes. Pour eux 89 est une abomination, le progrès et les idées nouvelles sont lettres closes, et ils en sont tous à la France du grand roi.

Mais ils sont restés si bien Français que, quoique nés sur ce sol, soumis depuis longtemps à la domination anglaise, et quoiqu'ils se trouvent en contact journalier avec les Yankees, une bonne moitié des indigènes ne sait pas un mot d'anglais ; ils ont une aversion profonde pour l'Anglais et plus encore pour le Yankee ; toutes les fois que je demandais à un Canadien : « Parlez-vous l'anglais ? » il me répondait :

« Ah ben oui, que je parle la langue de ces gens-là ! pas de danger. »

Une justice à rendre à la domination anglaise,

c'est qu'elle se fait aussi légère que possible ; le gouverneur, tout comme les soldats de la garnison, se conduit avec un tact exquis. Le Canada cependant a un tyran farouche, c'est le clergé... vrai clergé espagnol, intolérant, inquisitorial, rétrograde, ayant la haute main sur tout, s'efforçant d'empêcher que la lumière se fasse dans l'âme de ces braves gens, considérant l'instruction comme une arme diabolique qui ne sert qu'à perdre le genre humain, dictant des lois du haut de la chaire, annonçant que ceux qui liront tels ou tels journaux, ou qui enverront leurs enfants dans les universités seront excommuniés et damnés dans l'autre monde.

L'année dernière, la troupe française de New-York fit une excursion au Canada et y joua *la Belle Hélène ;* immédiatement l'archevêque annonça du haut de la chaire que personne ne devait aller voir cette œuvre immonde et infernale, et que tous ceux qui oseraient enfreindre cette défense seraient mal notés.

Il n'y eut pas vingt spectateurs dans la salle, et nos pauvres artistes furent obligés de quitter ce sol in-

hospitalier, gouverné par un clergé digne de celui du moyen âge.

Dès que vous voyez une belle propriété, vous êtes sûr qu'elle appartient au clergé. Toutes les grandes maisons de rendement, les châteaux, les usines sont dans ses mains. Si les Canadiens sont pauvres, les prêtres en revanche sont fort riches, ce qui prouve que la richesse des uns est la conséquence de la pauvreté des autres, et *vice versa.*

Pour passer du Canada dans l'État de Michigan, on traverse la large rivière de Saint-Clair à Détroït. Cette rivière qui réunit le lac Érié au lac Huron est large de plusieurs milles, son courant est très-rapide; établir un pont n'était pas chose facile, mais pour tout ce qui est pratique, les Yankees ont beaucoup d'imagination.

Voici comment ils ont tourné la difficulté, ils ont mis sur cette rivière un immense bateau à vapeur, sur lequel ils ont placé des rails de fer, et, lorsque le train arrive, il glisse sur ces rails, qui s'ajustent

si bien à ceux du chemin de fer, que le voyageur ne s'aperçoit même pas qu'il cesse d'être sur la terre ferme ; la machine attend toute chauffée, et le steamer transporte en quelques minutes sur l'autre rive locomotive, bagages et voyageurs.

Le Michigan est un des plus jolis États de l'Amérique, un des plus riches en beaux sites. Les lacs Huron Supérieur, Érié, Michigan, Saint-Clair sont de vraies petites mers intérieures, leurs rivages ont une richesse de végétation extraordinaire, et présentent un aspect original et pittoresque. Cet État est immense, le seul lac Supérieur recouvre un espace de 350 milles anglais ; toute la partie du sud de la péninsule que forme cet État est une vaste plaine, un peu monotone peut-être, car aucune montagne, aucune colline ne viennent la couper ; on commence à apercevoir les grandes prairies sans fin ; les arbres deviennent de plus en plus rares.

Pour bien voir le Michigan et pour se faire une idée de cette partie du nouveau monde, il faut naviguer sur tous les lacs ; alors on aperçoit à chaque

pas des cascades, des rapides, des rochers taillés par l'eau et ayant des formes fantastiques.

La ville de Détroït est située sur les bords de la rivière du même nom : ce nom d'origine française est dénaturé par les Yankees qui le prononcent à la manière anglaise : Détroït; la ville est réellement charmante : devant elle s'étalent plusieurs îles, vraies corbeilles de fleurs encadrées de verdure. Fondée par les Français en 1670, elle était jadis la capitale de l'État; on y admire, ou plutôt on vous y fait admirer le *Old State House*, la vieille maison de l'État; mais franchement les édifices américains sont toujours d'un goût douteux : ils ne font qu'alterner entre la caserne et le phalanstère ; la pratique a tué la poésie. Le *City-Hall*, maison de ville, est une immense construction en briques rouges, ayant une façade de 100 pieds de long, qui ressemble assez à une fabrique ou à une filature.

Lorsqu'on arrive en Amérique, l'aspect de ces constructions, qui sont presque toujours en briques rouges ou en grès de couleur sombre, vous surprend

désagréablement ; on trouve cela terne et morne. Mais une fois que l'œil s'y est habitué, on finit par trouver que ces teintes s'harmonisent assez bien avec la verdure qui les encadre ; cela manque cependant de grandiose et d'originalité. Les villes américaines les plus grandes et les plus belles portent toujours le cachet de leur origine : on dirait des maisons de campagne bâties les unes auprès des autres. Détroït a 45,000 âmes; sa rivale *Dansing*, la capitale du Michigan, n'en a que 3,000 ; en définitive, ce qui manque à cet État, ce sont surtout les habitants.

Pour se faire une idée exacte de l'immensité de ce nouveau monde, il faut le traverser dans toute sa largeur ; on voit des terres sans fin dans lesquelles les hommes du monde entier trouveraient à se placer et à se nourrir, des terres qui ne demandent que des bras pour les cultiver, terres vierges et fertiles qui se donnent et ne se vendent pas. On se demande si la Providence, en guidant Christophe Colomb vers ce vaste continent, n'a pas prévu le jour où le vieux monde s'écroulerait dans un abîme de misère, et s'il n'était pas dans ses secrets des-

seins de préparer cette terre de refuge pour les hommes de bonne volonté.

La nature y est grandiose, tout est taillé avec une ampleur sans égale, et il faudrait une génération de géants pour peupler ce monde si différent de celui que nous habitons. Cette nature forte et vigoureuse supporterait des villes colossales dont les escaliers, comme dit Victor Hugo :

Devaient monter jusqu'au zénith.

Les misérables masures de bois des émigrants font un contraste déplaisant avec la splendeur du paysage : elles ressemblent à des fourmilières ; à voir les hommes rabougris qui y demeurent, on dirait des nains égarés dans les champs. Les vrais maîtres du pays sont de grands buffles, fiers et sauvages, qui ne marchent que par troupeaux de cinq à six cents.

L'étendue du continent américain ne peut être appréciée qu'en traversant les États-Unis d'un Océan à l'autre ; huit ou dix États se succèdent sans interrup-

tion, tous trois fois plus grands que la France. Les rivières ont toutes 2 ou 3 milles de large, elles roulent des flots impétueux, et si l'on veut leur comparer la Seine ou la Loire, on arrive à la différence qui existe entre un ruisseau boueux et un fleuve.

La plus grande ville du *Far-West*, celle qui est destinée à un avenir commercial des plus importants, c'est *Chicago*. Les chercheurs de rapides fortunes devraient tous s'y donner rendez-vous. En 1830, cette ville n'existait pas encore ; il n'y avait sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui qu'un petit poste militaire, destiné à tenir les Indiens en respect, et, un Yankee aventureux qui, comprenant qu'un jour une ville s'établirait au bord du lac de Michigan, au milieu de ces vastes plaines arrosées par le Mississipi, était venu s'emparer d'une grande quantité de terrain ; cette heureuse inspiration lui a valu soixante millions de dollars.

Aujourd'hui *Chicago* compte 360,000 habitants ; huit chemins de fer rayonnent autour de cette cité et y apportent les grains récoltés dans les plaines

qui l'entourent. L'*Illinois*, pays plat et monotone, est d'une prodigieuse fertilité. *Chicago* est le plus important marché de grains du monde entier. — Il y a là un élévateur de blé dont les habitants sont très-fiers et, de fait, il paraît qu'il est seul de son espèce. — Je n'ai pu m'empêcher d'admirer ses proportions colossales et l'ingéniosité de son système. Cet élévateur se trouve entre la voie ferrée et la rivière ; d'un côté, les bateaux attendent leur chargement, de l'autre, les wagons stationnent remplis de blé ; une immense pelle mécanique s'en va puiser le grain dans les voitures et le jette à une vanneuse mécanique dans laquelle une seconde pelle va le chercher pour le rejeter dans une machine qui le pèse ; là, enfin, une troisième pelle va le prendre pour le déposer sur le bateau. J'ai vu, en moins d'une heure, vingt wagons déchargés ainsi et trois hommes suffisaient pour faire mouvoir cette machine. — Cette économie de bras est énorme dans un pays où la main-d'œuvre se paye jusqu'à vingt-cinq francs par jour !

Près du lac, les Yankees ont encore fait un très-

beau travail. L'eau se trouvant troublée et impure sur le rivage, on a creusé un tunnel de 2 milles de longueur, à l'extrémité duquel on a établi un grand puits qui reçoit l'eau claire et limpide ; une pompe à vapeur fait monter cette eau à la hauteur de 100 pieds dans une tour d'où elle est distribuée dans toute la ville. Chicago a de larges rues, de grands hôtels : *Frémont-House* peut rivaliser avec le Grand Hôtel de Paris ; il y a même de superbes constructions en marbre, et, faisant contraste avec elles, d'affreuses petites masures en bois d'un aspect fort misérable.

Lorsque je suis revenue du *Far-West*, une dame de New-York me disait :

— Avez-vous vu Chicago ? quelle drôle de ville ! il faut monter trente marches pour arriver aux maisons !

— Monter ! m'écriai-je, c'est descendre que vous voulez dire sans doute ?

— Mais pas du tout ; à Chicago toutes les maisons

sont sur pilotis, de loin on les prendrait pour un troupeau d'autruches juchées sur leurs hautes pattes.

— Ah! par exemple, c'est trop fort; je vous assure que vous avez rêvé; vos pilotis, votre troupeau d'autruches vous sont apparus en cauchemar. Je viens de visiter Chicago, et j'ai trouvé les rues exhaussées de 3 mètres au moins au-dessus du niveau des maisons; les voitures passent à la hauteur des premiers étages, et atteignent quelquefois jusqu'aux seconds, d'où j'ai vu entrer de plain pied en voiture.

Mon amie yankee se mit à rire, en me disant : « Pour le coup c'est bien vous qui avez vu Chicago en rêve, car vous m'en parlez comme d'une ville fantastique. »

J'étais très-intriguée de ce désaccord entre nous, et me demandais comment il se faisait que la dame yankee avait vu Chicago d'en bas, tandis que moi, je l'avais vu d'en haut. Par quel effet d'optique étions-nous arrivées à une appréciation si différente?

Un habitant de Chicago me donna e mot de cette énigme. En bâtissant la ville, on s'aperçut qu'on était sur un marais, avec des terrains mouvants; dessécher aurait fait perdre beaucoup de temps, et comme le *time is money*, on a construit sur pilotis. Les premiers habitants se sont résignés à barboter dans ces mares à canard ; puis, petit à petit, ils se sont décidés à exhausser leurs rues; seulement, dans la prévision de ce qui arrivera sans aucun doute, ils les ont exhaussées de 6 mètres au-dessus du niveau des maisons. Dans six ans ils espèrent que rues et maisons se trouveront au même niveau. *All right*. Mais pour le moment ils sont condamnés à vivre dans des caves.

L'origine du nom de *Chicago* manque de poésie. Les soldats du poste qui se trouvait là cultivaient force ail et oignons dans leurs petits jardins; les Indiens qui venaient leur rendre visite, en sentant les émanations de ces plantes, s'écriaient, en se bouchant le nez : *Chicago! chicago!* ce qui signifie en langue indienne : Cela sent très mauvais.

La grimace des naturels en respirant cette odeur amusait beaucoup les Yankees, et ils ont donné ce nom à leur ville.

Du reste, aujourd'hui on pourrait encore dire *chicago*, en entrant dans cette ville, car elle est d'une propreté douteuse.

Si vous voulez avoir l'idée de la société qu'on y rencontre, figurez-vous quelles sont les personnes qui ont pu quitter leur patrie pour venir planter leurs tentes dans ces marécages ; ce ne sont certes ni de bons et honnêtes bourgeois, ni des ouvriers laborieux gagnant suffisamment leur vie, pour donner du pain à leurs enfants. Les grands seigneurs ruinés n'y ont pas afflué non plus, car pour gagner de l'argent dans ces déserts, il faut être fort et robuste, avoir des mains qui ne craignent pas le travail, et connaître un métier. C'est donc la lie de la population du monde entier qui a formé le noyau des premiers colons, auxquels sont venus se rallier petit à petit les déclassés de toutes les catégories, et quelques exilés non politiques. Les Allemands y sont

en majorité, et ils se distinguent par un air rêveur et mélancolique qui ne les empêche pas de gagner beaucoup d'argent. Ils arrivent dans ces sales trains d'émigrants, pauvres et déguenillés, avec un mouchoir ou un petit sac de toile sur le dos, contenant tout leur bagage ; les uns apportent une trousse de serrurier, les autres quelques outils de menuiserie, d'autres enfin l'auge et la truelle du maçon, et se mettent courageusement à l'œuvre. Tout ce monde cosmopolite fraternise ensemble, et l'association s'est faite par la communauté des intérêts. C'est ainsi que la ville s'est bâtie, que le commerce et l'industrie se sont créés et ont grandi dans des proportions formidables. Aujourd'hui, plus de trois cent mille hommes, tous frères à l'origine, tous appartenant au même rang social, tous aussi vulgaires les uns que les autres, se trouvent solidement établis sur un marécage qu'ils ont transformé en une ville immense, appelée aux plus hautes destinées. Cependant l'inégalité des faveurs de la fortune les a bien vite divisés en plusieurs classes. Chicago a maintenant son aristocratie, ses salons, ses dandys, ses lions, ses princes de la

finance; les moins habiles sont restés dans la vile multitude.

Cette aristocratie est tant soit peu burlesque, mais pour manquer de quartiers de noblesse, elle ne manque pas de morgue! Figurez-vous des hommes communs et vulgaires avec leurs pieds plats, leurs mains larges et calleuses, leur démarche de paysans endimanchés, et l'aplomb que donne la possession de dix ou douze millions de dollars, et vous aurez une idée exacte de ce qu'on appelle la société de *Chicago!* Comme je l'ai dit déjà, il ne faut pas croire que les grands sentiments égalitaires soient connus et mis en pratique dans cette grande république des États-Unis; tout au contraire, la distinction entre les classes est peut-être plus marquée que partout ailleurs, et l'aristocratie, quoique très-intolérante, est pourtant tolérée généralement. Ceux qui n'en font pas partie ont pour elle un sentiment de déférence presque exagéré; ils se plaisent à la rehausser et ne lui témoignent aucun sentiment d'envie ou d'hostilité. La raison en est très-simple. Le savetier, le tonnelier, le plus petit marchand, savent très-bien que le jour

où la fortune leur sourira, où, grâce à une spéculation quelconque, ils entreront en possession de quelques bons petits millions de dollars, ils seront admis sur-le-champ dans le giron de cette noblesse basée sur la fortune; par conséquent, chacun d'eux cherche très-sagement à grandir le piédestal sur lequel il peut s'élever un jour. Ce sentiment pratique et rationnel, après tout, fait que chacun contribue à soutenir les différences qui existent entre les classes, et à bien établir les lignes de démarcation. Dites au plus pauvre diable qui n'a pas le sou et qui est fort maltraité par les riches, qu'il est ridicule que des hommes qui ont été peut-être aussi pauvres que lui, et qui ne sont pas plus intelligents, le traitent ainsi du haut de leur grandeur, par la seule raison qu'ils sont arrivés à la fortune ; qu'il est absurde qu'il y ait une aristocratie dans une république peuplée de gens qui sont presque tous de la même origine, et cet homme deviendra furieux ; il prendra chaudement la défense de cette noblesse d'aventure par la seule raison qu'il espère en faire partie un jour.

Ainsi j'étais un jour dans un magasin de New-York, je causais avec la marchande, une femme charmante assez distinguée et ayant une certaine instruction; arrive une femme vulgaire d'allures, avec une toilette de mauvais goût, surchargée de diamants, de bijoux, de dentelles, à faire croire qu'elle sortait d'une châsse; cette femme descend de voiture, entre dans le magasin, la tête haute, le front superbe, — on aurait dit une portière s'essayant au rôle de reine, — elle fait sa commande d'une voix brève et impérative et regagne fièrement son équipage. La dame de magasin, tout humble et empressée, lui fait une belle révérence en fermant sa portière, à quoi l'autre ne daigne même pas répondre par le plus petit salut.

— Quelle est donc cette altière grande dame? demandai-je à la marchande.

— C'est, me répondit-elle, notre ancienne voisine; elle vendait de la volaille et de la charcuterie. Pendant la guerre, son mari ayant obtenu la fourniture de l'armée, a gagné des millions, et à présent ils ont

équipage, comme vous l'avez vu, et une belle maison à *Fith avenue*.

— Comment se fait-il alors, qu'ayant été votre voisine et marchande comme vous, elle vous traite avec ce superbe dédain, et ne daigne même pas vous reconnaître et vous saluer? n'éprouvez-vous pas le désir de la remettre à sa place, en lui rappelant son ancienne profession?

— Mais non, me répondit ingénument ma jeune marchande; je suis même très-contente de voir les grands airs qu'elle se donne, car je me dis que du jour où mon mari aura gagné assez d'argent, nous quitterons *Broadway*, nous prendrons maison à *Fith avenue*, et je pourrai faire comme elle, c'est-à-dire arriver dans un bel équipage, entrer fièrement chez mes anciennes collègues, et leur parler comme elle me parle; — elle est arrivée à la fortune avant moi, il est donc tout naturel qu'elle jouisse avant moi de ses avantages.

Vous le voyez, le Yankee a le sens pratique. Il

honore l'aristocratie pour être honoré lorsqu'il en fera partie. — Chacun son tour. — On voit à Chicago des exemples de fortunes si rapides et si colossales, que cela rappelle les contes des *Mille et une nuits;* seulement les fées du nouveau monde n'ont pas la puissance de transformer les millionnaires en véritables grands seigneurs...

Grattez le Russe, dit-on, vous trouvez le Cosaque! eh bien, grattez le Yankee et vous retrouvez le paysan!

Il y a sept ans de cela, un convoi d'émigrants amena à Chicago un jeune Allemand, ouvrier menuisier de son état; il était grand, beau garçon, à peine âgé de dix-huit ans, avec des yeux qui semblaient toujours fixés vers le ciel bleu du sentiment, et un bagage des plus légers. — Ce jeune homme, huitième fils de pauvres parents auxquels le pain noir manquait souvent, avait dû s'expatrier pour alléger les charges de sa famille.

Arrivé à Chicago, il trouva un autre Allemand établi dans cette ville depuis une dizaine d'années, avec sa

femme et deux enfants, et qui avait fait sa fortune en confectionnant les grands chariots recouverts de toile blanche dont se servent les émigrants pour traverser le désert, à la recherche d'un coin de terre. Ces chariots remplacent les maisons dans la première année; on y entasse de mauvais matelas, des couvertures, quelques vieilles défroques, un fourneau de ménage et tout ce qu'on possède : lorsque les affaires s'améliorent, l'émigrant passe du chariot à la bicoque en bois, de la bicoque à la ferme construite en pierre et ainsi de suite jusqu'à la maison de campagne et au palais de marbre.

A construire ces chariots, l'Allemand fit une rapide fortune, car l'émigration se portait en masse vers le *Colorado*, l'*Illinois* et le *Jowa*. Au bout d'une année il avait déjà un vaste atelier de construction.

Le jeune Allemand nouvellement arrivé alla offrir ses services à son compatriote, qui le reçut fort bien; et, ayant trouvé en lui un excellent ouvrier, il l'associa bientôt à son commerce; — quelques années après, il lui donna sa fille en mariage avec plusieurs millions

de dollars en dot. Aujourd'hui, l'ex-ouvrier constructeur de chariots est devenu un des grands seigneurs de la ville !

Seulement, comme avec de l'argent on n'acquiert pas le ton et les manières du monde, cet heureux parvenu est passablement ridicule dans le rôle qu'il se croit obligé de jouer. Son opinion sur Paris vous donnera une idée de ce gentleman improvisé.

— Do you know Paris ?

— I do.

— How do you like that city ?

— Not too much.

— Why ?

— Not enough business in Paris.

— I prefer London beautiful city, London for business.

Traduction :

— Connaissez-vous Paris?

— Oui.

— Comment trouvez-vous cette ville?

Le gentleman, avec un petit air dédaigneux :

— Elle ne me plaît pas beaucoup...

— Pourquoi?

— Parce qu'elle n'est pas assez commerçante. Londres, à la bonne heure! voilà une belle ville, tout le monde y est affairé, occupé toute la journée.

— Mais monsieur, lui dis-je un peu dépitée, si nous avons moins de commerce à Paris qu'à Londres, en revanche nous avons le monopole du goût, des beaux monuments du passé, des musées remplis

d'œuvres artistiques. Paris sera toujours la capitale des arts et des lettres.

— Bah! me répondit-il, à quoi sert tout cela? les artistes sont des propres à rien, se débattant contre la misère. Les monuments sont des inutilités, qui ne peuvent être admirées que par ceux qui ont l'esprit léger, et qui manquent de logique et de sens pratique.

J'avoue que j'aurais voulu renvoyer ce gentleman à ses chariots, et je lui tournai le dos assez peu poliment.

J'ai vu à Chicago un autre enrichi, qui peut faire le pendant de cet Allemand.

Il y a quelques années de cela, trois aventuriers échappés de prison vinrent chercher refuge dans le *Far-West*. Comme les bras y manquent, tout homme qui se présente pour travailler est le bienvenu et on ne lui demande rien de son passé, puisqu'il ne s'agit que de le louer au mois ou à la journée.

Ces trois aventuriers allaient donc de ferme en ferme, et trouvaient partout du travail.

Or, comme les journées sont payées jusqu'à 25 francs avec la nourriture en plus, ces hommes arrivèrent bientôt à amasser un petit pécule, avec lequel ils eurent l'idée d'acheter une faucheuse mécanique. Cette faucheuse leur servit à couper les grandes herbes des prairies vierges dont ils faisaient du foin qu'ils livraient aux fermiers.

Soudain le *pacific railroad* fut commencé, et l'on vit arriver dans ce désert vingt mille ouvriers et dix mille chevaux. — Les propriétaires de la faucheuse mécanique vendirent leur foin à la nouvelle administration et firent de si bonnes affaires, que bientôt le nombre des faucheuses décupla, et qu'il fallut prendre des aides pour arriver à la production. — Une fois le chemin de fer établi, le foin trouva un vaste débouché dans toutes les villes du *Far-West*, et, aujourd'hui, l'un de ces trois aventuriers se trouve à Chicago à la tête, dit-on, d'une fortune de cinq millions de dollars! Mais il continue son com-

merce, ce qui probablement le rend moins ridicule.

L'Allemand est, de tous les peuples, celui qui s'assimile le mieux au pays qu'il habite : rien ne l'effraye. Il va et vient d'une contrée à l'autre et ne considère comme sa vraie patrie que celle où il arrive à faire une grande fortune. Au bout de deux ou trois ans, les émigrants allemands en Amérique deviennent Américains, ne conservent qu'un vague souvenir de leur pays, et ne songent plus qu'à leur patrie adoptive ; — ils ont la précieuse faculté de se faire de suite aux idées et aux usages des pays qu'ils habitent, et de s'identifier avec eux ; — aussi, est-ce l'élément allemand aux États-Unis, qui domine tous les autres, qui arrive le plus vite à la fortune et aux honneurs.

Si vous dites à un Allemand, naturalisé depuis dix ans : « Vous êtes Allemand » il vous répond avec dépit : « Non, je suis Américain ! »

Le Français, tout au contraire, aime la mère patrie avec fanatisme ; pour lui, hors la France rien n'est

possible, et lors même qu'il prospère, il se considère comme en exil. D'un caractère franc mais gouailleur, porté à la critique, il est impitoyable pour tout ce qui n'est pas français, et il arrive à exciter contre lui le dépit et la jalousie. De même que l'huile ne se mélange pas avec l'eau, il ne s'assimile jamais avec les indigènes. Le Français reste Français de génération en génération. — Il ne considère la vie à l'étranger que comme un passage, comme un moyen de rentrer chez lui pour jouir de la fortune acquise ailleurs. — Au point de vue du patriotisme, ces sentiments sont très-louables, mais au point de vue pratique, ils ont un mauvais résultat; notre colonie en Amérique, à de rares exceptions près, ne s'enrichit pas.

Certes, l'Amérique est un vaste champ à exploiter : avec sa terre vierge et féconde, son commerce si étendu, son industrie accessible à toutes les capacités, il y a là encore de grandes positions à occuper; mais, pour y réussir, il faut être né paysan ou simple ouvrier. Les bourgeois d'Europe, les grands seigneurs décavés, les artistes : que ceux-là se gardent bien d'aller y chercher fortune, car ils mour-

raient de faim, une fois leurs ressources épuisées.

L'émigration a atteint le chiffre fabuleux d'un demi-million d'hommes dans les années 1867 et 1868; dans le seul port de New-York, il en est arrivé, en 1867, deux cent quarante mille ; les autres sont allés directement dans le *Canada*, à Philadelphie et à la Nouvelle-Orléans. L'Irlandais se porte en masse dans le Canada.

Les économistes yankees estiment la valeur moyenne de l'être humain, cinquante mille francs ; cela fait deux milliards et demi de capital vivant que l'étranger est venu ajouter en deux ans à la richesse des États-Unis.

De plus, chaque émigrant apporte, en moyenne, une somme de quatre cents francs, soit cent millions par an.

La moitié de cette émigration est allemande : un quart se compose d'Irlandais, l'autre est formé par les Hollandais, les Suédois, Norwégiens, Suisses et

Français. Il y a dix ans, une forte colonie hollandaise est venue s'établir dans le *Michigan* et l'*Illinois*, ils étaient au nombre de sept à huit mille hommes : d'autres les ont rejoints plus tard, et aujourd'hui leur colonie est très-florissante.

Les Czechs, les Hollandais, les Suédois, les Norwégiens, les Allemands, arrivent généralement avec des sommes d'argent assez considérables, ce qui les aide à faire rapidement d'excellentes affaires ; les Irlandais, au contraire, arrivent le plus souvent dénués de tout, ce qui les force à accepter la première position venue, et les fait souvent végéter assez longtemps dans la misère.

L'émigration française est la moins nombreuse ; même les Français canadiens qui sont pauvres, et vivent sous un climat glacial, ne veulent pas quitter leur seconde patrie pour sortir de la misère, car ils ne peuvent renoncer à l'élément français si cher à leur cœur.

Cependant, il y a quelques années de cela, à la

suite d'une espèce de schisme religieux qui s'était formé au Canada, sept ou huit mille Canadiens, conduits par leurs prêtres dissidents, arrivèrent dans l'État de l'*Illinois*, et s'établirent sur les bords du lac *Kankakee ;* c'est un site si admirable, la terre y est d'une fertilité tellement surprenante, que leur petite colonie prospéra bientôt.

Je l'ai dit plus haut, les Canadiens sont restés les Français de Louis XIV; chez eux ils ont encore l'indivisibilité des propriétés seigneuriales, l'aîné seul hérite de la fortune; la colonie de l'*Illinois* a aboli cet usage.

J'ai traversé le pays qu'ils habitent, ils ont de jolis petits villages, bâtis sur le modèle français; on y retrouve nos maisons de fermiers; c'est gai, propre, comme au bon temps où la province existait encore. Ils se réunissent le dimanche et ils dansent joyeusement au son du fifre et du tambourin; ils ont aussi leurs mâts de cocagne, leurs jeux de boules, et l'on retrouve chez eux cette bonne et franche gaieté, qui délasse agréablement

de la roideur austère et tant soit peu hypocrite du Yankee.

Le village yankee est lugubre le dimanche, on ne voit que des gens qui marmottent leur Bible; les mères enlèvent les joujoux à leurs enfants et elles les forcent à rester immobiles sur leurs chaises; ces pauvres bébés ont un air malheureux à fendre le cœur. Le Yankee exagère encore plus que l'Anglais l'austérité du dimanche... jugez ce que cela doit être !

Un jour, à New-York, un journal constatait qu'un haut fonctionnaire s'était sauvé en emportant l'argent de ses administrés; « il est parti, disait le journal, vendredi dernier, et il est arrivé aujourd'hui à Chicago. » Le fonctionnaire en fuite lut cet article, à ce qu'il paraît, et s'indigna si fort qu'il écrivit immédiatement une lettre au rédacteur pour protester contre cette calomnie. Croyez-vous qu'il protesta contre le vol? Pas du tout; il disait tout bonnement au rédacteur : « Votre article est calomnieux et fait pour porter atteinte à ma réputation, car en prétendant

que je suis parti vendredi et arrivé lundi à Chicago, vous avez voulu insinuer que j'avais voyagé le dimanche. Eh bien, c'est faux ; je suis incapable de me conduire de la sorte. Ce n'est que mardi soir que je suis arrivé à Chicago, par la bonne raison que je me suis arrêté dimanche à Niagara, afin de sanctifier ce saint jour... Je vous somme donc de rectifier le fait ! !

« Quant à l'autre partie de votre lettre... concernant les millions que vous dites que j'ai emportés, c'est un détail que je suis loin de nier (textuel). » Et tout le monde trouva fort naturel que ce voleur eût repoussé l'accusation d'être capable de voyager un dimanche. Aux États-Unis, les voleurs même (rendons-leur cette justice) ne volent pas le dimanche ! il est vrai qu'ils s'en dédommagent le lundi !

Je recommande aux Français égarés dans le *Far-West* de ne pas oublier de faire une petite visite à la colonie des bords du *Kankakee*. Reconnaissants de l'hospitalité généreuse que les États-Unis leur ont offerte, ces colons, au moment de la guerre du Nord

et du Sud, ont pris parti pour le Nord, et en véritables Français qu'ils sont, ils se sont battus comme des lions. Mais il faut dire aussi que cette colonie est composée des rares républicains du Canada, et de tous ceux qui marchent avec les idées nouvelles : un journal français y a été fondé, il s'appelle *le Courrier de l'Ouest*.

Le gouvernement de Washington offre à tous les émigrants qui vont dans le *Far-West* des terres gratis : on choisit le lot qui convient, on l'entoure d'une petite barrière formée avec quelques morceaux de bois plantés dans le sol, on construit une petite cabane, et cela suffit pour prendre possession du sol. — Après cinq années de séjour il vous appartient légalement ; l'État vous donne un titre de propriété. Mais ce métier de défricheur est dur, les premiers pionniers sont obligés de travailler la carabine à la main, pour se défendre contre les attaques des Indiens, et souvent ils sont scalpés par eux. — Aussi les émigrants qui arrivent se portent plus volontiers vers les lieux habités, le désert les effraye ; ils préfèrent, s'ils ont de l'argent, acheter des terres déjà

cultivées que d'avoir les terrains vierges pour rien. Ceux qui sont sans ressources se placent dans les villes ou dans les fermes, et y travaillent pour arriver à avoir de quoi acheter une petite propriété. Le métier de défricheur est fait par des Américains intrépides, qui vont par bandes cultiver ces terrains : ils construisent des bicoques, fondent des villages, puis ils vendent cela aux émigrants aisés et s'en vont plus loin défricher de nouveaux terrains.

L'Allemand surtout tient à trouver son champ tout fait et à ne pas vivre isolé ; il a besoin d'un centre et de certaines ressources sociales que le désert ne peut offrir.

Bientôt il y aura beaucoup plus d'Allemands en Amérique qu'en Allemagne ; ainsi, après Berlin, Vienne et Dresde, la plus grande cité allemande est un des quartiers de New-York, le quartier allemand, qui compte 175,000 âmes.

Dans le *Iowa*, l'*Illinois*, le *Wisconsin*, l'acre de terre se paye de 5 à 50 dollars. On a beaucoup de

peine à persuader aux arrivants qu'il est préférable pour eux d'en obtenir pour rien dans le *Kansas*, le *Nebraska* et le *Colorado*. Ces trois États font pourtant de grands efforts pour attirer chez eux l'émigration. Ils envoient des agents jusqu'en Allemagne pour donner des renseignements sur les avantages qu'ils peuvent offrir. — Souvent ces achats de terrains se font par association. Les Allemands surtout se forment en société, réunissent leur petit pécule, et achètent de grands lots de terrain pour lesquels ils traitent avec les agents envoyés en Allemagne. — Après cela on se fournit en commun de tout ce qui est nécessaire à l'exploitation, et on opère en grand.

Ceux qui ont le moyen de le faire commandent des maisons à Chicago. — Il y a dans cette ville des ateliers de construction immenses ; vous télégraphiez, — maison, tant de pièces, tant d'étages, tel prix, — huit jours après on vous l'expédie, si vous voulez même qu'elle vous précède, vous indiquez le lieu où l'on doit aller la poser. — Il y en a depuis deux mille jusqu'à vingt mille francs.

Ces maisons, construites sur des roues, sont du reste très-portatives. Souvent vous rencontrez, au milieu du chemin, une maison traînée par six chevaux ou par des bœufs ; les locataires ne prennent pas la peine de déménager, on voit les femmes aux fenêtres éplucher leur salade, laver leur linge, et la maison roule tranquillement... Si cette facilité de transporter son nid d'un lieu à un autre a un avantage, cela a aussi ses inconvénients. — Dans ces contrées où les voleurs abondent, on est à peu près certain, si l'on va en voyage, de ne plus retrouver son logis en revenant. Ainsi, l'autre année, un homme du *Far-West* s'installe dans une jolie petite maison qu'il paye cinq mille dollars, il la meuble avec confort, puis un jour, obligé d'aller à *Omaha* pour affaires, il n'ose pas laisser sa femme et ses enfants tout seuls, dans la crainte d'une attaque des Indiens ; il emmène donc *tout* le monde, en fermant bien les portes. — Le parcours à faire en voiture pour arriver à la station du chemin de fer est assez long. A son retour d'*Omaha*, il arrive la nuit à cette station : là, il attelle la voiture qu'il avait laissée dans le village, et il dit à sa femme :

— Partons, il fait un beau clair de lune ; dans trois heures nous serons à la maison, mieux vaut passer ces trois heures en voiture que de donner inutilement notre argent à l'aubergiste. On part : le chemin est connu, d'abord une ligne droite, puis un coude à gauche, et puis un petit bois auquel touche la maison. On arrive : le petit bois est bien là, mais pas de trace de la maison... Il se frotte les yeux, il cherche, il regarde, rien. Alors il dit à sa femme :

— C'est drôle, mais je ne vois plus notre ferme... A quoi la femme répond en riant :

— Tu as dû te tromper de chemin ; n'allons pas errer comme ça toute la nuit, retournons plutôt à *Kerr*, demain avec le jour tu verras que notre maison ne s'est pas envolée. Le mari obéit, mais ne cesse de se retourner en disant :

— C'est drôle tout de même qu'on puisse se tromper ainsi par un beau clair de lune.

Le bonhomme avait raison : il ne s'était point trompé, mais sa maison avait disparu. Des voleurs l'avaient fait rouler vers d'autres contrées. Le moyen de la retrouver! d'abord toutes ces maisons se ressemblent plus ou moins, et puis est-ce possible de parcourir ces immenses étendues de terrain à la recherche d'un voleur, dans un pays où il n'y a ni juges ni policemen?

Du reste, à New-York même on a volé une maison. Un monsieur qui avait, dans le haut du *Broadway*, plusieurs maisons de rapport, et quatre chalets dans un enclos, voulut un jour louer à un ouvrier, qui le lui demandait, un de ces chalets qui était sans locataires depuis trois mois. Après être convenu du prix, le monsieur envoya son homme d'affaires avec l'ouvrier pour lui livrer la maisonnette..... Deux heures après, ces deux hommes rentrent effarés.

— Monsieur, lui dit l'homme d'affaires, la maison n'y est plus.

— Comment! la maison n'y est plus? que veut dire cela?

— Je vous jure que c'est la vérité, je n'ai plus trouvé que trois chalets, le quatrième a disparu.

Le Yankee crut que son intendant était devenu fou. Il se rendit lui-même sur les lieux : quel fut son étonnement de voir que bien réellement la maison avait disparu! Les locataires des autres maisons, consultés à ce sujet, dirent que, trois semaines auparavant, quatre hommes étaient venus, qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils avaient démonté la maison et l'avaient emportée à l'aide de quatre bons chevaux. Ils prétendaient qu'ils venaient de la part du propriétaire avec l'ordre d'enlever cette maison pour la transporter dans une autre de ses campagnes, à *Washington-Heigth*.

Cet homme n'a jamais plus retrouvé son chalet!

Les États du Sud, dévastés et dépeuplés par la guerre meurtrière qu'ils ont eu à supporter, cherchent à

attirer des émigrants chez eux, mais l'espèce d'anarchie qui y règne effraye les plus courageux, et jusqu'à présent les émigrants préfèrent les États du Nord. Et pourtant, dans le Sud, s'il y a lutte entre le républicain défenseur du nègre et le démocrate esclavagiste, il y a cependant des lois et des magistrats honorables, tandis que dans tous les États nouveaux, comme le *Colorado* par exemple, en fait de lois, il n'y a que la loi de *Lynch* en vigueur. La justice y est personnelle; l'homme surpris en flagrant délit de vol est pendu sans autre forme de procès. On se bat pour une insulte, et la victoire est au plus fort.

Il faut qu'un État ait quatre-vingt mille habitants pour que le Congrès le reconnaisse comme faisant partie de la Confédération, et lui envoie une garnison, des juges et des policemen ; tout État en dehors de la Confédération est un eldorado pour les voleurs et les assassins : ils se trouvent là comme le poisson dans l'eau, et pratiquent à leur aise. En revanche, les honnêtes gens y sont très-malheureux et n'y ont aucune sécurité : c'est pourquoi les nouveaux États font tout ce qu'ils peuvent pour attirer chez eux les émigrants.

Les États non peuplés ont aussi beaucoup à souffrir des attaques indiennes. Dans ce moment-ci, le *Colorado* envoie des agents dans tous les pays, à la recherche de colons. — Cet État, situé à l'ouest du *Kansas*, n'a été organisé qu'en 1861 : il comprend un espace de 106,475 milles carrés, et est formé en partie de l'ancien territoire du *Kansas*, d'une portion du territoire du *Nebraska*, d'une autre portion du Nouveau-Mexique et d'une partie du territoire de l'*Utah*.

Les premiers colons en ont pris possession en 1861, et en 1863 il comptait déjà cinquante mille habitants; aujourd'hui il en compte quatre-vingt-dix mille. Aussi espère-t-on que le Congrès le reconnaîtra cette année.

Beaucoup d'aventuriers se sont portés sur ce point un peu négligé par les agriculteurs; l'or et l'argent ont été l'attrait principal. Le Colorado, au point de vue minéralogique, est d'une richesse inconcevable. Les mines d'or et d'argent y abondent. La capitale de cet État a pris son nom d'une riche mine d'or, découverte par un explorateur courageux; elle se nomme

Golden City, et est bâtie aux pieds d'une chaîne des Montagnes-Rocheuses.

Le charbon de terre s'y trouve aussi en grande quantité : des hommes qui n'ont eu que la peine de marquer le tracé du terrain dont ils sont devenus les propriétaires, se sont trouvés possesseurs de ce riche minerai et ils réalisent de belles fortunes.

Toute la terre du Colorado renferme des richesses incalculables ; pourtant l'émigration hésite à s'y porter, et cela à cause des Indiens qui se trouvent dans ces parages. On évalue leur nombre à quinze mille, et l'on sait que ces naturels du pays manquent complétement de civilisation et de procédés. — Ils ont une passion bien dangereuse pour les chevelures européennes, et font de fréquentes incursions sur les territoires qu'on leur enlève. Les colons sont forcés de se former en corps d'armée, pour aller leur donner la chasse, et ont souvent maille à partir avec eux.

Pendant que j'étais à *Golden City*, les Indiens se

sont avancés jusqu'aux portes de la ville, et ont dévasté plusieurs maisons.

L'État du *Colorado* possède cinq petites villes : d'abord *Golden City*, la capitale, qui ne compte qu'un millier d'habitants ; puis *Denver*, qui est peut-être la ville la plus importante. Elle est bâtie à quelques milles seulement des Montagnes-Rocheuses, non loin de la rivière de la *Plata ;* une grande animation y règne : on voit que tous ses habitants ont une soif insatiable de l'or, et ils se livrent à des spéculations avec une activité fiévreuse. Il y a là des banquiers, des ingénieurs, des chercheurs d'argent, des mineurs, et, ce qui est plus étonnant, c'est de trouver dans une ville qui date à peine de sept ans, tout le confort possible. Les magasins sont richement approvisionnés ; seulement vous payez cent francs ce qui coûte vingt francs ailleurs. Il y a deux grands hôtels, mais si la cuisine est en général mauvaise aux États-Unis, dans le *Far-West* elle est détestable : la propreté y est inconnue. Toutes les villes de ce pays sont éclairées au pétrole... or cette huile, même épurée, exhale une odeur nauséabonde ; vous la sentez

une heure avant d'arriver, par le fait des émanations terribles qui viennent vous saisir à la gorge. *Denver* possède aussi deux journaux, une belle école gratuite et deux églises. *Empire City* est bâtie sur le nord de *Clear Creek*, dans la partie la plus riche en produits minéralogiques ; mais sa population ne dépasse pas un millier de mineurs.

Il y a ensuite *Central City*, *Nevada City* et *Blak-Hawk*, qui sont situées dans les montagnes mêmes ; ce sont des ramassis de cabanes, bâties près des mines en exploitation.

Le *Colorado* a aussi sa station d'été pour la *high-life ;* c'est un établissement de bains installé dans les Rocheuses, près d'une source sulfureuse. Lorsqu'on arrive dans ces parages déserts, après avoir traversé des contrées mornes et désolées, on reste tout ébahi en apercevant une coquette petite maison, où il y a même un certain luxe ; on y trouve un piano, dont le son ; répercuté par les échos de la montagne, a quelque chose de lugubre et de grotesque à la fois ;

les bains sont bien construits, avec de grands bassins pour nager.

Le site sauvage qui entoure cet établissement lui donne un certain charme ; les Parisiens désœuvrés et amateurs du nouveau et du bizarre devraient aller y passer leur saison d'été.

Mais le Parisien est peu voyageur de sa nature, et il a tellement l'horreur du déplacement, que, pour excuser probablement sa paresse, il se plaît à doubler et à tripler les distances ; c'est ainsi qu'un de nos plus éminents orateurs, que je ne veux pas nommer, s'avisa de dire dernièrement du haut de la tribune législative qu'il y avait *trois mille lieues* marines à parcourir pour arriver du Havre à New-York. Le mot *marines* était même souligné pour faire bien comprendre à ses auditeurs que la lieue marine est plus grande que l'autre... A quoi M. Rouher, quoiqu'il différât d'opinion avec l'orateur, répondit affirmativement en répétant qu'en effet *trois mille lieues* nous séparent du nouveau monde ! Cette légère erreur de deux mille cent lieues sur trois mille, a fait, disons-

le en passant, le bonheur de certains Américains de ma connaissance, qui sont peut-être moins instruits que nous sur le Consulat et l'Empire, mais qui n'admettent pas l'inexactitude des chiffres.

Pour en revenir aux Montagnes-Rocheuses, je dis que non-seulement aucun Français n'ira passer sa saison d'été aux bains du *Colorado*, mais, ce qui est pire, aucun de nos pauvres ouvriers, qui ont tant de peine à gagner du pain en France, ne se décidera à aller chercher en Amérique l'aisance et la richesse, et cela par la simple raison que lorsque nos hautes classes savent si peu la géographie, le peuple naturellement en sait encore moins, et grâce à cette ignorance, il préfère cultiver, en France, un petit lopin de terre, qui lui donne à peine de quoi vivre, que d'aller chercher fortune dans un pays qu'il ne connaît pas. Quant aux ouvriers des grandes villes, M. Haussmann est pour eux une mine qu'ils croient inépuisable.

Ces malheureux cependant trouveraient dans le nouveau monde de la terre à profusion, du tra-

vail rémunéré largement, et de l'aisance au bout. Mais, hélas! ils ne connaissent ce continent que de nom, et il leur fait peur comme une terre d'exil.

Il serait à désirer que, dans nos grands centres manufacturiers tels que Lyon, Paris et autres, où la misère se fait le plus sentir, quelques hommes éclairés et philanthropes s'associassent pour faire des conférences gratuites auxquelles le peuple serait convié. N'y aurait-il pas un but vraiment humanitaire à initier des gens ignorants aux avantages qu'ils pourraient trouver dans un pays où le travail mène aux plus hautes positions? serait-ce immoral de leur faire comprendre que les enfants, qui sont ici pour eux une si dure charge, seraient aux États-Unis une bénédiction et une source de richesse? Quelle serait leur stupéfaction si on leur disait que, dans ce nouveau monde, aux idées nouvelles, aux institutions vraiment libérales, chaque homme fort, intelligent et laborieux, peut arriver à tout, à la fortune, même aux honneurs, et, dans la carrière politique, à la présidence!

Il est vrai qu'il faudrait à côté de ces conférences ouvrir des cours gratuits d'anglais et leur enseigner cette langue ; mais quel mal y aurait-il, si les heures ordinairement passées au cabaret étaient occupées par cette étude? Que des hommes probes, dévoués, pratiques, se mettent à la tête d'une grande émigration française, sans aucun but de spéculation, mais par pure philanthropie, et je suis sûre que tous ces nouveaux États, le *Colorado* entre autres, feraient un excellent accueil à ces nouveaux arrivants. Ils leur offriraient des terres à cultiver et pour bâtir des villes, le succès serait complet. Mais comme le Français ne sait pas s'assimiler à la race anglaise, ces émigrants fonderaient une colonie pour eux et y vivraient à leur guise. Le Far-West aurait ainsi, à côté de ses colonies irlandaise et hollandaise, une colonie française.

On pourrait même à la rigueur s'établir dans le voisinage de la colonie canadienne, et là les Français seraient sûrs d'être reçus avec une grande cordialité par nos compatriotes du Nouveau-Monde. Ce premier pas fait, tous ceux qui arriveraient à la fortune ou

au bien-être écriraient à leurs parents en Europe et les encourageraient à aller les rejoindre... Le trop-plein de la France s'en irait ainsi en Amérique, et on se ferait petit à petit à cette idée. Je crois, qu'avec ce débouché ouvert aux affamés et aux deshérités de la fortune, le nombre des voleurs diminuerait promptement : car, il faut bien en convenir, pour un homme qui vole par mauvais instinct, il y en a cent qui sont poussés à ce crime par la misère...

Toutes les fois que j'ai parcouru un de ces nouveaux États,—dont j'admirais la prospérité croissante, — je n'ai pu m'empêcher de songer à ce grand nombre de pauvres familles françaises qui végètent dans la misère, et qui trouveraient là facilement l'abondance et le bonheur. Alors je me suis sentie prise du regret de n'être qu'une faible femme, n'ayant ni l'autorité ni l'éloquence nécessaires pour aller, de ville en ville, apprendre aux déshérités de la fortune qu'il est un pays où elle pourrait leur sourire.

En voyant les jolis petits villages créés par les

Français du Canada dans l'*Illinois*, j'aimais à me représenter en imagination la colonie à laquelle je rêvais. Mais, hélas ! tout est impossible aux femmes, — surtout dans un pays comme la France, — où on ne leur reconnaît que le droit de mal faire. Je dois donc me borner à souhaiter qu'un homme charitable, ami de l'humanité, se mette à la tête de cette entreprise : qu'il y donne tout son cœur et son intelligence, qu'il la dirige sagement, qu'il sacrifie même, s'il le faut, ses propres intérêts, et je crois qu'en faisant cette bonne œuvre, il rendra un service signalé à la société ; car il diminuera les clients ordinaires des cours d'assises et de la police correctionnelle.

Avec cent mille francs, et en s'entendant avec le gouvernement des États-Unis, on pourrait emmener cinquante mille personnes en l'Amérique, leur donner à chacun un lot de terre et l'outillage nécessaire et les enrichir en dix ans... Ne serait-ce pas là une glorieuse campagne, et n'y aurait-il pas quelque mérite à rendre heureux et honnêtes cinquante mille pauvres, conduits le plus souvent au

crime par cette arme terrible de Satan, le besoin ! !

Si l'élément yankee et le climat rigoureux du nord effrayaient trop les Français, on pourrait choisir le sud pour établir leur colonie ; là le climat est beau, sain, même en hiver; les froids sont modérés, les terres sont fertiles et à bas prix.

Il y a à New-York un établissement pour lequel il faut adresser de justes éloges au gouvernement de Washington; cet établissement très-important, d'une utilité réellement incontestable, est fondé dans le but de recevoir les émigrants qui arrivent aux États-Unis. Dans le temps, ces malheureux, dont quelques-uns ne parlaient même pas la langue anglaise, se trouvaient, au moment de leur débarquement, dans un affreux embarras : ils ne savaient où se loger et où se nourrir, et étaient ordinairement exploités par des chevaliers d'industrie qui les dévalisaient de leurs modestes ressources.

D'un autre côté, les gouvernements de l'Allema-

gne et d'Angleterre trouvaient assez commode de vider leurs prisons et leurs asiles dans le Nouveau-Monde... ils ramassaient tous les voleurs et les mendiants, les embarquaient sur des navires aux frais de l'État, et les envoyaient en Amérique pour s'en débarrasser. Là, ces pauvres diables se trouvant sans le sou, pour la plupart vieux et incapables de travailler, ne savaient où donner de la tête.

Pour remédier à tous ces inconvénients, le gouvernement de l'État de New-York a nommé, en 1846, une commission d'émigration, composée d'hommes probes, distingués, et parfaitement honorables. Ces places sont toutes honorifiques.

Cette commission procède ainsi :

Elle prélève sur chaque émigrant un impôt d'un dollar, ce qui donne déjà un revenu annuel de trois à quatre cent mille dollars ; avec cette somme, la commission entretient un grand dépôt à *Castle Garden*, dans la ville de New-York ; tous les émigrants sont dirigés sur ce dépôt à peine débarqués ; ils y

trouvent un restaurant à très-bas prix, des lits presque pour rien, et toutes les informations désirables. Les agents leur délivrent des billets de chemin de fer à prix réduits, — pour la somme de trois dollars, seize francs, — avec lesquels ils peuvent aller partout, quelle que soit la distance; ces mêmes agents prennent soin de leurs bagages, les accompagnent au chemin de fer qui doit les transporter, et s'occupent d'eux avec la plus grande bienveillance. Généralement ils trouvent dans cet établissement des agents de différents États qui leur expliquent la nature du sol, les ressources du pays où ils veulent aller, et chacun choisit la partie de l'Amérique qui peut le mieux convenir à ses aptitudes.

Pour ceux qui arrivent absolument sans ressources, les membres de la commission s'occupent à leur trouver du travail; s'ils sont malades, on les fait entrer dans un des hôpitaux que la commission a fait construire dans l'île de *Ward's Island*. Cette île est la propriété de ladite commission. J'ai visité ces hôpitaux, ils sont bien aérés, bien propres et admirablement tenus ; ces malheureux n'ont vraiment pas

le droit de s'en plaindre ; tous les frais de ces hôpitaux sont couverts par le dollar d'impôt que paye chaque émigrant à son arrivée. Le nombre des malades et des pauvres gens incapables de gagner leur vie est à peu près de douze mille par an.

Il a été constaté, dans le dernier recensement général fait aux États-Unis, que, sur les 31 millions et demi d'âmes dont se composait la population totale à cette époque, il fallait compter quatre millions de gens nés en pays étrangers.

L'émigration m'a fait faire, je m'en aperçois, une longue digression, et je suis bien loin de mon itinéraire de *Chicago* à *Salt-Lake ;* mais si en voyage le chemin de l'école a du charme, lorsqu'on écrit on trouve aussi un certain plaisir à se laisser aller au courant de ses idées; faire un cadre, s'y tenir rigoureusement, se renfermer dans un programme, je trouve cela insupportable, et — je l'avoue humblement — ma pensée est trop capricieuse pour savoir accepter ce train.

Les critiques pourront me le reprocher, ils appelleront cela du décousu ! Mais le lecteur sera, je l'espère, plus indulgent, et il comprendra qu'on ne peut faire un livre qui plaise à tout le monde.

Généralement on se préoccupe beaucoup trop, à mon avis, de l'appréciation des critiques. J'ai une parfaite considération pour ces messieurs,—quelques-uns d'entre eux ont un talent réel, — d'autres cherchent à en avoir, ou n'en ont que l'illusion! Lorsqu'ils veulent bien avoir quelque indulgence pour mes ouvrages, j'en suis enchantée... mais lorsque je leur déplais, je m'en console aisément. Je me souviens qu'un écrivain, — qui s'est porté à la députation, et qu'on appelait alors un drôle d'écrivain, après avoir fait une critique de mes ouvrages, qui frisait l'injure et fut trouvée d'un mauvais goût complet, pour s'excuser de la chose devant la police correctionnelle, qui voulut connaître ses motifs, — avoua qu'il n'avait pas lu le livre qu'il incriminait. On avait déposé sur sa table des livres immoraux à côté du mien, le même jour et à la même heure, et il s'était dit : puisque tous ces livres sont là ensemble,

livrons-les tous à la vindicte de l'opinion publique. Que dire d'un auteur critique de cette force?... Mais, je l'avoue, j'ai le plus profond respect du lecteur ; tromper sa confiance, même involontairement, est un péché irrémissible ; car celui qui achète mon livre me fait l'honneur de croire que je puis l'intéresser ou que je puis lui apprendre quelque chose sur un pays qu'il ne connaît pas, ou au moins lui faire passer une heure agréable... Eh bien, si mon livre est ennuyeux, je trompe sa confiance, et c'est lui seul qui a le droit de m'en vouloir. C'est donc à mes lecteurs que j'adresse cette petite explication, car c'est d'eux seuls que je me soucie. Je viens de parcourir un pays qui m'a vivement impressionnée, j'écris la relation de ce voyage ; malgré moi, mon esprit se reporte vers cette contrée, et ma plume trace à l'aventure ce que j'ai vu, à mesure que je le revois dans ma pensée. Faire un plan nuirait à la fidélité de mes souvenirs.

En écrivant une relation de voyage, il faut, avant tout, être exact... Eh bien, cette qualité, je me flatte de l'avoir ; un critique a dit de moi que j'étais

loin de me tourmenter l'imagination, que je me contentais de faire de la photographie... J'accepte cela comme un éloge, et j'ajoute que j'agis ainsi de parti pris... Les déceptions sont toujours pénibles. Lorsqu'après avoir lu les descriptions les plus féeriques sur l'Orient, vous y arrivez prédisposé à la poésie, vous vous heurtez sans cesse contre la plus triste réalité. Vous vous dites, malgré vous : — Ces diables de poëtes!... ils voient tout en beau! Votre déception vous contrarie, et vous jetez le livre dans un coin, oubliant même peut-être le plaisir que vous avez trouvé à le lire. Tandis que, si vous visitez un pays inconnu qu'un auteur vous a décrit d'une manière véridique, au risque d'être accusé de faire de la photographie, vous vous dites : C'est ça, c'est bien ça!... Et cet auteur devient votre ami et votre conseiller.

Ai-je tort ou raison?... Faut-il embellir les pays qu'on voit, ou les décrire tels qu'ils sont? C'est à vous, lecteur, de répondre.

En voulant expliquer ma première digression, je m'aperçois que j'en ai fait une seconde... C'est sou-

vent ainsi, hélas ! que, en voulant pallier une première faute, on en commet une seconde... Je ne sais même pas si je n'en commettrai pas une troisième, car j'éprouve le besoin, lecteurs, de vous faire une confidence. Je vais user du pronom personnel *je*, soyez donc indulgents. Je connais les inconvénients de ce mode de narration. Aussi, rendez-moi la justice que je n'en abuse pas ; je sais qu'il vous est parfaitement indifférent de connaître mes faits et gestes, de savoir la réception qui m'a été faite dans tel ou tel endroit, les dangers que j'ai courus, et que vous préférez à cela des renseignements exacts, des appréciations de bonne foi. Il faut être un homme illustre pour user du privilége d'occuper le monde de sa personne ; or, je ne suis ni homme, ni illustre... mais pour une fois, par hasard, que j'userai du pronom personnel pour un fait qui me concerne, vous ne m'en voudrez pas. Chaque fois qu'on m'a fait l'honneur de s'occuper de moi, personne ne m'a reproché de prendre un style trop familier, de ne pas travailler ma phrase, de laisser courir ma plume au gré de ma fantaisie. Je n'ai pas la prétention d'avoir un style très-académique ; je reconnais que la critique est des plus mé-

ritées, mais comme j'ai l'habitude de dire ce que je pense, j'écris de même sans me soucier de ma phrase et de l'effet qu'elle produira... Si je voulais, si j'y travaillais beaucoup, arriverais-je à un style correct, élevé, élégant? je l'ignore ; je crois cependant qu'avec beaucoup de patience, on peut tout ce qu'on veut. Il s'agit donc de bien vouloir... mais je ne veux pas... et cela pour deux raisons :

La première, c'est que j'adore écrire tout naturellement ce que j'ai vu, ce que je pense, et causer avec le lecteur, en ami ; écrire sans prétention, au courant de ma plume, en donnant un corps à ma pensée, telle qu'elle se présente, a pour moi un charme irrésistible dont je ne puis me défendre, et que je ne puis me résigner à changer contre le métier ennuyeux de ciseleur de phrases.

La seconde, c'est que j'aime à travailler dans un but qui peut m'être profitable. Or, à quoi se réduit le profit d'une femme écrivain?

Un homme, s'il arrive, à force d'études, de soins et de travail, à une certaine notoriété, recherche tout de suite à satisfaire son ambition : si son ouvrage est bon, il se verra loué, exalté par cette franc-maçonnerie d'auteurs qui n'admet dans son sein que ceux dont elle peut tirer parti; il se bercera, ne fût-ce que dans un avenir lointain, de l'espoir d'arriver à un de ces fauteuils de l'Académie, dans lequel il pourra dormir du sommeil des satisfaits ; les portes de l'Institut s'ouvriront devant lui, et si ses rêves sont orgueilleux, il verra scintiller un bout de ruban à sa boutonnière, un grand cordon à son cou ou une belle plaque sur sa poitrine : tout travail a donc pour l'homme sa récompense... mais pour la femme rien n'est réservé... D'abord, au lieu d'encouragements, elle ne rencontre que des esprits railleurs, toujours prêts à nier son aptitude et à diminuer son mérite quel qu'il soit... Ce droit de donner un corps et une âme à sa pensée, on le lui conteste ; elle est forcée de le dérober, à ses risques et périls bien entendu... Les confrères affectent de ne pas la prendre au sérieux, et fût-elle même, comme George Sand, un des premiers écrivains de la France, elle

n'aurait devant elle aucune ambition à réaliser, aucun espoir de récompense dignement gagnée, et justement acquise!!.. Non, elle est femme... cette condition suffit aux hommes pour annuler l'écrivain... pour elle, point d'Académie, point d'Institut!

Et pourtant, lorsqu'on décore un homme dont la vie privée est douteuse, on dit : « Ce n'est pas l'homme que nous honorons, c'est l'écrivain. » Le crime d'être femme serait irrémissible.

Un jour, je rencontrai dans un salon un auteur bien connu pour le laisser-aller de son syle ; il vous dit, par exemple : « Monsieur un tel (mon héros), se promenait dans son jardin, les mains croisées derrière le dos et lisant son journal... » et une page plus loin : « Il tenait de la main droite, sa bougie, de la main gauche, son revolver, et de l'autre sa canne... » Cet auteur, qui est décoré probablement pour avoir inventé l'homme à trois bras, m'entendant plaider la cause de l'égalité qui devrait exister entre la femme et l'homme, aussi bien devant les honneurs et les récompenses, que devant les pénalités et les

condamnations... s'avança vers moi et me dit d'un petit air goguenard : « Est-ce que vous auriez la prétention de demander la croix pour les femmes ? » et, disant cela, il jetait un coup d'œil satisfait sur son ruban rouge.

Je ne pus m'empêcher de lui répondre : « O mon Dieu, non, car je crois que madame George Sand ne voudrait pas porter la même décoration que vous ! »

Conclusion : écrire sans se préoccuper de son style est très-amusant ; faire un volume en quinze jours est un vrai plaisir.

Travailler sa phrase, la refaire deux fois, se relire, est fort ennuyeux.

Tant que nous ne serons pas admises à l'Académie, il est inutile de travailler pour elle.

Et sur ce, je retourne à Chicago, ou plutôt je quitte cette ville, car, comme je veux continuer à vous

raconter mon voyage vers les Montagnes-Rocheuses, je prends le grand chemin de fer du *North-West*, qui me fait traverser d'un bout à l'autre l'Illinois.

Cet État n'est qu'une vaste prairie sans fin. J'avais lu des descriptions charmantes de ces prairies vierges dont l'herbe a un mètre de hauteur, et qui ressemblent, soi-disant, à un tapis turc aux couleurs vives et bigarrées... Eh bien, franchement, j'ai trouvé cela très-monotone, même lorsque les herbes sont en feu... Cette mer de flammes ne vaut pas un incendie dans une ville, avec ces gerbes d'étincelles, ces nuages de fumée que nous connaissons tous.

S'aventurer dans ces prairies est fort imprudent, car elles sont parsemées de trous profonds qui sont traîtreusement masqués par des plantes; hommes et chevaux y disparaissent facilement ; il y a aussi des terrains mouvants, où l'on s'enfonce sans pouvoir se dégager ; une force invisible semble vous attirer soudain et vous aspirer avec volupté.

Un jour que j'aperçus huit à dix de ces petits ca-

nards, gros comme de petits pigeons, au plumage vert et rosé reluisant au soleil, qui abondent dans ces parages, je m'approchai tout doucement, mon revolver à la main, pour les tuer (car c'est un mets délicieux) : tout à coup, le terrain manqua sous mes pieds, et je me sentis enfoncer dans une mare liquide qui m'enveloppait de toute part : déjà mes genoux disparaissaient dans un limon chaud et gras ; à chaque mouvement que je faisais, ma situation empirait... Je fus glacée d'épouvante, sans voix pour appeler au secours, et sans force pour échapper à ce danger; j'étais entraînée dans un gouffre, avec le sentiment de ne pouvoir plus lutter. Enfin on m'aperçut, et l'on comprit ma lamentable situation : n'ayant pas de cordes, on déracina un jeune arbre, qu'on me tendit... Les gens qui venaient à mon secours osaient à peine avancer, de peur d'être pris eux-mêmes par ces terrains mouvants. Cependant, après beaucoup d'efforts, ces braves gens me retirèrent saine et sauve : il était grand temps, car j'étais déjà ensevelie jusqu'à la ceinture !

Moi, qui n'ai jamais connu la peur devant aucun

danger, je conviens avoir éprouvé en cette circonstance un sentiment d'angoisse indescriptible... Ce linceul de boue liquide, qui vous étreint, vous attire et vous enveloppe, a quelque chose d'infernal... qui semble provenir d'un autre monde ; je n'ai plus été tentée, je vous le jure, de faire la chasse aux canards de l'*Illinois !!*

Après l'Illinois, on arrive dans le *Iowa*, que le chemin de fer coupe dans toute sa largeur. Cet État est plus grand à lui seul que toute la France ; nous avons mis quarante-deux heures à le traverser en faisant 40 milles à l'heure. A en croire les cartes géographiques, il possède déjà une quantité de villes dont les noms s'étalent complaisamment : mais ces villes ne sont en réalité que des villages, ramassis misérables de cabanes de bois. *Iowa-City*, la capitale, compte à peine quelques milliers d'âmes ; elle possède cependant un assez beau monument en marbre, l'Université, appelée *bird's eye marbre*, yeux d'oiseaux en marbre ; en effet, ce marbre, que l'on trouve en grande quantité dans ces parages, est parsemé de petits points noirs qui

ressemblent assez aux yeux ronds et brillants d'un oiseau.

Cette ville est bâtie au bord de la rivière du *Iowa;* c'est la première qu'on rencontre en sortant de l'Illinois, et elle n'est distante de *Chicago* que de 182 milles.

Darlington est le premier qui se soit aventuré dans l'État de *Iowa*, occupé alors par des Indiens peaux-rouges, fort peu civilisés. Il y vint en voyage d'exploration en 1833 et fit un rapport sur la beauté de ce pays. Les colons s'y portèrent en masse, et, dès 1846, il a été constitué en État séparé.

En souvenir du voyage de ce courageux explorateur, on a donné son nom à une ville, qui a commencé par être la capitale du pays : aujourd'hui même, quoique détrônée par Iowa, elle est beaucoup plus peuplée que sa rivale, et mieux située, puisqu'elle se trouve sur le Mississipi, à 250 milles seulement de Saint-Louis. Coquettement bâtie sur un des nombreux caps que forme ce fleuve, elle est en-

tourée d'un jardin de verdure, et possède quelques belles constructions.

Darlington compte à peu près 8,000 âmes ; après cette dernière ville, vient *Davenpont*, bâtie aussi sur le Mississipi, aux pieds des rapides, du côté opposé à *Bock-Island*. — Le collége de *Davenpont* jouit d'une grande réputation.

Tout l'État du *Iowa* fait l'effet d'un océan houleux ; c'est ce qu'on appelle en anglais une prairie ondulée. On s'y trouve en plein territoire indien ; aussi, le paysage commence à y prendre un cachet d'originalité et de sauvagerie qui n'est pas sans attrait. Sur tout le parcours de la voie ferrée sont échelonnés, à chaque station, des postes militaires, composés de quinze hommes, d'un caporal et d'un officier.

Ces militaires ont construit de petits forts en terre, qui se relient aux stations par un souterrain. Chaque poste est alternativement en vedette, et, lorsqu'il voit venir les Indiens, il se réfugie dans le

fort, où il se défend bravement. Un fil télégraphique réunit tous ces forts, qui communiquent entre eux toutes les deux heures. Lorsqu'un poste reste muet, les autres comprennent que les Indiens l'ont attaqué, et ils se portent à son secours... Il paraît que ces sauvages ont compris à quoi servait ce léger fil de fer, car ils ont la malice de le couper toutes les fois qu'ils peuvent s'en approcher. Les convois sont escortés par un détachement de soldats, et dans les wagons il y a un vrai arsenal ; du reste, tous les voyageurs qui s'aventurent dans ces parages ont avec eux une carabine, souvent deux, et, de plus, deux ou trois petits excellents revolvers en poche ; à la taille, ils portent une ceinture à laquelle est suspendu un large coutelas yankee. On charge, on décharge les fusils et les revolvers pendant les quelques minutes d'arrêt qu'on fait aux stations, et l'on s'amuse à tirer à la cible : plus souvent même, dans les trains de marchandises, on tire par les fenêtres contre les troupeaux de cerfs, de daims, d'antilopes, qui, par compagnies de cinq à six cents, viennent passer tout près de la voie ferrée.

Les antilopes semblent vouloir se faire un jeu de lutter de vitesse avec les locomotives ; elles se rangent en ordre de bataille, avec un général en tête, et courent avec une telle rapidité que, pendant cinq ou six minutes, elles parviennent à suivre le train. Le bruit de la locomotive les effraye si peu qu'elles gardent quelquefois une distance de trois ou quatre cents pas tout au plus des rails, et, avec un peu d'adresse et beaucoup de bonheur, on peut les atteindre en tirant dans le tas; c'est ce qui m'est arrrivé un jour : en voyant tomber l'antilope j'ai poussé un cri de joie. Le conducteur étant occupé à faire payer les places, je le priai d'arrêter et de retourner en arrière. — « Je veux retrouver mon antilope, » m'écriai-je. Tous les voyageurs, les femmes surtout, appuyèrent ma demande ; et le conducteur fit reculer le train à toute vitesse, pour aller chercher la pauvre bête. Il me la rapporta triomphalement et me complimenta sur mon adresse. Une fois l'antilope hissée sur le train, le chauffeur rajouta du charbon pour rattraper les quelques minutes perdues, et tout le monde fut content. Il est vrai qu'il n'y avait pas de Français sur le train, sans quoi, en amateur forcené du règlement, il

aurait sans doute bondi d'indignation — en assistant à cet arrêt non réglementaire... Comment expliquer cet amour du règlement poussé jusqu'à la monomanie chez le peuple français!! Il se croit le plus spirituel du monde, et il ne s'aperçoit pas que cette soumission aveugle à la consigne laisse le champ libre à toutes les tyrannies. — Quelquefois même elle a son côté burlesque. — Jugez-en vous-mêmes.

Il y a peu de temps de cela, je revenais de Maisons-Laffite avec un de nos plus grands romanciers, qui se trouvait très-souffrant ; son secrétaire le soutenait par le bras, et cherchait deux places pour rester à côté de lui. Mais, comme toutes les voitures étaient au complet et comme il ne restait plus que quelques places isolées, nous avisâmes le compartiment des dames, où il n'y avait personne, ce qui arrive presque toujours, et nous y montâmes tous les trois. A la vue de ce méfait, un employé accourt et s'écrie brutalement : « Descendez, messieurs, c'est le compartiment des dames!!! » « Mais, — dit doucement et poliment le grand écrivain, — je suis souffrant, j'ai besoin d'avoir mon secrétaire ; dans aucune voiture il

n'y a deux places libres... laissez-moi ici avec madame que je connais. Je sais que cette voiture est pour les dames, mais comme il n'y a plus d'arrêt jusqu'à Paris, cela ne peut vous faire d'embarras. »

Que croyez-vous que fit l'employé ? Il donna ordre à Dumas père de descendre... J'étais là, et indignée de la stupidité de l'employé subalterne, je m'adressai au chef de gare... « Monsieur, lui dis-je, il n'y a de dame que moi, et je vous prie de laisser M. Dumas dans cette voiture ; vous voyez comme il est souffrant. » Le chef de gare renouvela l'ordre de descendre... et le train partit.

Sont-ce des hommes ou des machines, ceux qui se tiennent à leur consigne avec si peu d'intelligence ?

Sur les chemins de fer américains, pas d'arbitraire inutile, et pourtant quel ordre et quel contrôle sérieux ! Tout le monde paye sa place et va où bon lui semble, et, si l'on ne veut s'arrêter au guichet, on paye sa place en voiture. « Oui,—diront les Français, — c'est bon pour les Anglais et les Yankees, mais les

Français sont de grands enfants qu'il faut toujours diriger.»

C'est la phrase sacramentelle et qu'on me répète invariablement, lorsque je me permets de critiquer cette manie exagérée de tout règlement.

Eh bien, non; je crois que le Français se trompe et se calomnie à plaisir, et il n'est pas plus enfant que le Yankee ou l'Anglais, mais il est plus routinier; on l'a habitué à ne pas marcher seul, et il aime ses lisières. S'il s'essayait seulement, il verrait bien qu'il pourrait se passer, le plus souvent, de l'intervention providentielle des sergents de ville et des employés.

Un Français, qui verrait les armes qu'on emporte en chemin de fer en Amérique, s'écrierait, j'en suis sûre : « Mais c'est insensé! que d'accidents il va y avoir! »

Eh bien, non ; il n'y en a pas, et cela tient à ce que même l'enfant yankee est habitué aux armes; il sait les charger et s'en servir; il connaît les dangers

qu'elles présentent, et il s'en garde... L'habitude des armes est une chose pratique et très-nécessaire.

Lorsque la guerre de la sécession éclata en Amérique, il y avait tout au plus 20,000 hommes en fait d'armée permanente; mais le peuple se leva en masse, et tous ces hommes qui venaient de quitter leurs charrues, leurs bêches, ou leurs ciseaux de tailleurs, devinrent d'excellents soldats; ceux-mêmes qu'on improvisa généraux se tirèrent assez bien d'affaire.

Tous les hommes aux États-Unis connaissent admirablement le maniement des armes, l'art de l'attaque et de la défense; l'odeur de la poudre ne les incommode pas.

Vous le savez aussi bien que moi, sans armée permanente, l'Amérique a pu soutenir une guerre longue et meurtrière; car elle a trouvé dans chaque citoyen un soldat. Aujourd'hui, les États-Unis n'ont plus que vingt à vingt-cinq mille hommes sous les armes, en comptant les dix mille soldats qui font la guerre contre les Indiens.

Eh bien, que demain l'Europe se ligue contre le Nouveau-Monde ; dans un mois, moins que cela, ils auront sous les armes quinze cent mille hommes, braves et aguerris.

Et voici pourquoi il n'y a pas un enfant de douze ans en Amérique qui ne sache, je le répète, manier les armes... Le Yankee pour se protéger compte d'abord sur lui-même : la police ne vient qu'après.

Il a si souvent à défendre sa vie les armes à la main, que la détonation des coups de revolver est une musique à laquelle son oreille est accoutumée. Sa carabine, son revolver, son coutelas, voilà ses meilleurs amis, ceux qu'il charge du soin de sa sécurité... Tous les pionniers, tous ceux qui sont venus chercher fortune dans ce vaste continent, et qui ont peuplé le *Iowa*, l'*Illinois*, le *Michigan*, le *Nébraska*, le *Colorado*, et tant d'autres, ceux même qui y voyagent seulement, ont sans cesse à lutter contre les Indiens. Les pionniers — qui ont eu à conquérir le territoire — ne s'y maintiennent que les armes à la main. Dans les villes, où il n'y a ni police ni tribu-

naux et où il y a un tas de vauriens, il faut veiller soi-même à sa propre sûreté. L'enfant et la femme du fermier savent au besoin bravement se défendre : une femme tuera, sans hésiter, l'homme qui osera l'insulter ou la voler. Chaque Yankee étant un soldat, l'entretien d'une armée permanente devient inutile ; et cette institution ruineuse, qui a encore pour résultat de diviser le peuple en deux partis, n'a plus de raison d'être.

Franchement, quel est le but des armées permanentes? On arme en France parce qu'on arme en Prusse ; ce que voyant, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et l'Italie arment aussi. Mais croit-on que si les Prussiens entraient en France, l'armée permanente serait seule à combattre? Non, tout ce qui est valide courrait à la frontière pour repousser l'ennemi. — Il en serait de même des Russes et des Anglais. — Alors, à quoi bon ruiner le pays par ces armements formidables? Non, qu'on l'avoue donc une fois!! l'armée permanente n'est pas faite que contre l'étranger : c'est un *instrumentum regni* dont se sert tout gouvernement pour maintenir son pouvoir.

Le Français est essentiellement brave et se bat d'instinct; mais, en général, il ne connaît pas le maniement des armes, et, s'il sait se faire tuer, il ne sait pas se défendre. Tout ce qui n'a pas été soldat est d'une ignorance rare du métier; il suffit de voir la tournure des conscrits!! Je me souviens qu'à Marseille, un régiment de conscrits fut envoyé en 48 contre les barricades de la place Castellane; ils se tirèrent des coups de fusil entre eux, en croyant tirer contre le peuple!

Le Yankee, au contraire, est capable dès l'âge de quinze ans d'aller au feu! Il est vrai que, dans une république, le gouvernement ne voit pas un ennemi dans chaque citoyen.

Ce qui contribue aussi à rendre impossible l'entretien de grandes armées permanentes aux États-Unis, c'est le sens pratique du pays et l'absence du militarisme. Du moment où fut terminée la grande guerre de la sécession, tous les hommes qui, par leur courage et leur intelligence, avaient conquis des grades et des honneurs, les colonels, les généraux,

les commandants de corps séparés n'ont pas hésité un instant, la patrie n'ayant plus besoin d'eux, à retourner à leurs travaux, et se sont bien gardés de demander au gouvernement des pensions de retraite, des places et des sinécures ; servir son pays et le défendre contre l'ennemi leur sembla une chose si naturelle que, leur tâche une fois accomplie, ils trouvèrent tout simple de reprendre leurs affaires sans réclamer rien de personne. — Voilà une chose qu'on ne saurait pas faire en France : un Français, ayant été général, voudrait rester général toute sa vie et tirer de sa position tous les bénéfices qu'elle comporte. Ceci me rappelle une petite anecdote qui confirme ce que j'avance...

Un Français, qui venait d'arriver dans la petite ville de Niagara, dit au maître de l'hôtel où il était descendu de lui envoyer chercher un bon cordonnier.

Le lendemain, il était encore à sa toilette, lorsqu'on lui annonça qu'un général demandait à le voir.

— Faites entrer au salon, dit le Français en ter-

minant à la hâte sa toilette, et il songeait en lui-même à ce qui pouvait lui valoir l'honneur de cette visite...

« Le général un tel, se disait-il, mais c'est un brave; j'ai lu jadis dans les journaux qu'à la tête d'un simple peloton, il a défendu contre les Sudistes un convoi de soldats allant en chemin de fer ; les Sudistes voulaient enlever les rails, il les a tenus en échec et le convoi a pu passer. La moitié de ses hommes est restée sur le champ de bataille et lui-même a été dangereusement blessé. C'est un vaillant soldat, un grand général, et je suis vraiment heureux et flatté de faire sa connaissance. » C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se rend au salon, où il trouve établi dans un siége, un homme grand, fort, à l'allure vulgaire, à la mise simple et négligée. — Il s'avance vers lui, en lui tendant la main : — « Croyez, général, que votre visite est un grand honneur pour moi, et que je suis bien heureux de faire votre connaissance... » Là dessus, il se met à lui parler guerre et batailles. Le général cause un instant, puis, sortant de sa poche sa mesure, son crayon et son carnet, il dit

au Français : — « Donnez-moi votre pied, je suis un peu pressé aujourd'hui ; j'ai deux ouvriers qui m'ont quitté, cela retarde mon travail, et je suis forcé de faire tout par moi-même. »

Le Français resta interdit... ne pouvant admettre qu'un général aussi célèbre fût redevenu un simple cordonnier ! Il ne put s'empêcher de lui dire : « Eh quoi, vous avez servi glorieusement votre pays et gagné le grade de général, et l'on ne vous donne même pas une pension qui vous mette à l'abri du besoin ? » Le Yankee le regarda d'un air étonné : — « Une pension... et pourquoi ?... j'ai servi mon pays, parce que c'était mon devoir, mais ce n'est pas une raison pour que je me fasse nourrir comme un mendiant... je n'ai pas d'autre position que mon état qui me rend, bon an mal an, dix mille dollars... Croyez-vous que je sois humilié d'être cordonnier, parce que j'ai commandé des soldats pendant la guerre ? Certes non. Comprenez bien que chez nous un simple ouvrier, capable d'être au besoin un bon général, doit être plus fier qu'un général qui serait incapable de gagner sa vie, une fois que son pays n'a plus besoin de lui ! » Croyez-vous que ce cordonnier

de *Niagara* ne soit pas dans le vrai? mais il faudra du temps encore pour faire comprendre aux Français une idée tellement contraire à toutes leurs traditions.

Le métier des armes n'est pas cependant aussi négligé aux États-Unis qu'on pourrait le croire, à en juger par le chiffre de l'armée permanente. Plusieurs écoles militaires, celle de *West-Point* particulièrement, ont une réputation bien méritée et ont formé un corps d'officiers qui se sont distingués aussi bien dans le Sud que dans le Nord. — Tous ces officiers parlent français, car, à West-Point surtout, on leur enseigne la stratégie dans des livres français, mais la carrière militaire y est une carrière comme une autre, par la bonne raison que soldats et officiers sont bien payés. — Le soldat a près de 80 francs par mois pour son tabac et ses menus plaisirs.

Un mot encore pour en finir avec les armées et les armements.

Les hommes ne veulent pas que les femmes s'oc-

cupent de politique et ils ont peut-être raison, car les femmes ont le cœur plus chaud, la fibre patriotique plus prononcée. Si nous étions députés, certes nous ne supporterions pas avec la même placidité que montrent certains députés, les attaques nombreuses qu'on fait à notre dignité nationale; nous ne serions pas là à approuver aveuglément tout ce qui est d'origine gouvernementale, et à nous borner à crier : « *Très-bien ! la clôture !* » à défaut de toute autre éloquence. — Si les ministres demandaient un jour leurs têtes aux députés de la majorité, je crois que, par affaire d'habitude, ils voteraient avec des boules blanches! Cette réflexion m'est inspirée par le souvenir de certaines paroles prononcées par M. Rouher à la tribune du Corps législatif. C'était le moment où l'on discutait la loi sur la réorganisation de l'armée. M. le ministre d'État voulant enlever le vote et avoir à tout prix ses douze cent mille hommes sous les armes, s'écria :

« La position est tendue, la France en cas d'invasion ne doit pas être surprise, désarmée! » A quoi on lui répondait : « Mais est-ce une raison,

rien que par mesure de précaution, d'enlever tant d'hommes à leurs familles, à la culture de la terre et à d'autres travaux, de grever le budget de charges aussi écrasantes dans la prévision d'une éventualité qui peut ne pas se produire? Soyez tranquille, si nous étions menacés d'une invasion, la France se lèverait en masse comme un seul homme! » Alors le ministre ose dire d'un air railleur : « Oui, voyez comme elle s'est levée en masse en 1814 et en 1815!! »

Et la majorité d'applaudir sans se douter de l'insulte que contenait cette phrase pour la dynastie qui nous gouverne. Si le premier empereur n'avait pas coûté à la France plus de trois millions d'hommes, semés sur tous les champs de bataille, — l'invasion n'aurait pas été possible.

Eh bien, messieurs de la majorité, vous avez raison de ne pas vouloir de femmes à la Chambre, car s'il s'en fût trouvé une seule, elle eût pris la parole pour protester contre la raillerie déplacée de M. le ministre d'État. Et à vous, messieurs de la majorité, voici ce qu'elle aurait dit : « Mais vous n'avez

donc plus de sang dans les veines!! vous ne comprenez donc pas qu'on injurie nos pères et la France entière dans ses sentiments les plus élevés?—L'étranger, en voyant qu'aucun de vous n'a protesté, que vous avez même approuvé du geste et de la voix cet orateur, se dira sans aucun doute : « C'est une majo-« rité qui n'est pas française. »

Oui, les femmes sont moins patientes que vous et ne sauraient se résigner au rôle que vous jouez si bien. — Vous avez donc raison de les exclure de vos délibérations. — Restez entre vous, messieurs de la majorité... votez les guerres du Mexique, les armées de douze cent mille hommes, les emprunts pour le pacha de la Seine... Les femmes seraient déplacées dans votre enceinte! Je souhaite même, par amour et estime pour mon sexe, qu'elles n'y pénètrent pas pour le moment; car elles préféreront, sans aucun doute, que vous assumiez, seuls, la responsabilité de vos actes. — Mais laissons là César et sa fortune, et revenons dans le Nouveau-Monde, où nous verrons au moins de vrais citoyens.

Je vous disais, tantôt, que dès le *Iowa* on se trouve en plein territoire indien. Le *Nebraska*, le *Colorado*, l'*Utah*, les Montagnes-Rocheuses mêmes, sont infestés par ces sauvages, qui aiment à errer d'un lieu à un autre par un goût inné de la vie vagabonde.

J'étais très-curieuse de voir par moi-même comment étaient ces hommes, ce qu'étaient devenus ces sauvages trouvés sur le continent par les premiers conquérants. — Je me figurais, qu'au contact de deux siècles de civilisation, ils avaient fini par se transformer et subir l'influence des vainqueurs. J'ai vu ceux du *Iowa*, ceux qui vivent de l'autre côté de la *Plata* et ceux qui hantent le *Colorado*, le *Nébraska* et l'*Utah;* — j'ai fait mon possible pour en rencontrer le plus grand nombre et pour les étudier consciencieusement, mais comme je ne parle pas leur langue, et comme il est impossible de rien comprendre à leur croassement, je n'aurais pu avoir que des renseignements incomplets. Alors, je me suis adressée aux militaires yankees qui font depuis de longues années la guerre aux Indiens ; j'ai causé avec bon nombre d'Américains qui font le négoce avec ces tribus. — Ils leur achètent

des peaux de buffles, d'ours, et d'autres animaux — dont le nom m'échappe, mais qui sont très-appréciés pour leurs fourrures, — et ils leur donnent, en échange, des vivres, des couvertures de laine, des armes et des munitions. Les Indiens trouvent leur avantage à échanger, contre des peaux dont ils ne sauraient que faire, tout ce qui peut leur être nécessaire au sein de leur désert, et vivent en bonne intelligence avec ces marchands. Il y a, au fort *Brigger*, un Yankee de New-York qui est venu s'y établir bien avant qu'il n'y eût à cet endroit un poste militaire ; il y a fait une grande fortune. Je vous parlerai plus tard de lui.

J'ai donc demandé des renseignements à tous ces hommes qui vivent depuis longtemps au milieu des races indiennes, parlent leur langue et les connaissent à merveille.

J'ai trouvé aussi établis dans ces déserts, au milieu des peuplades les plus barbares, de dignes et courageux missionnaires français, qui restent là — quoique privés de tout confort et exposés tous les jours à

être massacrés — sans se décourager; ils essayent de leur action civilisatrice sur ces hommes et arrivent souvent à des résultats satisfaisants. — Eux aussi, ont bien voulu me donner des informations sur les tribus qu'ils connaissent.

Je vais donc vous dire ce que j'ai pu voir et apprendre sur les naturels d'Amérique, et pour éviter la diffusion dans mon récit, je préfère consacrer un chapitre entier à ce sujet.

II

LES INDIENS

I

Ce qu'ils étaient au moment de la découverte de l'Amérique.
Ce qu'ils sont aujourd'hui.

Les Indiens sont vraiment des êtres mystérieux, qui paraissent tenir le milieu entre le singe et l'homme. L'os frontal a, chez eux, une dépression tout animale ; leur figure est carrée, plate ; leur nez ressemble à un museau, leurs mâchoires ont un développement qui vous donne le frisson, car elles vous font deviner ces instincts des carnassiers qui les caractérisent ; avec leurs yeux rouges injectés de sang, ils ont le regard terne de la hyène ; on sent que ces êtres-là sont féroces et d'une férocité toute bestiale. Dans

leurs yeux ne brille aucune étincelle ; l'âme en est absente ; rien ne la révèle en eux : leur longue chevelure rude rappelle la crinière du cheval... Vraiment, à leur aspect, on reste étonné, et l'on se demande s'ils sont les produits dégénérés d'une grande race éteinte, ou les débris d'une civilisation épuisée, revenue à son point de départ, la sauvagerie...

On confond trop souvent en Europe les vrais Indiens, c'est-à-dire les Indous des Grandes Indes, avec ces naturels d'Amérique, auxquels on a donné, sans trop savoir pourquoi, le nom d'Indiens.

Les Indous appartiennent à une race belle et intelligente. L'Indoustan, alors que l'Europe était encore plongée dans la barbarie, possédait déjà un état constitué et de grands souverains ; ce berceau de l'Orient conservait, mille ans avant Jésus-Christ, des antiquités artistiques dans de somptueux musées. Les Indous avaient déjà, à cette époque, une littérature à eux, profane et religieuse ; leur langue était formée. Sur des rochers ayant plusieurs lieues d'étendue, on voyait leur fantastique mythologie gravée en carac-

tères indestructibles. Ces monuments, aussi grandioses que les pyramides d'Égypte, les avaient précédées de trois mille ans!!

Leurs homonymes d'Amérique n'ont rien de commun avec eux.

Les savants, gens fort honorables sans doute, ont cependant le léger travers de n'être jamais d'accord entre eux. — Sur le même sujet ils émettent des opinions contraires, et c'est le public qui est le plus embarrassé lorsqu'il désire faire un choix. Beaucoup de savants se sont occupés de l'origine des Indiens d'Amérique; ils ont écrit des volumes sur ce sujet, sans que la question ait été résolue. Les uns les font descendre de la grande race asiatique, des Mongols; d'autres les rattachent aux Tartares; un auteur facétieux soutient qu'ils ont eu pour aïeux quelques contemporains du bon patriarche Noé, échappés comme lui au déluge!

J'ai vu même citer les Carthaginois et les Phéniciens comme les ancêtres de ces sauvages. Les Chi-

nois réclament le même honneur, sans compter les Suédois et les Norwégiens.

Un écrivain a parlé aussi d'un vaisseau battu par la tempête et venant s'échouer avec son équipage sur ce continent; mais il a oublié de dire quelle route il a suivie!

Quoi qu'il en soit, mon avis est qu'il était bien inutile de tant chercher; la géologie nous prouve que le continent américain est de la plus ancienne formation. On y retrouve à chaque pas des pétrifications d'animaux antédiluviens; pourquoi ne pas admettre que la puissance créatrice a pu produire des êtres humains indigènes, aussi bien sur ce continent que sur les autres?

Mais la Bible? dira-t-on. Et que deviendra la croyance en notre seul père, Adam?

Je répondrai à cela que la légende de Josué arrêtant le soleil, celle de Moïse faisant jaillir l'eau des montagnes, celle de Jonas et tant d'autres, trou-

vent peu de crédules au siècle où nous vivons et que le monde n'en marche pas moins.

Avant de vous parler des Indiens d'aujourd'hui, de ceux que l'on voit maintenant en Amérique, jetons, si vous le voulez bien, un regard en arrière et voyons ce qu'ils étaient au moment de la découverte du Nouveau-Monde; cela nous donnera la mesure exacte de la valeur morale de ces races et de la possibilité de leur perfectionnement.

Voici ce qu'en disent les auteurs Herrera, Gomera, Ulloa, de la Sacra, et Viga.

Dans tout cet immense continent, les conquérants ne trouvèrent que deux nations réellement constituées en États, ayant des souverains, des lois et commençant à entrevoir l'art de la guerre et de l'agriculture. C'était le Mexique et le Pérou.

A *San Salvador*, — première île où les Espagnols abordèrent,— ils trouvèrent un peuple doux, timide, affectueux, qui les reçut avec des démonstrations de

joie, qui les admit comme des êtres qui semblaient lui être supérieurs, qui leur offrit avec cordialité tout ce qu'il avait, du coton, du maïs, et quelques plaques d'or. Ce peuple sans défiance ne vit en eux que des frères venant leur faire visite ; il les laissa s'installer dans son île, sans mauvais soupçon.

Ces habitants de San Salvador représentaient l'homme sorti des mains de la nature, complétement nu, n'ayant pour dormir et se reposer, que l'ombrage des arbres et quelques petites huttes construites en feuilles et en terre... Chez eux, démocratie parfaite ; aucun rang, aucune caste ; les jeunes et les bien portants travaillant pour les faibles... Le maïs récolté, les fruits cueillis, le gibier tué, mis en commun ; la terre étant considérée comme appartenant à tous, — les produits devaient, selon leur logique, appartenir à tous également. Ils connaissaient l'or, mais ils ne lui attribuaient pas d'autre valeur que celle donnée à un joujou, à un métal faisant un assez joli effet pendu à leur nez ou à leurs oreilles... Ils étaient bien loin de se douter de la puissance

terrible de ce métal, auxiliaire de Satan, qui se sert de lui pour peupler l'enfer dans l'autre monde, et les bagnes dans celui-ci ! ce métal qui donne à lui seul son travail à l'échafaud, et qui dispose à son gré de l'honneur et de la vie des hommes... Non, ces habitants de l'île *San Salvador*, ignoraient tout cela, et vraiment ils étaient bien heureux !

L'ambition, l'orgueil, le luxe, l'avarice, l'hypocrisie, la vanité leur étaient inconnus.

Ils vivaient pour vivre ; ils mangeaient pour subsister sans se donner la peine de chercher les raffinements des mets ; ils respiraient le doux parfum des fleurs, l'air embaumé de la brise ; ils paraissaient heureux ainsi... et ils l'étaient, en effet, de n'avoir aucune idée de tout ce que la civilisation peut apporter de terribles complications dans la vie d'un homme ! Ces hommes, petits, malingres, avaient le teint cuivré par les chauds rayons du soleil, qui tous les jours caressait leurs corps à l'aise ; leurs traits avaient une certaine douceur ; ils por-

taient leurs longs cheveux noirs épars sur les épaules.

Arts, industrie, lois, mécanique, de tout cela ils n'avaient pas même le pressentiment; tout ce que leur imagination avait pu inventer, c'est une espèce de petit canot, fait du reste d'une façon assez primitive : ils coupaient un tronc d'arbre, y mettaient le feu au milieu, et ainsi creusé par la flamme, ce morceau d'arbre leur servait de bateau ; ils dirigeaient ces embarcations avec une grande dextérité.

Ils ne possédaient pour arme destructive que la flèche ; l'acier et le fer leur étant inconnus, ils mettaient au haut des lances, ou un os d'animal ou un caillou pointu.

Dans la seule île de Cuba, les naturels paraissaient comprendre l'avantage de la culture ; il y avait une partie du terrain cultivée... Chez ceux-là l'esprit d'agglomération était né, les huttes rapprochées les unes des autres formaient des villages... Une espèce

de chef élu représentait l'ombre de la souveraineté.

Le costume d'Adam était aussi le seul à la mode à Cuba.

A *Haïti*, même race, mêmes mœurs primitives, même absence de paletots, voire même de feuilles de vigne ; l'or apprécié comme bijou, mais voilà tout ! *Haïti* possédait plusieurs caciques, chefs élus par le peuple, parmi les plus sages et les plus braves... Le seul luxe que se permissent ces souverains, c'était une espèce de palanquin formé avec des branches d'arbres et orné de feuillages, dans lequel ils se faisaient porter par leurs sujets pour se rendre d'un lieu à un autre.

Une chose frappa d'un grand étonnement les Espagnols : il y avait tant de frugalité chez ces hommes qu'on ne pouvait comprendre qu'ils pussent se soutenir ainsi... Ils auraient rendu jaloux l'ermite le plus austère.

Aujourd'hui encore le colon du *Far-West* se demande comment l'Indien peut vivre, en mangean une si petite dose de nourriture... Leur sobriété rappelle celle des Bédouins du désert d'Afrique, qui, toute la journée à cheval, vivent avec un peu de farine de maïs humectée d'eau.

Si la sobriété des Indiens étonna les conquérants, le robuste appétit des autres choqua fort les naturels ; ils pensèrent avoir affaire à des ogres voraces, et l'on peut dire que ces gens n'ayant que de faibles ressources, de petites provisions, commencèrent à prendre l'Espagnol en mépris et en haine, à cause de cette quantité de vivres qu'il dévorait... — Ces êtres, disaient-ils avec épouvante, vont affamer notre pays !

Tous les journaux, les relations de voyages, les premiers ouvrages des Espagnols sur le Nouveau-Monde, parlent de l'étonnement que leur a causé la frugalité des naturels, et le sentiment de dégoût et d'épouvante qu'ils ont eux-mêmes inspiré.

Dans l'île que *Grijalva* nomme l'île des *Sacrifices*, il y avait des tribus anthropophages qui adoraient un Dieu mauvais auquel elles offraient des sacrifices humains, des temples dédiés au soleil et à la lune, et des souverains appelés caciques. — C'étaient les Natchez et les Indiens de Bogota. — On pourrait même dire que, chez ceux-là, régnait en caricature la civilisation européenne d'aujourd'hui. Ainsi le peuple était divisé en deux classes, les *vénérables* qui répondaient aux nobles, et les *puants* formés par la plèbe : ceux que jadis on appelait *manants* et aujourd'hui la *vile multitude*. Les *Natchez*, tout comme ceux de *Bogota*, avaient, eux aussi, un *élu* du droit divin, qui se disait modestement fils du soleil, et qui connaissant déjà l'art d'exploiter à son profit les sentiments et superstitions populaires, assurait à ses sujets que les saisons, la pluie, la neige, obéissaient à sa volonté. Comment ne pas vénérer un aussi puissant personnage ! C'est ce que faisaient ces bons Natchez et les Bogotiens en apportant la tête de ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire, pour éviter à leur élu le soin de le faire lui-même.

Ces caciques avaient une cour nombreuse, une foule de courtisans empressés, et, lorsqu'un d'eux mourait, lesdits courtisans, pensant qu'un aussi illustre personnage ne pouvait faire tout seul le grand voyage de la vie à la mort, se disputaient la gloire et le bonheur de l'accompagner. Ils montaient sur le bûcher avec un tel empressement, qu'il fallait souvent modérer leur ardeur pour conserver à l'État des serviteurs aussi dévoués !

Les courtisans européens semblent bien froids à côté de ceux-là. Ils se contentent de crier lorsque le roi est mort : « Vive le roi ! »

Vivant dans un faste et un luxe insensés, pour satisfaire à leurs dépenses, ces caciques imposaient durement leurs sujets. Mais, avant de le faire, ils avaient l'attention délicate de consulter les divinités *Cémis*, qui n'étaient guère plus récalcitrantes que notre Chambre des députés.

Quand ils avaient besoin d'argent, les Cémis dé-

claraient : « Nous désirons que notre représentant sur la terre, que le fils de la lune et du soleil, ait un coffre mieux rempli. » Le peuple comprenait ce que cela voulait dire, et il s'empressait d'apporter lui-même un supplément d'impôts.

On voit que les budgets datent de loin !!

Les autres tribus d'Indiens, trouvées sur le continent américain — n'étaient pas aussi avancées en civilisation, — elles n'avaient aucune idée de l'organisation politique et sociale, et connaissaient à peine l'art de cultiver la terre...

* *

Dans les pays chauds, dans les îles par exemple, les hommes, à l'état primitif, étaient chétifs, malingres, incapables de supporter la moindre fatigue, mangeant ce qu'ils trouvaient sous la main, vers de terre, crapauds, araignées, lézards et racines... Ils ne prenaient pas même la peine de les faire cuire au feu.

Dans les pays froids, la race était un peu plus

vigoureuse, mais pourtant le sexe dit fort était privé de la barbe, — cet insigne, dit-on, de la toute-puissance! Ceux-là s'adonnaient à la chasse et à la pêche.

Tous les hommes de ces différentes tribus avaient pourtant des instincts à peu près identiques et une grande similitude de caractères, — toute subordination leur était odieuse — et ils se reconnaissaient les seuls arbitres de leurs actions et de leur vie.

Ce qui faisait dire aux premiers colons : Regarder de travers un Indien, c'est le battre ; le battre, c'est le tuer... battre un nègre, c'est le nourrir !

On rencontrait chez tous le sentiment de la haine et de la vengeance poussé à ses dernières limites... — Ils y apportaient un raffinement cruel et une férocité implacable. — Si les peuples civilisés cherchent à inculquer à la jeunesse l'amour de la gloire et l'amour de la patrie, les Indiens ne reconnaissent qu'un seul sentiment, — le devoir de la vengeance.

aussi ils excellent dans cet art. — Cet instinct est tellement inné en eux, qu'on les voyait jadis, et qu'on les voit encore souvent envoyer la pierre qui les a meurtris, et briser en mille pièces la branche d'arbre qui les blesse. — Lorsqu'ils partaient en guerre, ils ne disaient pas : « Allons combattre nos ennemis, » mais : « Allons les manger. » — Du reste, cette expression n'a rien de figuré, car même les tribus qui n'étaient pas anthropophages avaient l'habitude de manger leurs prisonniers et leurs ennemis !

Même au Pérou et au Mexique, on retrouvait cette barbare coutume.

Parlaient-ils d'un mets succulent, ils disaient : « C'est bon comme la chair d'un ennemi ! » Parlaient-ils d'un breuvage délicieux, ils trouvaient qu'il ressemblait au bouillon fait avec les os d'un ennemi ! !

Ils inventaient les supplices les plus affreux pour mettre leurs prisonniers à mort ; on les — liait à des

poteaux de façon à ce qu'ils pussent courir tout autour.... Ensuite la tribu entière entonnait ses chansons guerrières, et se mettait à danser autour d'eux, pendant que quelques-uns s'amusaient à taillader ces malheureux, morceaux par morceaux — à leur arracher les yeux, les ongles, le nez et les oreilles. — Une de leurs grandes distractions était encore de rôtir en détail leurs infortunées victimes encore vivantes et de leur brûler à petit feu, d'abord un bras, puis une jambe. — Eh bien, ces hommes ainsi torturés ne poussaient pas un cri de douleur; pas un des muscles de leur visage ne trahissait leur souffrance... ils chantaient eux-mêmes, et ils ne s'interrompaient que pour insulter leurs bourreaux, leur reprochant de ne pas savoir inventer des tortures assez fortes pour des hommes tels qu'eux.

On se souvient des paroles de ce chef iroquois aux Européens qui l'avaient blessé d'un coup de couteau :

« Laissez là vos couteaux et faites-moi mourir par le feu; inventez les tortures les plus épouvanta-

bles, pour que je vous apprenne à vous tous, — chiens nés de l'écume de la mer, — comment souffre et comment meurt un homme ! »

La seule éducation donnée à ces hommes consistait à leur apprendre à supporter les douleurs physiques.

Dès sa plus tendre enfance, l'Indien s'exerçait, comme il s'exerce encore, à endurer les douleurs les plus aiguës et les plus violentes, sans même faire une légère grimace. — Les jeunes gens et les jeunes filles passaient leur temps à se martyriser... Tantôt c'était un charbon ardent qu'on posait sur la chair, tantôt un doigt qu'on coupait, un ongle qu'on arrachait.

Celui qui voulait devenir le chef d'une tribu avait à passer par les épreuves les plus cruelles.

D'abord on le couchait sur un hamac, les mains et les pieds liés, puis on le couvrait de grosses fourmis, qui ont une piqûre très-venimeuse ; après cela, on lui appliquait une centaine de coups de bâton ; sa

chair s'en allait en lambeaux ; enfin on le remettait sur le hamac, et l'on allumait au-dessous un gros feu, si bien qu'il était à moitié grillé et aux trois quarts asphyxié ! Cet homme devait subir tous ces supplices d'un air calme et souriant, le moindre mouvement d'impatience le déshonorait aux yeux de tous ! Car chez les Indiens, la dignité de l'homme, le courage, la bravoure consistaient seulement à se montrer insensible aux tortures physiques.

Grâce à cette constante préparation, ils étaient arrivés à un stoïcisme qui étonna les premiers conquérants, et leur fit croire que chez ces êtres à demi sauvages le système nerveux n'existait pas.

Un autre sentiment, que l'on retrouvait chez tous les Indiens, plus ou moins avancés en civilisation, c'était le profond mépris pour la femme, une indifférence complète pour les joies de l'amour. Il en est fait mention dans tous les ouvrages qui font la description de ces races sauvages : les missionnaires surtout en parlent avec le plus grand étonnement. Cet éloignement instinctif pour la femme explique

la décroissance progressive de la population indienne.

L'Indien n'a de tout temps accepté la femme que comme une espèce de bête de somme, destinée à faire les travaux pénibles et à porter les plus lourds fardeaux. — C'est aux femmes qu'était confiée la culture du maïs et du *monio*.

L'idée du mariage n'a jamais pénétré dans ces différentes tribus : on prenait plus ou moins de femmes, selon le travail qu'on avait à leur donner. Ces malheureuses créatures avaient les pieds avachis, le dos ployé par les durs labeurs; on les forçait même à faire la toilette de leurs époux... c'étaient elles qui oignaient leur corps d'huile, et qui les tatouaient. — La femme indienne, justement effrayée du triste sort qu'on lui réservait, avait cependant un genre d'amour maternel dont nous saurions difficilement nous faire l'idée : elle étouffait, lorsqu'elle n'était pas surveillée, tous les enfants du sexe féminin qu'elle mettait au monde!

Ces mêmes hommes qui avaient su si bien asservir leurs femmes, n'avaient pas en eux ce sentiment, puisé dans la Genèse, sur la création. Ils ne se croyaient pas les maîtres de la terre, ayant droit de faire servir à leur usage tous les animaux dont elle était peuplée. Ainsi, tandis que le Tartare a su dresser le cheval pour le porter dans ses courses vagabondes, que l'Arabe est parvenu à force d'adresse à se faire du chameau un serviteur docile, que le Laponais a soumis le renne, et l'habitant du Kamtchatka a formé le chien au travail, — seuls les Indiens, ou plutôt les naturels d'Amérique, n'ont jamais essayé de se servir de leurs animaux pour aucun usage domestique... ce qui prouverait peut-être qu'ils se sentaient peu supérieurs à eux!

Ils se contentaient de les tuer pour s'en faire une nourriture.

Dans l'art de confectionner les instruments, dans la connaissance des métaux, leur ignorance était plus complète encore.

Sauf deux tribus, toutes les autres peuplades indiennes avaient l'horreur instinctive de la vie sédentaire;... vagabonder d'un lieu à un l'autre paraissait être un des besoins de leur nature.

Les armes indiennes étaient une espèce de lance avec un caillou au bout ou un os d'animal, une massue de bois, puis la flèche et l'arc. L'habitude d'empoisonner leurs flèches, en trempant la pointe dans le suc produit par la *liane curare* ou par le mancenille a existé chez eux de tous temps.

Si de nos jours l'abus des liqueurs fortes décime la race indienne, on ne peut pas pourtant reprocher aux Yankees de leur avoir communiqué cette détestable habitude; car, dans les temps les plus reculés, ils avaient déjà inventé une liqueur très-forte provenant de la fermentation du maïs ou du *monio*.

Les *Olthomoques*, qui habitaient les bords de l'Orénoque, faisaient une boisson avec la poudre d'un certain coquillage, mélangée à la poudre de gros colimaçons calcinés et à des grains *d'ijuapa*. Cette

drogue produisait une ivresse qui frisait la folie furieuse.

Le seul art d'agrément connu par ces sauvages était la danse. Leurs danses consistaient en une espèce de représentation mimique ;... elles étaient aussi bien une déclaration de guerre qu'un emblème de paix, un cri de vengeance, de terreur ou de joie. Ils enterraient leurs morts en dansant... et guérissaient leurs maladies par la danse ! !

Tout ce que viennent de nous dire les auteurs anciens sur les Indiens, au moment de la découverte de l'Amérique, se rapporte encore parfaitement aux Indiens d'aujourd'hui.

Même cruauté, mêmes instincts ; ils sont restés tels qu'ils étaient, malgré le contact de deux siècles avec les Européens.

On écrit des pages émouvantes sur le sort de ces tristes débris de la population autochthone chas-

sés de leur sol par les Yankees, spoliés de leurs terres et traqués comme des bêtes fauves.

Eh bien, je voudrais que ceux qui font ces tartines humanitaires allassent rendre une petite visite aux naturels du pays, et ils verraient alors si ces gens-là ont des droits quelconques sur le continent : à moins qu'on ne veuille accorder à la bête fauve un droit imprescriptible sur son terrier.

Du reste, la destruction de ces sauvages n'avance pas aussi vite, et surtout aussi facilement qu'on veut bien le dire.

Voici, d'après la dernière statistique, le nombre des Indiens dispersés dans les divers États du Nouveau-Monde.

Dans le Mexique, *quatre* millions quatre cents mille.

Dans l'Amérique centrale, *un* million cent vingt-cinq mille.

Dans les États-Unis, 375,000, en y comprenant les 50,000 qui se trouvaient dans l'Amérique russe, annexée dernièrement.

Dans l'Amérique anglaise, 200,000 !

Tous portent le cachet de la même origine, tous ont les mêmes instincts, les mêmes habitudes, les goûts identiques. On retrouve partout des traditions, des légendes et une mythologie à peu près semblables, sauf quelques légers changements dus à la différence des climats.

Dans le Mexique et dans l'Amérique centrale, ils se mêlent facilement aux Européens.

Aux États-Unis et au Canada, ils vivent complétement séparés. Les Anglais, les Hollandais et les Yankees ont pour eux une aversion qui n'a d'égale que celle qu'ils leur inspirent eux-mêmes.

La diminution de la race indienne est constante et progressive. En 1850, le gouvernement des États-

Unis les estimait au nombre de 418,000 ; en 1865, ils n'étaient plus que 335,000.

Dans la seule Californie, on comptait 66,000 Indiens en 1860 ; et en 1866, il n'en restait plus que 60,000.

Cette diminution ne peut pas être exclusivement attribuée aux guerres qu'ils soutiennent contre les Européens et à celles bien plus meurtrières encore qu'ils se font entre eux. Elle est due aussi à l'abus qu'ils font des liqueurs fortes. Le *whisky* et le *brandy* sont les seules concessions qu'ils aient faites à la civilisation yankee !

Le gouvernement de Washington a fait de louables efforts pour faire comprendre à ces tribus sauvages et vagabondes combien il serait dans leur propre intérêt de se fixer quelque part, d'habiter des maisons et de cultiver les champs. Le congrès a même fait décréter une loi en leur faveur : on leur proposait de leur acheter le huitième de leur terre, en leur assurant la possession du reste : le prix de ce

huitième devait leur être payé en vivres, semences, munitions de chasse, ustensiles de culture, couvertures de laine et même argent comptant... Ces conditions si avantageuses ne tentèrent que de rares exceptions. La grande majorité les rejeta avec dédain, car, pour eux, chasser, piller, mener une vie nomade, semble être un besoin inné; mais pour être juste, même envers les Indiens, je dois dire que cette loi, si équitable en théorie, s'est transformée — entre les mains des hommes délégués pour la mettre à exécution — en une escroquerie organisée.

S'il faut en croire les journaux américains, la commission indienne a gardé pour elle tout l'argent comptant... et, à la place des ustensiles de culture, des couvertures de laine, des vivres, qu'elle devait leur fournir, et des munitions de chasse, elle leur a colloqué des brimborions inutiles. Y avait-il quelque part une vente au rabais, de n'importe quoi? ces messieurs achetaient tout ce qui se présentait et envoyaient ces objets aux Indiens. Aussi, dernièrement, un contrat avait été signé à Washington, et le congrès s'était engagé vis-à-vis des contractants

à leur donner, en payement d'une partie de leurs terres, une certaine quantité de couvertures... de grains, de tentes, de poudre et de fusils... La commission indienne, chargée de veiller à l'exécution de cet engagement, leur expédia, — j'ose le dire à peine — des cure-dents, des brosses à ongles, des casquettes, des mirlitons et autres objets de ce genre — pas un seul dollar — pas de grains, de bœufs et de couvertures! Nécessairement, ces sauvages, se voyant trompés, devinrent furieux, et se vengèrent de ce procédé douteux en égorgeant d'inoffensifs colons. — Les membres de ladite commission eurent la précaution de se mettre en lieu de sûreté, et gardèrent les dollars en poche, en riant de bon cœur de cette sanglante mésaventure. — Les agents yankees sont, en général, très-habiles à se créer des bénéfices : et le gouvernement de Washington fut tellement irrité des nombreuses concussions commises par les membres de la commission indienne, qu'il finit par adjoindre dernièrement le département des affaires indiennes au ministère de la guerre, espérant trouver un peu plus de désintéressement dans ce corps d'élite.

Le petit nombre des naturels du pays qui s'est résigné à renoncer à la vie nomade, cultive la terre, mais juste assez pour avoir de quoi se nourrir, et encore ce sont les femmes qui travaillent, les hommes les regardent faire. C'est toujours le même mépris pour la femme, mépris qui ne saurait s'expliquer que par la force de la tradition, à moins que ce ne soit le peu de gratitude qu'éprouve chaque Indien pour le sexe auquel il doit la vie. — Le voisinage du Yankee, si respectueux et si empressé pour la femme, n'a modifié en rien cette coutume barbare : le gouvernement américain a essayé d'établir des écoles gratuites chez les Indiens, ou plutôt il a subventionné celles que les missionnaires y avaient déjà fondées. Mais les résultats obtenus furent peu encourageants... Les enfants fréquentent peu ces écoles, et même ceux qui y vont se montrent revêches à tout enseignement et peu capables d'apprendre quoi que ce soit.

Il y a quelques tribus que l'on est parvenu à civiliser un peu, c'est-à-dire qu'on est parvenu à leur faire comprendre qu'il était de mauvais goût de

scalper les hommes et de griller les femmes; que la soupe aux choux, le poulet rôti et le pain valaient mieux que les araignées et les vers de terre; mais on n'a jamais pu aller au delà. Ces tribus se chiffrent à peine au nombre de 70,000 âmes.

Dans les États situés à l'est du continent américain on retrouve encore les fils de ces anciens guerriers qui tenaient en échec toute la contrée. J'ai vu dans le *Connecticut* une demi-douzaine de ces *Molusques*, qui figurent si agréablement dans les romans de Cooper... Ceux-là ont assez grand air et quelque chose de martial qui leur est particulier. Dans l'État même de *New-York*, il y a les descendants de la célèbre confédération des *Iroquois;* ceux-là cultivent la terre, élèvent des bestiaux, et montrent même une certaine habileté dans l'art de tisser et de filer la laine. Mais tous ces Indiens disparaissent d'une manière effrayante; car, en 1700, ils réunissaient encore 54,000 guerriers sous les armes, et maintenant c'est à peine si l'on connaît leur existence. Les premiers Français qui ont peuplé le Canada, et, après eux les Anglais, ont eu beaucoup à souffrir de leurs

attaques, malgré les traités conclus avec eux. L'Indien, du reste, ne fait un traité que pour se donner le plaisir de le violer... Il considère un traité... comme certains hommes considèrent les constitutions, c'est-à-dire ne les croyant faites que pour être violées ! !

Sous ce nom d'*Iroquois*, on comprenait jadis cinq confédérations libres, vivant dans le nord de l'Amérique. Elles étaient soumises à un seul chef, mais elles avaient chacune une organisation particulière : elles occupaient tout le territoire de la Pennsylvanie, et le Maryland à partir de New-York, jusqu'au lac Ontario. Ces confédérations étaient divisés en deux portions distinctes : la première comprenait les *Mohawks*, les *Onéidas*, les *Anaudagas*, les *Senécas*, les *Tuscaroras* et les *Iroquois* ou *Irundogues ;* la seconde, les *Mohawks* étrangers, qui étaient les *Schawanèses*, les *Delawares* et les *Hurons*. De tout cela il ne reste que 3,000 hommes ! !

Il n'y a que trois tribus qui soient véritablement avancées dans la civilisation : ce sont celles qui sont

établies dans ce qu'on appelle l'*Indiana territory*, — contrée immense, située à l'ouest de l'État d'*Arkansas* et à l'est des Montagnes-Rocheuses. C'est dans cette partie de l'Amérique, que le gouvernement voudrait concentrer tous les Indiens.

Ces tribus sont celles des *Cherokees*, des *Choctaws* et des *Chikossaws*. Elles forment un total de 30,000 âmes, et représentent la quintessence de la civilisation indienne.

Ces Indiens vivent en bonne intelligence et forment une espèce de confédération, avec un système politique à l'instar de celui des États-Unis, mélangé de quelques traditions indiennes. Le chef est élu pour quatre ans ; il y a une assemblée législative qui est renouvelée tous les ans ; les juges sont choisis par le peuple, et il y a même des lois écrites et des écoles dans lesquelles on apprend aux enfants, à lire, à écrire et à compter.

Les *Cherokees* ont un alphabet composé de 80 caractères, inventé par un des leurs, un savant

nommé Gess. Ils ont des livres écrits avec ces caractères, et, dans le temps, ils publiaient même un journal; mais depuis la guerre entre le Nord et le Sud, il a cessé de paraître. Cette guerre a été funeste pour eux sous tous les rapports; car ils ont perdu plus de dix mille des leurs sur le champ de bataille. Ils avaient pris parti pour le Sud, par l'excellente raison que ces descendants des anciens *Natchez* avaient remplacé leurs *puants* par des nègres... Ils avaient sept mille esclaves — ce qui n'était pas à dédaigner : mais, l'émancipation accomplie, ils se virent privés de ces travailleurs indispensables; alors ils eurent l'idée ingénieuse de les marier à leurs filles; de cette façon, le nègre travaille toujours pour eux, — non plus comme esclave, mais comme gendre.

Du reste, le nègre et l'Indien se mélangent facilement; le naturel d'Amérique n'éprouve aucune répugnance pour la peau noire.

Pendant la domination espagnole il y avait en Californie plusieurs missions, la première fondée en

1769, et la dernière en 1820. A l'époque la plus florissante, ces missionnaires avaient 1,800 Indiens à leur service ; ils étaient parvenus à les faire travailler, à leur faire labourer la terre, semer le blé et le maïs, soigner les troupeaux et cultiver les vignobles qui produisent ce vin doux et exquis qu'on nomme l'angélique. Au moment de l'émancipation, les missionnaires, privés de leurs esclaves, ne sachant se résigner à cultiver eux-mêmes leurs terres, les vendirent à vil prix.

Les colons de la Californie essayèrent de parquer les Indiens dans des réserves, et de leur persuader qu'ils devaient au moins cultiver ce qu'il leur fallait pour vivre. Mais ces sages conseils ne furent pas écoutés. Ils préférèrent reprendre leurs habitudes vagabondes, piller les caravanes, manger les racines et les vers de terre, voire même l'argile, lorsqu'ils ne trouvent rien de mieux.

Occupons-nous maintenant des tribus tout à fait féroces, et qui sont, hélas ! les plus nombreuses. Elles se tiennent de préférence dans le Nouveau-Mexique,

ainsi que dans les plaines, les vallées, et les plateaux formés par la partie ouest des Montagnes-Rocheuses.

Les plus importantes sont celles des *Pawneer*, des *Chayennes*, des *Comanches*, des *Arapohaes*, des *Sioux*, des *Sannockes* et des *Pai-Ides*. J'ai eu tout le temps d'examiner et d'étudier ces tribus-là de près, car le chemin de fer du Pacifique traverse les pays qu'elles habitent. Invitée par le directeur, voyageant dans le train de l'administration, j'ai pu bien voir les choses, car les ingénieurs qui faisaient partie de notre caravane, ayant à visiter chaque station et à rechercher les meilleurs tracés pour la continuation de la voie ferrée, j'ai pu m'arrêter partout et noter mes souvenirs. Même dans les gorges des Rocheuses, j'ai eu le temps de bien observer, car souvent la route était si impraticable, qu'il fallait quitter nos *boguets* de montagnes et faire la route à pied ; plus d'une fois nous avons roulé dans des ravins et pris des bains froids tout à fait inattendus dans *Green* et *White-River*.

Malgré toute la reconnaissance que je devrais avoir à ces Indiens, qui ont bien voulu ne pas me scalper, je dois convenir qu'ils ont un aspect sauvage, un air bestialement féroce, un organe de bête fauve, bref que leur figure n'a presque rien d'humain ! Ce qui atténue cependant ma reconnaissance, c'est que notre caravane était nombreuse, et que nous étions armés jusqu'aux dents ; or, l'Indien aime bien tuer, mais il n'aime pas à être tué !

Dans les temps les plus reculés, même les tribus guerrières faisaient consister toute leur tactique à surprendre traîtreusement l'ennemi, de façon à pouvoir l'égorger sans danger.

Ils ont toujours conservé cette louable habitude, car ils n'attaquent que par guet-apens et lorsqu'ils sont les plus forts.

Toutes ces tribus vivent du produit de leurs chasses et du pillage ; lorsque le gibier leur fait défaut, ils mangent des racines, des lézards, des araignées, des souris-écureuils, que l'on trouve dans

les Rocheuses ; les crapauds mêmes leur paraissent un mets succulent... ils mangent tout cela *cru*, étant trop paresseux pour se donner la peine de faire cuire ces aliments.

Les *Pai-Ides* se tiennent dans l'*Utah*, État habité par les Mormons, mais ils ne se rapprochent guère des *saints des derniers jours*, car, quoique ceux-ci prétendent que ces sauvages descendent de la maison de Jacob et d'Israël, ils les chassent comme des bêtes fauves. Dans cette partie du désert, le buffle, le daim, l'antilope, ne viennent jamais, car cette terre brûlée, vierge de toute végétation, ne leur offrirait aucune nourriture. Aussi, lorsque ces Indiens nomades ne trouvent pas d'insectes ou des vers de terre à manger, ils se contentent d'une espèce d'argile qui se trouve dans le lit de la rivière de *White*. Ceux de la Californie sont souvent aussi réduits à cette triste nourriture, ce qui leur a fait donner le nom de *Diggers* piocheurs. Mais les uns et les autres ne la mangent pas par goût, mais seulement pour ne pas mourir de faim, et lorsqu'ils ne trouvent rien de mieux. Jugez s'il faut que ces hommes soient

assez brutes pour préférer en arriver à cette extrémité plutôt que de se résigner à cultiver la terre !

Tous ces Indiens sont d'une saleté hideuse, ils ne se doutent même pas que l'eau puisse servir à autre chose qu'à se désaltérer : hommes et femmes portent de longs cheveux noirs, pendant en désordre aussi longs chez les uns que chez les autres ; ils sont enveloppés dans des peaux de buffle, ou dans de vieilles couvertures de laine. Lorsqu'ils veulent se faire bien beaux, ils se peignent les cheveux moitié rouge et moitié bleu, et ils se tatouent avec une craie couleur de sang.

L'hyène, la panthère et le lion, ont quelque chose de majestueux dans leur férocité ; eh bien, ces hommes n'ont pas même cela, ils sont bestialement féroces, ils font le mal par un besoin de leur nature. On se demande s'ils ont une âme, et rien ne le prouve.

Hommes et femmes se ressemblent au point qu'il

est difficile de les distinguer ; ce sont les mêmes traits, la même expression sauvage. Les deux sexes sont confondus par l'absence de barbe chez l'homme, par l'absence de douceur et de finesse chez la femme. Et, cependant, la femme est traitée comme un être inférieur : logique digne des pays civilisés ! Elle porte tous les fardeaux, tandis que l'homme marche léger et dispos, avec son arc et ses flèches pour tout bagage.

Pour toutes ces tribus, la civilisation est un fléau, le voisinage des Européens une calamité nationale. Ils appellent les poteaux télégraphiques, les envoyés du diable, et la locomotive, traînant à sa suite ces hommes blancs qui sont leurs bêtes noires, leur paraît être Satan en personne ; aussi sont-ils enragés contre le *pacific railroad*, et il ne se passe pas de semaine qu'ils ne fassent dérailler un train, ou tout au moins qu'ils n'essayent de le faire. Ils guettent les ouvriers, et dès qu'ils les voient en petit nombre et sans armes, ils fondent sur eux et les égorgent sans pitié. Les dix mille soldats qui sont destinés à protéger la voie ferrée contre leurs at-

taques ont fort à faire, comme je vous le raconterai plus loin.

Je ne me dissimule pas que le récit d'une attaque, dont j'aurais été l'héroïne, ferait très-bien dans cette relation de voyage; mais l'amour de la vérité me porte à avouer que j'ai eu la chance inouïe, surprenante, de n'avoir rien vu de pareil. Nous avons eu des alertes, jamais de rencontres sanglantes : Et voici pourquoi. A notre gauche, dans le *Colorado*, un régiment yankee, était tenu en échec par des Indiens, qui l'avaient attaqué à l'improviste et lui avaient tué quatre-vingt-dix hommes et tous ses chevaux. Ces militaires, acculés à une montagne, construisirent des retranchements en terre, et, pendant quatorze jours, se défendirent vaillamment, jusqu'à l'arrivée du général Gevens, qui se porta à leur secours.

Comme les Indiens s'acharnaient en masse sur ce point... notre caravane a pu passer tranquillement sur la gauche. Mais quoique je sois revenue saine et sauve, cela ne prouve pas du tout que cette partie de

l'Amérique ne soit point malsaine pour les chevelures ! !

Si je n'ai pas été scalpée, j'ai fait scalper à mon intention. — Oui, je l'avoue, j'ai condamné à ce supplice le chef des Peaux-Rouges, qui avait tenu en échec le régiment yankee, et qui avait à lui seul quatre-vingt-dix chevelures de soldats sur la conscience.

Il est vrai que ce supplice ne fut exécuté qu'après sa mort.

On se figure à tort que scalper veut dire enlever tout le dessus de la tête... Non, on n'enlève que la peau au sommet de la tête et on laisse les cheveux qui y adhèrent dans toute leur longueur.

Ce qui me décida à user du droit de talion, à la première occasion qui se présenta, fut l'indignation que j'éprouvai en voyant les chefs, dits civilisés, venir nous rendre visite avec des scalpes étalés sur leurs poitrines.... ce qui me donnait le frisson dans le cuir chevelu. — J'eus bien l'idée, un instant, de faire demander à New-York douze per-

ruques que j'aurais offertes à ces sauvages si nous avions été attaqués. Mais je compris bien vite l'inutilité de cette dépense... Les douze premiers auraient peut-être été satisfaits de mon offrande et m'auraient laissée tranquille... mais le treizième! ! celui-là me fit peur, et j'abandonnai mon idée...

Mon second grief contre les Indiens était plus sérieux encore. Un jour que nous étions arrivés à la station de *Plum Greck*, le chef de la station s'approcha de M. Durand et lui dit que les soldats du poste étaient allés porter secours à deux fermiers peu éloignés de la station, et dont on avait aperçu les fermes en flammes. — Notre caravane se composait d'une vingtaine de personnes — nous nous dirigeâmes tous vers la ferme attaquée, pour prêter aide aux soldats... les bâtisses achevaient de brûler, les Indiens n'étaient qu'à un demi-mille, nous apercevions un point noir à l'horizon et nous entendions les détonations des fusils.

Dans les décombres des maisons qui venaient d'être dévastées, nous trouvâmes trois cadavres

d'hommes, horriblement mutilés... Puis, à quelques pas plus loin, j'aperçus une masse de cendres noirâtres... un peigne, un pied à moitié consumé par le feu... C'était tout ce qui restait des deux fermières, que ces affreux bandits avaient fait griller sans pitié.

Le général yankee, qui nous accompagnait, m'expliqua que les Indiens se contentaient de tuer les hommes avec une balle, un coup de massue, ou une flèche, mais que, pour les femmes, ils trouvaient ce genre de mort trop doux. Pour elles, ils employaient le feu comme étant la mort la plus douloureuse... Ce raffinement de cruauté déployée contre mon sexe m'indigna au delà de ce que je puis dire, et je jurai de nous venger toutes en scalpant un Indien moi-même. — Mais, toute réflexion faite, je préférai, quand l'occasion s'en présenta, ne pas me salir les mains et charger un Yankee de cette besogne.

Généralement on ne scalpe que les morts : il y a pourtant le sous-chef de gare de la station de *Table-*

Rock qui a été scalpé, et qui est encore vivant. — Il avait reçu deux coups de feu et plusieurs coups de massue, mais il n'était pas atteint mortellement ; se sentant entouré d'Indiens, il ferma les yeux et fit le mort, comprenant que sans cela on l'achèverait... il eut la force de se laisser scalper sans sourciller... mais il m'a assuré que cette opération est des plus douloureuses.

Il rend justice cependant à l'adresse de ces sauvages ; il paraît qu'ils ont une légèreté de main et une dextérité dont beaucoup de nos chirurgiens seraient jaloux.

Ce malheureux est resté souffrant de fortes douleurs de tête, quoique son cerveau ait été recouvert d'une plaque d'or, sur laquelle un médecin a habilement ramené la peau : on dit qu'il ne saurait vivre longtemps.

Les Indiens sont fournis, à présent, de bonnes armes européennes que les Yankees eux-mêmes leur vendent ; mais la flèche continue à être leur arme

de prédilection, et ils sont d'une adresse merveilleuse à s'en servir.

La flèche a l'immense avantage d'être silencieuse et de ne pas trahir la proximité de l'ennemi; elle porte à 400 mètres, et, avec sa pointe empoisonnée, c'est une arme des plus meurtrières.

Je vous disais tantôt que les Indiens ont conservé la coutume d'habituer leurs nerfs à la souffrance par une préparation constante. Je vous disais aussi que les résultats qu'ils obtiennent sont vraiment surprenants. Je vais vous citer un fait dont je fus témoin et qui vous en donnera une idée. Mon héros est une héroïne... ô messieurs, je vous assure que ce n'est pas pour faire la *guerre aux hommes*... mais cela se trouve ainsi, le hasard, qui est du sexe masculin, a été galant cette fois-ci.

A la station de *Granit-Canon*, le conducteur vint dire au docteur Durand, que nous venions d'écraser une femme indienne... Très-émus de cette nouvelle, nous rebroussons chemin et nous trouvons

une jeune Indienne assise tranquillement et occupée à soigner sa jambe. Cette jambe était mutilée, les chairs pendaient, séparées des os, le pied était littéralement broyé... Le docteur voulut s'approcher d'elle... mais elle le repoussa d'un geste dédaigneux et demanda seulement de l'eau, sans que sa figure trahît la moindre émotion. Lorsqu'on lui apporta l'eau qu'elle désirait, elle se mit à laver sa jambe, puis, avec un petit couteau, elle coupa les os broyés. Elle enfila une aiguille avec un sang-froid imperturbable, et se mit à coudre les chairs pour les rapprocher. Nous lui donnâmes nos mouchoirs, dont elle se fit des bandelettes. Elle travailla ainsi plus d'une heure avec une sérénité parfaite, et, pendant tout ce temps, pas un muscle de sa figure ne trahit sa souffrance. Après qu'elle eut terminé son travail, elle nous fit signe de l'aider à remonter sur son cheval, et elle partit à fond de train avec l'Indien qui l'accompagnait.

Il y a une tribu d'Indiens anthropophages qui se tiennent, tantôt sur la chaîne *west* des Rocheuses, et tantôt aux bords de la rivière de la *Plata*. Pour

se préserver de leurs attaques, le chemin de fer du Pacifique s'est servi de la Plata comme d'une barrière infranchissable. Cette immense rivière a des sables mouvants, qui rendent sa navigation impossible et empêchent qu'on puisse la traverser à gué. On appelle ces Indiens les *Blood-Indians*, Indiens sanglants, à cause de leur extrême férocité... Ils sont constamment en excursions, à la recherche de prisonniers, dont ils font des festins de Lucullus... Avec les os ils préparent un bouillon, puis ils font griller la chair... et composent un plat succulent avec les cervelles, le cœur et le foie... Quels excellents cuisiniers..., n'est-ce pas? Les pères jésuites, qui envoient des missionnaires dans toutes les tribus indiennes, ont, il faut en convenir, un courage et une patience vraiment admirables. J'en connais qui sont dans ces déserts affreux depuis vingt ans ; ils ont appris la langue des Indiens, et ils essayent de les convertir; souvent ils arrivent à les baptiser... Mais l'Indien sera toujours un chrétien fort douteux... ; car si vous lui offrez un fusil, de la poudre ou une couverture de laine..., il vous dira : « Je suis chrétien, baptise-moi, ton Dieu sera le mien... »

Mais, si vous cessez les petits cadeaux, il vous dira sans façon : « Je ne veux plus de ton Dieu, car il n'est pas aimable !! »

Pourtant, ces saints missionnaires ne se découragent pas ; ils continuent leur œuvre et finissent bien souvent par être les victimes de leur dévouement incomparable. Il y a même un missionnaire, chez les *Blood-Indians*, qui est parvenu, à force de cadeaux, à se fixer chez eux, sans être massacré. Voici ce qu'il m'a raconté sur les mœurs de cette tribu féroce : non-seulement ils mangent leurs prisonniers et leurs ennemis, mais ils mangent aussi leurs vieux parents, ainsi que tous les enfants chétifs et difformes. Lorsqu'un homme n'a plus la force de tendre l'arc et de marcher à l'ennemi, la famille se rassemble, on accroche le vieillard à la branche d'un arbre ou aux aspérités d'un rocher, puis toute la bande se met à chanter et à danser autour de lui ; et, lorsque les forces faisant défaut à cet infortuné, il se laisse choir, ses fils l'assomment. Puis on le fait rôtir, après quoi commence un festin, qu'on pourrait réellement appeler un dîner de famille !

Très-pratiques, ces hommes-là : ils mangent les inutiles ! !

Ce bon père jésuite qui essaye, au péril de sa vie, de rendre ces hommes moins sauvages, me disait avec un sentiment de joie, mélangé d'un petite nuance d'orgueil bien légitime :

— Eh bien, madame, avec la grâce de Dieu, je suis pourtant parvenu à empêcher cinq ou six fois ces festins parricides... J'ai parlé à ces hommes de notre sainte religion, de l'Evangile du Christ, et ils m'ont écouté, ils n'ont pas massacré leurs parents !

— Mais, ai-je alors demandé à ce saint homme, n'avez-vous pas, en dehors de ces saintes paroles, offert un autre dédommagement à ces carnassiers ?...

— Eh bien, oui, me dit-il ; et il m'avoua qu'il leur avait offert un bœuf à la place du vieillard... Comme ils gagnaient au change, ils avaient accepté, mais à condition que le missionnaire se chargerait

du soin de nourrir ce vieillard, qui devenait inutile... Ce sont là des convertis sans garantie!!

Les *Blood-Indians* font le désespoir des colons ; ils sont constamment en mouvement à des centaines de milles de distance : ils fondent sur les fermes à l'improviste, et s'ils voient des enfants seuls dans les champs, ils s'en emparent.

Exterminer ces bêtes fauves n'est pas chose facile, car ils connaissent le désert mieux que personne ; les prairies leur sont très-familières, et ils montent à cheval admirablement.

Les soldats yankees ont bien de la peine à les poursuivre ; mais le gouvernement de Wasinghton a eu une idée assez heureuse, il a su se faire des amis des Indiens-*Pawneers*, en leur donnant de beaux costumes, de belles armes, et des vivres à profusion, et il se sert des *Pawneers* pour donner la chasse aux autres Indiens ; ce n'est certes pas au nom de la civilisation que les *Pawneers* font la guerre aux leurs..., c'est tout simplement parce qu'ils nourrissent une

haine profonde contre toutes ces tribus... Le gouvernement américain exploite adroitement cette antipathie au profit de la sécurité publique.

Toute cette partie de l'Amérique ne pourra se peupler d'Européens que lorsqu'on aura détruit la race indienne, car la civiliser est, selon moi, impossible.

La civilisation et ceux qui la représentent sont pour elle de mortels ennemis..., attendu que la civilisation détruit le désert et fait fuir ces troupeaux d'antilopes et de buffles qui nourrissent les peuplades. Il faut donc, ou ne pas toucher au désert et y laisser vivre ces brutes sauvages, comme par le passé, à l'état primitif, ou bien il faut les détruire sans pitié.

II

Religion et mythologie des Indiens.

La religion des Indiens est assez vague quant aux dogmes et au culte. Elle a cependant pour principe général l'idée bien arrêtée d'un dieu, d'un être suprême, créateur et modérateur de toutes choses, et ayant à ses ordres des divinités inférieures, dont les unes sont essentiellement bonnes, et les autres essentiellement mauvaises.

Pour quelques tribus, le Grand Dieu, le dieu puissant, est tout simplement le soleil, auquel sont subordonnées les autres forces de la nature.

Les autres dieux n'ont pas de qualités réelles et ne sont pas d'essence immuable : ils sont bons pour qui leur plaît, et mauvais pour qui leur déplaît.

Les Indiens mettent en pratique, comme vous allez le voir, un sentiment que nous trouvons fréquemment chez les peuples civilisés ; ils se disent : La défaveur des dieux peut avoir des effets plus sensibles que leur faveur ; les fléaux, la maladie, la mort, la disette ne peuvent être effacés par quelques moments d'une prospérité passagère ; ils se préoccupent donc médiocrement des divinités amies, et tous leurs efforts tendent à se concilier les faveurs des dieux ennemis. C'est à eux qu'ils adressent leurs prières, c'est leur protection qu'ils invoquent, disant, du reste, avec beaucoup de logique : Puisque les dieux bons ne peuvent pas devenir méchants, à quoi bon nous occuper d'eux !

Cela ne rappelle-t-il pas le raisonnement de l'homme civilisé : Monsieur un tel est mon ami intime, quel avantage retirerai-je à lui être agréable ? Mieux vaut faire des politesses à un ennemi, pour qu'il devienne mon ami.

Si les hommes diffèrent entre eux par les mœurs,

l'esprit et l'intelligence, la nature humaine est à peu près la même partout : un égoïsme féroce, plus ou moins dissimulé.

Chez les Indiens la magie joue un rôle considérable : ce sont les hommes les plus superstitieux du monde entier. Ils croient à leurs rêves, à leurs pressentiments ; la couleur de l'oiseau qu'ils aperçoivent, la forme de la pierre qui les heurte, le dessin que forme le nuage au-dessus de leur tête, tout est considéré par eux comme un bon ou un mauvais présage.

Ils ont des magiciens qui sont en même temps prêtres et médecins ; considérant les maladies comme un effet du mécontentement divin, ils tâchent de les guérir par des conjurations et des évocations cabalistiques, qui sont très-nombreuses et assez récréatives ; un de leurs remèdes, employés avec le plus de succès, c'est la danse ; ils ont cinquante-deux genres de danse pour toute pharmacie ; selon la maladie, le magicien ordonne une danse lascive, une danse guerrière ou une danse follichonne... ; et notez,

qu'au demeurant, ces docteurs guérissent aussi bien leurs malades que ceux de nos facultés le plus en renom.

A côté de ces remèdes fantastiques, les Indiens ont trouvé pour quelques maladies des remèdes vraiment souverains... Les plantes du désert sont employées par eux avec succès. Mais, comme les préjugés sont partout les mêmes, et qu'il leur importait aussi d'établir l'inégalité des droits entre la femme et l'homme, la pratique de la magie est interdite sous peine de mort aux femmes; malgré cette épée de Damoclès suspendue sur leur tête, quelques femmes courageuses bravent cette interdiction et s'adonnent aux sortiléges.

Ainsi une femme de la tribu de *Pai-Ides* était, paraît-il, une magicienne célèbre; les malades touchés par elle étaient guéris instantanément, les mauvais esprits s'enfuyaient à sa voix. Malgré les murmures des hommes de la tribu contre cette violation de la loi, les malades venaient en cachette la consulter. Un jour cependant tous les hommes se rassem-

blèrent sous la présidence de l'époux de la magicienne, et il fut décidé qu'on la mettrait à mort. On la fit venir et on lui communiqua l'arrêt qui la frappait. Elle resta impassible et demanda qu'on lui appliquât les tortures les plus cruelles, afin qu'elle pût leur montrer comment une faible femme savait mourir... Un morne silence accueillit cette demande : mais, avant de la mettre à mort, on lui amena tous les malades de la tribu, auxquels elle donna une consultation de la meilleure grâce du monde. Son époux, qui avait été le premier à la condamner, et qui devait, le premier aussi, mettre le feu à son bûcher, la prit à part pour lui exprimer sa tendresse. Après quoi elle s'étendit tranquillement sur le brasier en flammes!... Un Américain de mes amis, qui assistait à ce supplice, m'a assuré qu'elle n'a pas poussé un seul cri de douleur.

Ces magiciens, prêtres et médecins, sont élus par la masse du peuple, mais ils ne jouissent pas de grands priviléges ; cependant parmi les *Nez-Percés*, cette distinction est héréditaire. Chez les *Cherokes*,

les médecins appartiennent tous à la même famille.

Beaucoup de tribus donnent aux dieux secondaires le nom de *Cémis* et portent certains amulettes, appelés *Manitou*, qui ont le don de conjurer la colère des mauvais *Cémis*.

Chose digne de remarque, tous ces Indiens, même les anthropophages, croient à l'immortalité de l'âme, à l'exception de la seule tribu des *Peaux-d'Oreilles*. Mais l'immortalité de l'âme n'implique pas chez eux la pensée de peines et de récompenses éternelles. Ils s'imaginent seulement que ceux qui arrivent dans l'autre monde, en pouvant prouver qu'ils ont tué le plus grand nombre de leurs ennemis, seront élus chefs et jouiront d'une grande considération ; c'est pourquoi ils scalpent ceux qu'ils tuent et gardent avec soin ces trophées, qu'on place dans leurs tombes.

Ils se représentent le ciel couvert de forêts vierges où le gibier sera toujours abondant et à portée de leurs flèches et de leurs fusils : ils le voient traversé

de rivières immenses, dans lesquelles les poissons viendront se prendre d'eux-mêmes à l'hameçon. Leur imagination ne va pas au delà ! ! et c'est à cause de cela qu'ils enterrent leurs morts avec leurs attirails de chasse et de pêche.

Les musulmans n'ont pas négligé de peupler leurs cieux de belles houris, les Indiens n'y ont même pas songé ; pour eux les charmes de la femme sont lettres closes ; ils croient même que cette créature digne de mépris n'est pas faite pour un monde meilleur.

Deux tribus croient à la métempsycose ; mais cette croyance a plutôt l'air d'un caprice de leur imagination que d'une opinion bien arrêtée. Dans tous les cas, leurs idées, sur ce sujet, sont vagues et confuses.

Les Indiens du Nouveau-Mexique donnent à leur dieu, père selon eux de toute la race indienne, le nom de *Montézuma*, mais ils ne le considèrent pas comme le dieu suprême ; il n'est pour eux que le

premier des êtres créés, celui qui a repeuplé la terre après le déluge.

Chose curieuse, la légende d'un déluge qui a inondé la terre et détruit la population est une tradition généralement répandue parmi les Indiens. Après ce cataclysme, disent-ils, le Dieu suprême habitant le soleil, envoya *Montézuma* sur la terre afin de la repeupler, et il s'acquitta si bien de cette besogne, qu'il en devint très-orgueilleux et pensa que sa puissance pourrait bien égaler celle du Dieu en chef. Alors le Dieu suprême, pour le punir de sa présomption, éloigna le soleil de la terre pour lui en rendre l'accès impossible.

Montézuma, qui s'ennuya bientôt sur le globe terrestre, eut la pensée de se bâtir une échelle pour regagner le soleil, et il entassa pierre sur pierre, en profitant de toutes les sinuosités du terrain : d'où naquirent les Montagnes-Rocheuses.

Le Dieu suprême le regardait faire d'un œil narquois, et, lorsqu'il le vit escalader sa montagne dans

l'espoir d'arriver jusqu'à lui, il lança sa foudre qui foudroya Montézuma et la montagne.

C'est ce qui explique, d'après les Indiens, les bouleversements géologiques des Montagnes-Rocheuses.

Quel rapport a ce Montézuma avec le souverain du même nom qui régnait au Mexique lorsque Cortez y pénétra en 1525, je l'ignore; mais je présume pourtant que cette similitude de nom tient à un vague souvenir de ce grand cacique, que la tradition a conservé, et qu'ils ont fini par prendre pour un dieu.

La différence réelle qui existe entre ces deux individualités, c'est que, si le Montézuma divinisé est le père de la race indienne, le vrai Montézuma, celui du Mexique, a été l'auteur de tous les maux qui ont fondu sur sa patrie; car c'est lui qui, par son imprudence et sa crédulité, a ouvert les portes de son empire aux Espagnols.

Les *Algoquois* ont, par tradition, le culte d'un

Michabo, être divin, fils cadet de la lune. Ce *Michabo* venait de l'est, à ce qu'ils assurent, en chassant devant lui les ténèbres au delà des Montagnes-Rocheuses où le monde finit (presque tous les Indiens se figurent qu'au delà de ces montagnes il n'y a plus rien). Ce dieu géant faisait des enjambées de huit lieues de long.

Dans l'automne, il se préparait pour le sommeil de l'hiver, en fumant de nombreuses pipes de tabac; les nuages de fumée qui s'en échappaient, produisaient l'*indian summer* (l'été indien).

C'était ce même *Michabo* qui avait créé la terre en jetant un grain de sable sur l'Océan; c'était lui qui distribuait aux hommes tous les biens dont ils jouissaient.

Hélas! ajoutent ces pauvres Indiens, voilà bien longtemps que *Michabo* a quitté notre planète pour faire un voyage dans les autres, et les hommes blancs, écume de la mer, ont profité de son absence pour nous assaillir et nous détruire. Mais *Michabo*

reviendra, et alors malheur à ces étrangers ! ils seront pulvérisés, et nous serons comblés de faveurs, car Michabo aime les Indiens plus que tous les autres hommes.

Au moment de la conquête, les Indiens attendaient déjà le retour de leur sauveur, et quelques provinces reçurent même Christophe Colomb avec des cris de joie, croyant que c'était lui qui revenait ; car ce qu'il y a d'étrange dans la légende de Michabo, c'est qu'il avait une forme humaine dont la description laisse un vaste champ aux suppositions. Ses yeux étaient faits avec l'azur des cieux, son teint, blanc et rose, disputait de fraîcheur avec l'aurore, ses cheveux semblaient trempés dans les rayons du soleil ! !

N'est-ce pas là, en termes imagés, le portrait d'un homme blond, d'un Européen ?

Quel était cet homme ? ?

Tout est mystère dans le passé du Nouveau-Monde.

Si, au moment de la découverte de l'Amérique, les savants, au lieu de discourir sur l'origine de ce pays, y étaient allés ; s'ils avaient appris la langue des hommes qui l'habitaient, peut-être auraient-ils pu arriver à éclaircir ces ténèbres. Mais, si les expéditions lointaines ont encore peu d'attrait aujourd'hui, que d'objections elles devaient soulever au quinzième et au seizième siècle !

La mythologie des Indiens est riche en légendes fantastiques ; il en est même quelques-unes qui ne manquent pas de poésie.

Le poëte américain *Longfellow* s'en est servi dans son beau poëme de *Hiacoutha*. On l'a accusé de plagiat et on a prétendu qu'il avait pris ces légendes dans de vieux poëmes finnois qui s'occupent aussi d'un personnage divin nommé *Leers Waianomen !* Chose curieuse, Longfellow ne s'est nullement inspiré des poëmes finnois et n'a puisé son inspiration que dans la mythologie indienne ; mais, ce qui est incontestable, c'est que les légendes de ces deux peuples sont presque identiques, et ce qui est plus

étrange encore, c'est que ces deux peuples, dont l'un était établi dans le vieux monde et l'autre dans un monde nouveau à peine soupçonné au seizième siècle, avaient les mêmes mœurs et des usages à peu près semblables.

Tacite, en nous parlant des Finnois, nous dit :

« Les Finnois sont extrêmement sauvages et pauvres; ils n'ont ni armes, ni chevaux, ni habitations fixes ; ils vivent d'herbages, de racines, couchent sur la terre, se couvrent le corps pendant l'hiver avec des peaux d'animaux. Leur seule défense consiste dans des flèches qu'ils garnissent d'os à défaut de fer qu'ils ne connaissent pas ; ils sont tous chasseurs et vivent par petites troupes, dont les unes sont toujours occupées à rechercher le gibier. Vieux et jeunes, ils n'ont d'autre abri, contre l'inclémence des saisons, et de défense contre les bêtes féroces, que des huttes faites avec des branches d'arbres et de la terre. »

Tout ceci ne semble-t-il pas se rapporter aux Indiens?

Et ne seraient-ce pas ces antiques habitants de la Scandinavie qui auraient été peupler le Nouveau-Monde?

On trouverait beaucoup de raisons en faveur de cette assertion, si les types de ces deux peuples n'étaient point si différents.

Nous laissons aux savants le soin de rechercher l'origine de ces naturels d'Amérique; je me permettrai seulement de leur donner un simple conseil : qu'ils aillent voir de près ces hommes-là, qu'ils étudient leur langue et leurs usages; car on ne juge bien que ce que l'on a vu par soi-même, l'intuition étant un mauvais guide dans les choses positives.

III

Omaha. — Pacific-railroad. — Cheyenne. — Larami. — Green-River. Montagnes-Rocheuses.

En 1854, le *Nébraska* n'était qu'un immense désert ; — quelques Yankees, qui s'y étaient aventurés, s'aperçurent de la richesse minéralogique du sol, et trouvèrent bientôt des compagnons. L'un d'eux, en cherchant une place favorable pour bâtir une ville, arriva sur une jolie petite colline qui domine le *Missouri*, et se dit : « C'est là qu'il faut planter nos tentes. »

Il s'empara des terrains, fit le tracé d'une ville et se mit à l'ouvrage. Cela se passait il y a près de neuf années, et, aujourd'hui, cet homme, qui n'avait

pas vingt dollars en poche, possède des millions. Son procédé est très-simple : il revend à de bons prix les terrains qu'il a acquis pour rien.

La ville qu'il a tracée se nomme *Omaha City ;* elle a 12,000 habitants, elle est propre, coquette... avec de larges rues et de jolies constructions. *Omaha* possède aussi trois hôtels et un théâtre. Oui, un théâtre, qui ne peut, certes, pas être comparé à notre salle des Italiens ni à celle des Français, mais qui a le mérite d'attirer beaucoup de monde.

Tous les *business* gentlemen y vont le soir pour se désennuyer des labeurs de la journée.

Dans ces villes qui ont poussé en plein désert comme des champignons, on est tout étonné de trouver tous les objets de première nécessité, et même des inutilités luxueuses. — J'ai vu à *Omaha* un splendide magasin de confections avec devanture de bois de chêne, et, à l'intérieur, des glaces à profusion. Tout était si bien organisé que je me crus à Paris.

La curiosité s'empara de moi, et je me demandai quel pouvait être l'individu assez courageux pour venir ainsi risquer tant d'argent dans cet État en enfance et non reconnu encore. Je voulus éclaircir ce mystère, et j'entrai. Le marchand me reçut avec politesse, et, quel ne fut pas mon étonnement, lorsqu'il me dit : « Comment ! madame Audouard, vous voici dans notre Far-West ? »

— Mais oui, comme vous voyez, je suis même très-enchantée de voir en vous une connaissance, car je viens indiscrètement vous demander des renseignements. Seulement excusez-moi de ne pas vous reconnaître.

— Cela ne m'étonne pas du tout, me dit le marchand ; je vous ai vue à Wiesbaden et je vous ai vendu des bijoux en filigrane ; voilà tout.

— Ah ! très-bien ! maintenant j'y suis : vous étiez marchand, n'est-ce pas, dans la galerie près du Casino ?

— Précisément ; un beau jour le démon du jeu s'empara de moi, comme de tant d'autres ; j'ai joué !

— Et vous avez perdu... sans doute! C'est, hélas ! le sort de presque tous les joueurs.

— Comme vous le dites, j'ai perdu, et j'étais à la veille de me brûler la cervelle, lorsque je vis entrer chez moi un ami qui avait quitté Wiesbaden quelques années auparavant, pauvre comme Job. — Il revenait les poches pleines de dollars, et il m'avoua qu'il possédait quelque chose comme un demi-million.

— Un demi-million !! m'écriai-je, mais, au nom du ciel, qu'avez-vous fait, où avez-vous gagné cet argent ?

Alors il me parla du Far-West, de ce désert américain qui offre généreusement son sol à tout travailleur de ce pays où les villes s'improvisent, et dans lesquelles tout homme peut se créer un commerce lucratif.

Je fus charmé, enchanté, et suivant le conseil de mon ami, je vendis tout ce qui me restait. Je réunis ainsi cinq mille francs ; avec quatre mille, j'achetai une pacotille d'habits confectionnés, de souliers cloués, flanelles, chaussettes, etc., et, avec les mille francs restants, je partis pour l'Amérique. — Ah ! je ne fis pas le fier, je vous assure. Je pris un convoi d'émigrants qui, pour cent vingt-cinq francs, me conduisit à New-York. Arrivé là, la commission me donna un billet de chemin de fer à prix réduit ; avec trente francs, j'allai de New-York à Chicago, et alors, avec ma pacotille, je me mis à parcourir les petites villes dans le voisinage; je fis une espèce de vente sur champ de foire, et les affaires marchèrent toutes seules.

Les hommes qui travaillent et gagnent beaucoup d'argent, ont besoin, partout, de linge et d'habits, et ils comprennent parfaitement qu'on leur vende cher des objets qu'on leur apporte de si loin. Je revendis vingt mille francs ma pacotille de quatre mille ! ! Alors j'écrivis à un Allemand de Paris, mon parent, qui me renvoya pour vingt mille francs

d'objets, que je revendis cinquante-cinq mille francs ! ! *Omaha* venait de se fonder ; j'y achetai un petit terrain, et y installai une maison de bois que j'achetai deux mille dollars à Chicago. J'y ouvris un magasin d'habits confectionnés et de bonneterie, et, comme mon commerce a été toujours en prospérant, j'échangeai bientôt mon échoppe contre la jolie bâtisse que vous voyez. — Aujourd'hui, je gagne, bon an mal an, vingt mille dollars !... J'écoutais cet homme avec un intérêt véritable et je me disais que ceux qui nonchalamment végètent dans la misère n'ont pas trop le droit de se plaindre, puisqu'ici-bas, il y a place pour tous, et que ceux qui ont de l'énergie trouvent toujours le moyen d'arriver à la fortune, ou tout au moins à l'aisance.

Mon histoire, — ajouta ce brave Allemand, — est du reste celle de presque tous les commerçants que vous voyez ici ; presque tous ont commencé par être de simples colporteurs, et maintenant ce sont de grands marchands. Tenez, vous voyez d'ici cette grande bâtisse, et il me montrait une superbe maison en pierre, à trois étages, et à quinze fenêtres de façade.

Eh bien! ce banquier, qui fait à présent pour cent mille dollars d'affaires par an, était lui aussi, un simple décavé ; il est arrivé au moment où *Omaha* se fondait, avec sept ou huit mille dollars en poche. Comme les nouveaux arrivants n'ont pas souvent de quoi acheter les objets de première nécessité, il a prêté à la petite semaine, un peu aux uns, un peu aux autres; son argent a fait boule de neige, et à présent le voilà riche, banquier.

Notez qu'il est très-bien vu, car beaucoup de ceux auxquels il a avancé de l'argent, seraient morts de faim sans lui.

— Mais à quel intérêt prêtait-il? — demandai-je.

— Il prêtait sans intérêt, et même sans exiger de billet, mais vous comprenez que ceux qui ont réussi avec son argent n'ont pas été des ingrats.

Ici, voyez-vous (c'est toujours mon Allemand qui parle), on est honnête ; lorsque des milliers de pauvres diables se réunissent dans le but commun de gagner

leur vie, il y a une espèce de franc-maçonnerie qui s'établit entre eux : on s'aide, on s'entend. Lui, avait de l'argent, et il le prêtait à ceux qui n'en avaient pas ; ceux-là travaillaient la terre, construisant des hôtels, des maisons ; tout naturellement, on a tenu à ce que ce banquier improvisé eût aussi sa part de bénéfice, puisqu'il avait aidé les autres.

Eh bien, ce qui est arrivé à *Omaha* s'est répété dans des centaines de villes qui ont surgi dans tous les États nouveaux, et le nombre des personnes, qui ont fait fortune dans ce désert américain, est incommensurable !

L'État de Nébraska, dans lequel le premier pionnier est venu en 1855, possède déjà aujourd'hui huit à dix petites villes très-habitables ; en face d'*Omaha*, sur l'autre rive du Missouri, il y a une ville rivale nommée *Council-Bluss*, à six milles plus loin, au nord, se trouve *Florence*, enfin il y a *Plak-Hind*, de *Soto-Tekama*, la *Platta* et *Magaretta*.

Chacun des fondateurs de ces villes a choisi le

site qui lui convenait le mieux et s'y est fixé. Le Nébraska a aujourd'hui environ soixante mille habitants ! Notez que, dans chacune de ces villes, il y a des écoles gratuites, dans lesquelles on enseigne les enfants pendant la journée, et où l'on fait, le soir, des cours pour les hommes.

La ville de fondation la plus récente est *Cheyenne*, construite aux pieds des premières chaînes des Montagnes-Rocheuses.

Lui donner le nom de ville, c'est peut-être lui faire trop d'honneur, car il y a six mois, au moment où j'y étais, *Cheyenne* n'avait que quelques baraques en bois, d'où s'exhalait une odeur de pétrole fort désagréable.

Mais à l'heure qu'il est, il est plus que probable que ces bicoques se sont transformées en solides constructions de pierre.

Je dois avouer, cependant, que j'ai conservé de cette jeune cité un souvenir peu agréable ; les

alentours sont sauvages et arides; vous êtes aveuglé par la poussière, qui vous brûle le gosier et vous dessèche la peau.

J'ai beaucoup de philosophie en voyage; pourtant en arrivant à Cheyenne, lorsqu'on me fit descendre dans ce qu'on y nomme un hôtel, je me suis sentie désolée de ne pas pouvoir prendre immédiatement un train de chemin de fer pour aller plus loin.

Un mauvais escalier en bois, frémissant sous vos pieds comme s'il allait se disloquer, vous conduit dans un petit couloir étroit, sur lequel donnent des portes à droite et à gauche; un nègre, remplissant les fonctions de femme de chambre et de valet de chambre, vous introduit dans une cellule, large de trois mètres et longue de cinq, dans laquelle vous trouvez :

Un mauvais lit en bois blanc;

Deux chaises, idem;

Une table, avec une cuvette grande comme une tasse à thé, et rien de plus.

— Voici la plus belle chambre de l'hôtel, — me dit le nègre narquois, — voyant que je regardais avec inquiétude un gros morceau de toile sale et trouée, qui servait de mur de séparation avec la chambre voisine ; la porte, ne fermant qu'au loquet, me donnait aussi à réfléchir. Pourtant, je jetai mes sacs de nuit sur mon lit, et je priai mon introducteur d'aller me chercher de l'eau et une lampe.

Je me mis alors à examiner ma chambre en détail : la fenêtre basse, sans volets, donnait sur une cour ; mon lit était composé d'une paillasse et d'un matelas, dur et malpropre ; après soixante-sept heures de chemin de fer, c'était peu consolant de n'avoir que ce bouge pour se reposer.

Le nègre me rapporta, au bout d'un certain temps, un baquet d'eau et une lampe.

— *How do you like that hotel?* Comment aimez-vous cet hôtel? me dit-il en riant.

— Mais je ne l'aime pas du tout.

— Ah j'ai bien pensé cela; en vous voyant descendre de voiture, je me suis dit : voilà une dame qui va faire une belle grimace!

Un de mes grands plaisirs, en Amérique, a toujours été d'interroger les nègres sur la position que leur a faite l'abolition de l'esclavage. Voyant que celui-ci avait envie de causer, je lui demandai si lui et ses compatriotes étaient satisfaits de l'émancipation.

— Ah bien oui, — me répondit-il, avec quelque aigreur, — il y a bien de quoi être content! Ainsi moi, par exemple, j'étais domestique dans une bonne maison, où j'étais bien nourri et bien logé ; je n'avais pas grand'chose à faire, et mon avenir était assuré; maintenant me voici à *Cheyenne*, avec des Yankees brusques et mal élevés, qui me nourrissent mal et

me forcent à travailler, non comme un nègre, mais comme un âne ; je n'ai donc pas gagné au change. Après cela, j'ai ce souci constant que, si demain je perds ma place, si je tombe malade, je me trouverai dans la misère ; car personne ne prendra soin de moi. Beau résultat pour nous !

— Mais, — lui dis-je, — tu es libre à présent, tu es réellement un homme, et non plus une bête de somme, une marchandise?

— Et à quoi ça me sert, je vous prie, puisqu'il me faut travailler encore davantage pour gagner ma vie? Un homme n'est libre et indépendant, que lorsqu'il a de quoi vivre ; autrement, il n'est jamais qu'un esclave !

Je crois que ce bon nègre avait au fond un peu raison ; malgré cela, je l'avoue, j'ai été très-étonnée de voir que tous les nègres paraissent regretter leur ancienne condition. J'en ai même trouvé beaucoup, qui reprochent amèrement aux Yankees d'avoir gâché leur position. Ils disent que l'unique mobile des

Yankees a été ce sentiment vulgaire, qui pousse ordinairement les paysans à envier le sort de leurs maîtres, et les gens de peu d'éducation à jalouser les hommes bien élevés.

— Est-ce que ça les regardait, — me disaient-ils, — et pourquoi se sont-ils mêlés de nos affaires? Nous étions heureux dans le Sud, notre position nous convenait, ils n'avaient qu'à nous laisser tranquilles!

En effet, peu de nègres viennent dans les États-Unis; ceux qui y sont ne trouvent pas d'autre position que celle de domestiques. A l'hôtel de Newport, par exemple, où il y a beaucoup de nègres, on les voit tous, ne vivant qu'entre eux, et riant aux dépens du pays qui les a émancipés. La mauvaise éducation des Yankees est le thème favori de leurs plaisanteries; car ils ne peuvent s'empêcher de comparer leurs nouveaux maîtres aux anciens, et la comparaison est toute à l'avantage de ces derniers. Du reste, ce sentiment est assez naturel en France : un domestique, qui a toujours servi dans le noble faubourg,

croira sa dignité compromise, s'il entre au service d'un simple négociant; il fera des difficultés pour endosser la livrée d'un parvenu, et, s'il y est forcé par la nécessité, il se vengera en se moquant de lui... Si les maîtres entendaient gloser sur eux certains domestiques, ils en seraient peu flattés.

Eh! bien le Sud est le faubourg Saint-Germain de l'Amérique ; le Nord en est la Chaussée-d'Antin. Les vieux serviteurs d'autrefois, devenus les égaux de leurs maîtres, éprouvent quelque répugnance à servir des parvenus : ils croient déroger, et se consolent par la médisance.

J'ai dit que le nègre m'avait apporté une lampe et de l'eau. Mais, hélas ! la lampe répandait une odeur infecte; l'eau sentait le chou cuit.

— Que m'apportez-vous, grand Dieu ! — lui dis-je, — impatientée.

— Oh ! madame, les Yankees sont forts pour inventer, dit-on ; eh bien, voilà une huile qui ne leur

fait pas honneur ; ça sent mauvais, mais nous n'avons que cela pour l'éclairage. Quant à l'eau, vous avez raison, elle sent le chou, mais c'est aussi la seule que nous ayons.

En effet, je fis courir mon nègre dans tout Cheyenne, pour me trouver au moins une chandelle et de l'eau potable : impossible de s'en procurer. Je fus obligée de me servir de lait pour ma toilette, et, quant à l'éclairage, j'en fus réduite à me contenter du clair de la lune, ne pouvant supporter l'affreuse puanteur du pétrole.

La nuit venue, un monde d'ouvriers, d'hommes à figures sinistres, se mit à circuler dans le corridor, puis tous s'établirent dans la salle d'en bas, représentant une salle à manger, pour faire leurs libations ordinaires de *wisky*.

Deux détonations de revolver arrivèrent même jusqu'à moi, — ce qui, je l'avoue, me rassura peu. Décidément le nègre était un bon garçon, car il monta chez moi et me dit :

— Vous entendez; c'est presque tous les jours comme ça; ils se tuent, s'assassinent avec une violence que ne vient jamais calmer la police, qui, du reste, est inconnue ici. Je vous conseille de ne pas vous coucher ; avez-vous des armes ?

Je lui montrai mes deux revolvers et mon coutelas...

— *All right !* — s'écria-t-il tout joyeux ; — et, surtout, s'ils s'avisent de venir par ici, ne les manquez pas, ça ne vaut pas cher, allez ; tuez-les sans remords.

Je commençai à prendre confiance en cet honorable gentleman de couleur, comme on les appelle aux États-Unis, et je lui dis :

— Vous devriez bien rester dans le corridor, à côté, pour me prêter main-forte au besoin.

— J'y avais bien pensé, — me dit-il, — et il se coucha dans le corridor. J'entendis plusieurs coups de revolver pendant la nuit, et, comme vous pensez, je

dormis peu. Le matin, le nègre vint me dire qu'il n'y avait eu que trois hommes de tués, observant que ce n'était pas beaucoup pour Cheyenne.

La ville ayant été peuplée, en partie, par les aventuriers chassés par la police de San-Francisco, il y a là un vrai ramassis de brigands.

Le train quittait Cheyenne à deux heures, je n'eus pas la patience de l'attendre ; un *cabousse-train*, composé d'une locomotive et de deux larges wagons, partait, pour emmener des ouvriers du chemin de fer du Pacifique à *Laramy* ; bravement je montai sur ce convoi, car je devais rejoindre à *Laramy* le docteur Durand avec tous les ingénieurs et généraux envoyés par le gouvernement de Washington, et aussi les quelques dames invitées.

En France, j'hésiterais peut-être un peu à me trouver seule sur un train, avec soixante ouvriers ; là, je n'ai pas hésité un instant, car je savais que ces ouvriers n'étaient pas des aventuriers venus de San-Francisco, mais de purs Yankees, et c'est une justice

à lui rendre, le Yankee, mieux qu'aucun autre peuple au monde, comprend le respect qu'on doit à une femme.

Le Français se dit assez volontiers le peuple le plus galant entre tous, ce que je lui accorde de bonne grâce. Mais il est aussi le peuple le moins respectueux pour la femme, car sa galanterie frise de très-près l'impertinence, et son empressement n'est le plus souvent qu'un manque de respect.

En un mot, le Français ne juge la femme qu'au point de vue de la galanterie ; il est galant, empressé, aimable, mais toujours avec une affreuse arrière-pensée... Lorsqu'il est désintéressé, il vous dira naïvement : A quoi bon me mettre en frais?

Le Yankee, au contraire, n'est ni galant, ni aimable, ni empressé ; il ne se jettera pas sous les pieds des chevaux pour ramasser une fleur échappée à une main bien gantée ; il ne fera pas dix lieues pour aller chercher un objet que vous désirez ; il n'aura pas ces petits soins et ces chatteries que sait si

bien avoir le Français pour la femme qui lui plaît.

Non, le Yankee est trop terre à terre pour cela; mais comme il est pratique et logique à la fois, et qu'il ne voudrait pas que sa mère, sa fille, sa sœur ou sa femme fussent exposées à être insultées ou traitées légèrement par d'autres hommes, il est plein de respect pour les femmes qu'il rencontre, quels que soient leur âge et leur qualité.

Ce sentiment est si général, que l'homme le plus immoral, le voleur et l'aventurier n'osent pas enfreindre cette loi; car ils s'exposeraient en la violant à un danger certain. Une femme est-elle insultée par hasard, tous les hommes présents, fussent-ils balayeurs de rues, ou porteurs d'eau, vieux et jeunes, tous accourent, et malheur au coupable, qui passera un mauvais quart d'heure.

Les femmes ont sous ce rapport une telle sécurité, elles savent si bien qu'elles trouveront en chaque homme un appui et un défenseur, qu'elles vont et viennent sans la moindre crainte; elles voyagent

seules à travers toute l'Amérique, et sortent seules le soir sans aucune appréhension. Si on leur parle de voleurs, elles haussent les épaules en disant : Les voleurs, ils respectent les femmes aussi bien que les honnêtes gens ; et de fait, c'est bien rare qu'ils s'attaquent aux femmes, à moins qu'on ait la mauvaise chance de tomber sur un voleur cosmopolite.

Ce sentiment est du reste très-naturel, car ne voit-on pas des brigands, des gens sans aveu, adonnés à toutes les mauvaises passions, conserver au fond du cœur un culte pour leurs mères et leurs filles, et prêts à tuer celui qui oserait les insulter ?

Nulle part je n'ai vu ce sentiment si vif, si réel, et si complet que chez le peuple Yankee, et cela leur fait pardonner à mes yeux beaucoup de petits défauts dont je les accuse.

Installée dans ma *cabousse* d'ouvriers au milieu de soixante hommes du peuple, j'ai pu apprécier

moi-même ce bon côté de gens si grossiers en autres choses.

Un peu étonnés au commencement de voir au milieu d'eux une étrangère, avec une mise plus élégante que celles qu'ils étaient habitués à voir ordinairement, ils n'ont point montré cependant une curiosité de mauvais goût... ; lorsque je suis entrée, ils causaient à haute voix, riaient et fumaient : instinctivement ils baissèrent la voix, dès qu'ils m'aperçurent et jetèrent leurs cigares. Le conducteur leur dit tout bas : « Ne crachez pas par terre pour ne pas salir la robe de cette dame, » à quoi ils répondirent : « Soyez tranquille. » Puis, ils s'éloignèrent un peu de moi, me laissant une large place pour me mouvoir.

Tous continuèrent à causer tranquillement à voix basse. Ils comprenaient très-bien que je devais être gênée au milieu d'eux, aussi faisaient-ils de leur mieux pour me mettre à l'aise ; — si je m'enveloppais dans ma pelisse, vite ils fermaient les fenêtres ; — je l'ai dit, je crois, ils avaient tous cessé

de fumer ; — mais voilà que la fantaisie me vint de fumer une cigarette : je l'allumai tranquillement, et, dois-je le dire, ces gens-là, quoique n'ayant pas l'habitude de voir fumer une femme, eurent le bon goût de ne montrer aucune surprise ; — seulement un d'entre eux se fit probablement le raisonnement suivant : « Puisque cette dame fume une cigarette, j'ai bien le droit, moi, d'allumer ma pipe ! » Il bourra sa large pipe et se mit à aspirer la fumée à grandes bouffées : en cinq minutes, un gros nuage décrivait dans le wagon mille dessins fantastiques, — cette malheureuse pipe exhalait une odeur tellement âcre et nauséabonde, que je fis malgré moi avec les narines une grimace impérative. Aussitôt plusieurs de ces hommes se levèrent, prirent violemment par le bras le malencontreux fumeur, et le jetèrent à la porte sans autre explication. Le pauvre homme ne dit mot ; il s'assit sur la plate-forme et y resta fort tranquillement.

Je remerciai très-poliment les ouvriers qui m'avaient débarrassée de ce fumeur, et je ne pus m'empêcher de leur dire : « Il faut convenir cependant

que c'est moi qui ai eu le premier tort, en allumant ma cigarette ; car cet homme ne pouvait pas deviner qu'une femme qui fume, pût craindre l'odeur du cigare et de la pipe. — C'est égal, c'est un malappris, et il n'a que ce qu'il mérite, une dame peut faire ce qui lui plaît, elle en a le droit ; tandis qu'un homme ne doit jamais se permettre rien qui puisse la choquer ou lui être désagréable. »

J'ai passé onze heures au milieu de ces gens-là, et je dois déclarer, que pas une parole ne leur a échappé, pas un geste qui aient pu me choquer ; ils ont été d'une convenance exquise ; même le pauvre fumeur, mis à la porte, est venu me faire des excuses. Je lui ai offert une cigarette, en lui faisant comprendre que mon tabac turc sentait moins fort que le sien.

Le conducteur aussi, dans la crainte probablement que je ne m'ennuyasse, et que le voisinage de ces hommes ne me fût désagréable, vint se mettre à ma disposition, en m'offrant son petit bureau et la locomotive.

Enfin j'ai compris que réellement une femme pouvait voyager seule en Amérique, car, dans toutes les classes de la société, elle ne rencontre que respect et déférences poussés à leurs dernières limites.

J'avoue que j'ai beaucoup plus admiré ce sentiment de réserve pour mon sexe ; il me séduit bien plus que cette espèce de galanterie française qui ne sait jamais s'arrêter à temps, et finit par devenir un manque de respect !

Je crois que toutes les dames qui me liront seront de mon avis.

Laramy aussi n'est pas une vieille cité, elle a de larges rues, bordées de maisons en bois ; dès qu'on en sort on se trouve en plein désert. Le sol est sec et sablonneux, et ne produit encore que quelques plantes rabougries et desséchées par le vent ; des troupeaux d'antilopes se promènent jusque dans les rues, mais il y a un très-bel hôtel bâti par les soins de l'administration du chemin de fer du Pacifique.

Hôtel très-propre, et très-confortable, et que j'ai d'autant plus apprécié que je venais de quitter celui de *Cheyenne*. A deux milles de *Laramy* se trouve le poste militaire de *Granger*.

Il y a dans le *Far-West* cinq ou six postes militaires qui sont tous fort bien organisés. Ils se composent de maisons confortables, d'une caserne d'une propreté parfaite, d'un hôpital très-bien tenu et d'une prison, qui sert plutôt pour les malfaiteurs civils que pour les militaires. Ainsi comme *Laramy* n'a pas de police, lorsqu'il y a un meurtre commis, les soldats sont forcés de faire l'office de policemen; ils s'emparent de l'assassin qui est jugé par un tribunal militaire, et le pendent s'il est condamné.

Les officiers supérieurs amènent leurs femmes dans ces établissements, et la vie y est gaie et cordiale, on y donne même des petites soirées et des bals.

Au fort *Granger* habite madame Givens, la femme du général, et une autre dame qui est la femme

d'un colonel ; toutes deux sont des femmes du monde, élégantes et distinguées. La femme du colonel a une petite fille qui est d'une beauté *effrayante !* J'insiste sur le mot *effrayant*, car c'est le seul qui peut rendre ma pensée. Être jolie à ce point est vraiment effrayant, surtout pour les autres.

La fillette a quatorze ans ; en véritable fille du désert, elle est un peu sauvage, mais son teint est d'une blancheur à défier le velouté du camellia. Le soleil a même respecté cette peau éblouissante, et n'a fait qu'effleurer le visage en y déposant une légère teinte dorée, qui lui donne un charme de plus. Cette enfant est d'une beauté qui étonne, et fascine en même temps. Jamais je n'ai vu de jeune fille qui puisse lui être comparée et je ne croyais pas qu'une créature humaine pût arriver à ce degré de perfection. Elle a, je ne dirai pas une masse, mais une gerbe de cheveux blonds dorés, que l'on ne peut comparer qu'à de l'or en fusion. Son front est d'une coupe admirable et uni comme du marbre. Ses yeux grands, bien fendus, sont d'un bleu sombre ; ils ont l'air de lire au fond de votre âme, par moments ils

ont une douceur infinie, et puis — tout à coup — ils brillent d'un feu sombre, étrange ; on dirait qu'il en jaillit des étincelles.

Son teint est légèrement rosé, ses lèvres, un peu fortes, sont d'un rouge à faire pâlir le carmin.

Sa démarche est très-gracieuse, ses mouvements d'un naturel charmant ; il y a en elle de la chatte, qui tantôt s'étire paresseusement, et tantôt bondit, vive et alerte.

Ses pieds et ses mains sont des chefs-d'œuvre de la création. L'art n'a jamais atteint à cette perfection.

Je le répète, cette enfant a une beauté fatale ; je réponds que d'ici à quelques années, elle fera bien des malheureux, et mettra bien des têtes à l'envers.

Heureusement qu'en Amérique les hommes ne se tuent pas par amour ! c'est même un des traits dis-

tinctifs du caractère yankee ; on a beau chercher, il est sans exemple qu'un vrai Yankee se soit suicidé par amour !

Mais il n'est pas rare qu'un amoureux, éconduit, tue la femme ou la jeune fille qu'il aime et qui ne le paye pas de retour !

Le Yankee est d'une logique féroce ; il se fait le raisonnement suivant... Me tuer ! à quoi cela me servira-t-il ? pas même à me venger ; car, puisqu'elle ne m'aime pas, ma mort lui sera indifférente.

Ce genre de meurtre n'est pas cependant très-fréquent, car le Yankee est froid et impassible ; uniquement occupé de son *business*, il n'a pas le temps de se laisser dominer par des sentiments trop ardents.

En revanche, les jeunes misses sont plus romanesques ; leur cœur s'attendrit volontiers. Elles

cèdent à leurs penchants et s'éprennent quelquefois follement. Malheur à celui qui serait assez peu honnête pour refuser de les épouser ; il peut être sûr de son sort ! !

La jeune miss le guettera un jour au coin d'une rue, et lui tirera à bout portant un coup de revolver. Elles tirent bien les misses américaines et rarement manquent leur but.

Cela fait, ladite jeune fille donnera caution au juge, et se déclarera prête à comparaître devant la justice pour expliquer sa conduite.

Des cas semblables se présentent très-fréquemment, et voilà ce qui arrive ordinairement.

Citée à la barre, la jeune miss se voit entourée de femmes et d'autres jeunes filles de son âge, qui lui font une escorte d'honneur. Elle prend la parole et explique d'une voix calme et assurée, que, séduite par l'homme qu'elle vient de tuer, elle n'avait pas d'autre moyen de venger son honneur. Cet

homme s'était engagé à l'épouser ; il avait manqué à sa parole ; il fallait donc lui apprendre à respecter la foi jurée.

Ordinairement, les juges admettent les circonstances atténuantes, et acquittent la coupable, qui est reconduite chez elle en triomphe ; les hommes mêmes applaudissent, car ils songent à leurs sœurs et à leurs filles, et ils se disent : S'il leur arrivait quelque chose de semblable, elles pourront se venger aussi !

Le duel est chose rare en Amérique ; ce qu'on raconte des duels au canon, à la carabine rayée, est pure fantaisie. Deux ou trois Anglais, ayant le spleen, se sont amusés à se canonner d'une montagne à l'autre, ou à se faire une guerre de bêtes fauves à la carabine rayée, en s'abritant dans des forêts ; mais le duel, tranquille et calculé, tel qu'il se pratique en Europe, n'est pas dans les mœurs des vrais Yankees. Si l'on peut en citer quelques-uns, ce sont de rares exceptions.

L'homme pratique du Nouveau-Monde raisonne tout autrement que nous; il se dit : Je suis insulté, voyons ce qu'il y a à faire ; la justice de Dieu est une invention du moyen âge ; mais l'expérience apprend que c'est presque toujours l'agresseur qui loge une balle dans la tête de celui qu'il a offensé. Où serait donc la logique de la situation ? être insulté et attraper une balle par-dessus le marché, serait tout simplement stupide. Par conséquent, un vrai Yankee ne se fie pas au hasard et préfère se faire justice lui-même. Il guette son adversaire et le tue à l'improviste, avant que l'autre ait même le temps de songer à se défendre.

Voilà, — disent-ils, — la vraie justice de Dieu ! Cela fait, on va s'entendre à l'amiable avec le juge !

Dans le *Far-West*, où l'élément étranger domine, et où l'assimilation aux idées yankees n'a pas pu encore s'opérer complétement, il existe une espèce de duel sauvage assez à la mode.

Les témoins arment les adversaires de grands cou-

telas ; puis ils les enferment dans une chambre obscure ; on les place chacun dans un coin, et on ferme la porte. Ils peuvent marcher à tâtons l'un vers l'autre, et s'attaquer comme ils l'entendent. Toute la tactique consiste à ramper, à se dissimuler, à approcher sans bruit de son adversaire et à le renverser. Alors ces deux hommes, liés, entrelacés comme deux vipères, se tordent et se roulent, en se frappant au hasard. Celui qui parvient à enlever le couteau de la main de son adversaire, est déclaré vainqueur.

Ce duel de garçons bouchers représente bien les mœurs féroces de ces pionniers du désert !

A *Laramy*, notre caravane se trouva réunie au complet. Je ne citerai que le docteur Durand, directeur du chemin de fer du Pacifique, madame Blair, une grande dame de Saint-Louis, bonne et charmante femme, avec toute la grâce d'une Parisienne, — madame Lead, la femme d'un ingénieur très-distingué qu'elle accompagnait.

Madame Lead est le type le mieux réussi de la bonne et excellente personne.

La femme vraiment bonne, est un trésor inappréciable.

Le monde fourmille de jolies femmes, de belles femmes.

La femme spirituelle se rencontre à chaque pas.

La femme vraiment bonne, — bonne par nature et par éducation, — est ce qu'il y a de plus rare à rencontrer ; son charme est si grand, qu'elle n'a pas même besoin d'être jolie, ni spirituelle... la bonté tient lieu de tout.

La troisième dame, faisant partie de notre caravane, était madame Wood, de Chicago, une brune piquante, avec un brin de sentiment dans l'esprit et dans les yeux... S'il y en a aussi dans le cœur, *I do not know* (je ne sais pas).

La quatrième était madame White, une fort belle personne, aimable, affable, naturelle, et possédant une jeune fille de quatorze ans, vrai portrait en miniature de sa mère, avec beaucoup de turbulence et de vivacité en plus.

Je serais assez embarrassée de faire le portrait de ces messieurs; car il me faudrait les nommer tous, et, s'il faut éternuer pour bien prononcer un nom polonais, lorsqu'il s'agit de certains noms yankees, il faut faire une aspiration, accompagnée d'une grimace nasale, le tout ressemblant à un petit grognement. Et, s'il est difficile de prononcer ces noms-là, s'en souvenir n'est pas plus aisé; quoique j'ai conservé un excellent souvenir de la courtoisie de tous ces honorables gentlemen qui m'ont accompagnée dans ce voyage, j'ai oublié, hélas! les noms de beaucoup d'entre eux : car il ne suffit pas d'avoir la mémoire du cœur, il faut avoir aussi celle des yeux et des noms, et celle-là me manque complétement. Essayons cependant.

Je commencerai par un vieux général à barbe

blanche, qui a fait merveille pendant la guerre de la sécession ; c'est lui qui a défendu avec fort peu d'hommes les voies ferrées contre les insurgés ; aussi bon général que poëte distingué, il nous a souvent déclamé, pour nous distraire, de fort beaux vers de sa composition.

Un autre gentleman qui me revient à la mémoire, est M. Winchel ; mais je ne garantis pas l'orthographe de son nom ; ne pouvant jamais le prononcer comme il faut, je l'avais surnommé le poétique gentleman, par la raison qu'il ne parle qu'en vers ; sauf cette monomanie, bien innocente du reste, c'est un excellent homme.

Le général d'Odge est un ingénieur des plus distingués ; sous des dehors bourrus et sauvages, il cache une nature douce et tranquille. On peut dire qu'il a le caractère franc, et un peu gascon, du soldat français.

Le colonel Seymour ressemble, d'une manière frappante, au portrait que nous avons d'Henri III :

on dirait que c'est sa photographie. Ses façons régence tranchent avec les façons grossières qui caractérisent les Yankees, et en font un gentleman accompli.

Je ne veux pas oublier un savant, le géologue Hayden, qui nous a intéressés si souvent. Quant à sir White, je n'en dirai pas grand'chose ; car il a une femme si charmante, que je n'ai pas assez remarqué le mari.

Ajoutez à tout ce monde, huit ou dix ingénieurs, quelques militaires et des nègres pour nous servir.

J'ai réservé la dernière place à notre aimable amphitryon, pour lui prouver que cette place est souvent la meilleure. M. Durand est l'homme à qui est due l'inspiration de ce chemin de fer, qui bientôt va relier New-York à San-Francisco. C'est un homme intelligent, entreprenant, d'une activité merveilleuse et d'une fermeté poussée jusqu'à l'héroïsme, lorsque le succès de son œuvre est en jeu. Très-simple de manières, bon, naturel, affable avec tous,

d'une humeur toujours égale, et toujours obligeant ; au milieu même des soucis que lui donnent ses affaires, au milieu des inspections difficiles, des réclamations de toutes sortes, — il trouve le moyen de n'avoir jamais un mouvement de mauvaise humeur ; sa politesse exquise ne s'est jamais démentie. Pendant tout le cours du voyage, sa seule préoccupation était de ne faire manquer de rien, au point de vue du bien-être et du confort, à tous ceux qu'il avait eu l'amabilité d'inviter pour cette pittoresque excursion.

Les voitures de l'administration étaient partout à notre disposition.

Je n'ai jamais vu en Europe, même en comptant les voitures royales et impériales, rien qui approche de ce qu'on nomme le *Car Lincoln* en Amérique.

Ce compartiment se compose d'abord d'un salon en bois de chêne superbe, et de riches tentures, avec des glaces ; ensuite, d'un fumoir très-coquet, transformé pour la circonstance en arsenal de guerre. Cara-

bines, fusils, revolvers, haches d'armes, sont réunis en élégantes panoplies.

Enfin, une grande salle à manger très-confortable.

Plus loin, vous entrez dans deux salons, qu'on a transformés pour la nuit en dortoirs avec deux rangées de lits excellents.

A côté, vous avez de grands cabinets de toilette, tout marbre et glaces; enfin, ce qui n'est pas à dédaigner aussi, on a réservé une place pour la cave, et la cuisine. — Cette dernière est même très-spacieuse; il n'y manque ni chef, ni sous-chef, ni les marmitons de rigueur. Et, comme il ne faut jamais oublier les *business*, un cabinet de travail, avec bureaux, plumes et encre, est installé pour les amateurs.

Quand nous sommes montés dans ce convoi, plus royal que républicain, M. Durand nous a dit avec la meilleure grâce du monde, que nous étions là chez

nous, et qu'il nous priait de nous mettre à notre aise et de nous installer confortablement.

On partit de *Laramy* à quatre heures; à six heures on nous servit un somptueux dîner qui dura jusqu'à neuf heures ; à ce moment commencèrent les speechs de rigueur, pour ne finir qu'à minuit.

Le Yankee pousse la manie des speechs encore plus loin que l'Anglais, qui cependant ne s'en prive guère.

J'avoue qu'un speech m'amuse peu, deux speechs m'agacent les nerfs; jugez dans quel état je dois être, quand on dépasse la vingtaine.

Nous avons voyagé six jours ainsi ; mais nous allions lentement, car les rails venant d'être posés, on ne faisait qu'essayer la voie ferrée. De plus, nous nous arrêtions souvent pour admirer les beaux sites, et, lorsque nous apercevions un troupeau de cerfs ou d'antilopes, nous sonnions pour rebrousser chemin, et nous nous mettions en chasse. La nuit, on ne marchait

pas du tout, craignant que les Indiens n'eussent enlevé les rails du chemin. Ils le font souvent pour provoquer des accidents, et puis attaquent les voyageurs et les scalpent à leur aise.

Une nuit, à la clarté des flambeaux, nous sommes allés visiter une mine de charbon récemment découverte par les ingénieurs du chemin de fer, mais dont l'exploitation est déjà si prospère qu'elle alimente, à elle seule, toute la nouvelle voie ferrée.

Ce charbon est, paraît-il, d'une qualité excellente, il se trouve à fleur de terre et il est par couches de 3 ou 4 mètres d'épaisseur.

Nous avons tous bravement donné notre coup de marteau pour détacher un morceau de charbon ; ces galeries noires, éclairées par la lueur vacillante et rougeâtre des torches, ont quelque chose de lugubre, cela fait l'effet de l'enfer décrit par un curé de campagne.

Au moment de notre excursion, c'est-à-dire en

septembre 1868, la voie ferrée s'arrêtait au petit village de *Green*, construit près de *Green-River*.

Arrivés là, nous avons été obligés de prendre des *boguets*, légères voitures de montagne à deux roues, n'ayant pas d'autre moyen de transport. Trois ambulances nous suivaient portant les vivres, les bagages, les peaux de buffles qui allaient désormais nous servir de lits. Les plus poltrons, les moins aguerris à cette fatigante locomotion, avaient le droit d'aller s'y installer d'avance : M. Durand avait eu l'attention d'emporter, jusque dans les Montagnes-Rocheuses, du champagne clicot, du clos de Vougeot et du château-margaux.

Nous avons traversé ainsi toutes les chaînes des Montagnes-Rocheuses, depuis *Cheyenne* jusqu'aux plaines de la *Nevada;* puis, revenant vers le nord, nous les avons coupées, pour nous rendre à *Salt-Lake-City*, capitale de l'État mormon, bâtie à 20 milles à l'est des grands Lacs-Salés ; nous avons donc fait 1,100 milles dans ces montagnes, tantôt grimpant sur des hauteurs à pic, tantôt longeant des précipices effrayants, ou bien suivant des vallées si

étroites qu'elles semblaient être sans issue. Ce n'est qu'en débouchant sur les vastes plateaux qui sont assez fréquents, qu'on oublie sa fatigue, car on y jouit d'une vue splendide. Décrire l'aspect de ces montagnes est bien difficile, elles ont quelque chose d'étrange et de fantastique, qui vous étonne et vous émeut. J'ai vu pas mal de montagnes célèbres, et traversé bien des sites pittoresques, eh bien ! je le déclare, ni le mont Olympe, ni l'Atlas, ni le mont Blanc, ni le mont Athos, ni même le Liban, ne peuvent être comparés aux Montagnes-Rocheuses.

Figurez-vous une suite sans fin de chaînes de montagnes, adossées les unes aux autres. La plus haute a une couronne de neige éternelle ; ce blanc mat est encadré par l'azur des cieux qui s'y reflète, et coloré dès le matin, par le soleil, de mille rayons de feu !... Les autres chaînes sont, selon leur formation, bleues, rouges, roses ou grises ; toutes les couleurs, toutes les nuances s'y heurtent et s'y confondent ; on les croirait faites d'un immense arc-en-ciel. Ces chaînes se plient, se replient, se tordent en gorges étroites, formant des pics et des plateaux inac-

cessibles. Les tremblements de terre des volcans antédiluviens ont si bien broyé, secoué, déplacé et renversé ces montagnes, qu'elles ont les formes les plus bizarres et les plus fantastiques.

On serait tenté de croire que des géants, dont la race a disparu, se sont amusés à y tailler des châteaux fabuleux, des statues monstrueuses, des temples dédiés à quelque divinité infernale; parfois, même, on croit apercevoir une ville fantastique, avec des maisons, des donjons et des monuments de forme étrange; on la voit, elle se dessine nettement à vos yeux, à la distance de quelques milles, l'illusion est complète... Mais, lorsque vous approchez, tout s'efface graduellement, et vous ne voyez plus que du granit, du grès et du bitume, taillés par la main du grand architecte de la nature.

Il y a un de ces pics que l'on nomme *Table-Rock*, qui est peut-être le plus surprenant, d'une hauteur effrayante; on voit un pic taillé en forme de table, autour de laquelle on dirait que des convives sont assis. En les comptant, on arriverait

au chiffre de vingt-deux. L'un d'eux paraît tenir un verre en main, et porter un toast.

Plus loin, vers la Névada, il y a une autre montagne nommée *Butto-Church*, qu'on prendrait pour une délicieuse mosquée, du plus pur style mauresque, avec son blanc minaret qui s'élance fièrement vers les cieux.

Les nuages jouent aussi un rôle important dans cette fantasmagorie, en formant avec leurs larges ombres les mille dessins bizarres sur ces montagnes.

En faisant ce voyage comme nous l'avons fait, on arrive à 9,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur, l'air est tellement raréfié, qu'on éprouve un sentiment d'asphyxie à tout moment; et il est tellement sec et imprégné d'une subtile poussière d'alun et de soufre, qu'il vous dessèche le gosier, et votre peau se fend comme un vieux parchemin.

L'abomination de la désolation règne dans ces

parages ; pas un brin d'herbe, pas la moindre petite fleur, pas même un insecte quelconque. Rien qu'un sol calcaire, mélangé de soufre, qui exhale une odeur diabolique, et de loin en loin un croassement de corbeau, qui ajoute une teinte sinistre et lugubre au tableau. Quelquefois, par hasard, s'égare dans ces parages une petite bête, moitié souris, moitié écureuil, qui s'enfuit toute affolée à votre approche.... Les Indiens lui font la chasse et la prennent avec des filets, puis ils la mangent toute crue ; mais, à en juger par sa laideur, elle doit être un mets peu succulent. On trouve aussi quelques pétrifications de serpents antédiluviens, d'une grosseur effrayante.

La formation de ces montagnes, au point de vue géologique et minéralogique, est d'une richesse inouïe; leurs entrailles recèlent du charbon, de l'alun, de l'alumine, du soufre, du fer, de l'argent en grande quantité... Tout cela est enfoui, dans de certains endroits, à profusion ; le pétrole suinte des rocs. On trouve aussi, en blocs immenses, toutes les qualités de marbres connus, et deux ou trois autres qualités, qu'on m'a dit inconnues jusqu'à présent.

Nous avons pris quelques morceaux d'un marbre d'un blanc de lait, tacheté de mouches noires, qui est vraiment d'une grande beauté. Je ne ferai que mentionner le grès et l'agate, car il est impossible d'énumérer, sans une étude spéciale, tous les trésors enfouis dans ce sol.

Les nombreuses grottes qu'on découvre dans les rocs, dans les vallées et sur les sommets des montagnes, sont aussi très-dignes d'attention. On dirait que des êtres mystérieux, invisibles, s'y donnent rendez-vous ! Tout est arrangé avec art, avec poésie : ces grottes sont profondes, elles s'enfoncent jusque dans les entrailles du roc, et, quand on y pénètre, on croirait qu'une main capricieuse a taillé et orné des chambres et des boudoirs. Je suis entrée dans plusieurs de ces grottes, et toujours il m'a semblé qu'elles exhalaient un souffle de vie humaine : on se dit, malgré soi, qu'elles ont dû abriter des êtres humains ; et, parfois, on est tenté de croire qu'elles n'ont été désertées que depuis peu. Dans une de ces grottes, j'ai trouvé un bout de ruban et une fleur desséchée ; ce réduit était au haut d'un rocher for-

midable : j'avais mis trois quarts d'heure pour y arriver. L'entrée en était étroite et basse ; une ouverture pratiquée dans le haut éclairait la première chambre ; puis il y en avait une seconde, taillée dans le granit ; celle-là était sombre et mystérieuse, une lueur douce, voilée, y pénétrait directement. Enfin, de là on entrait dans une troisième chambre, qui était froide et sombre comme un sépulcre ; au fond était creusé un corridor noir, paraissant descendre dans les profondeurs de la montagne ; il fallait ramper pour le traverser. J'avoue que, ne sachant pas vers quel ténébreux repaire il pourrait me conduire, je n'ai pas osé m'y aventurer ; seulement j'ai lancé un caillou qui a roulé longtemps, puis il a eu l'air de tomber dans une grande profondeur : sa chute m'a été signalée par un faible écho.

Qui a bâti ces grottes ? Quels êtres y ont vécu, ou peut-être y vivent encore ?

Je l'ignore.

On me dira que c'est la nature qui les a construites !

A quoi je répondrai :

— Non, car on sent que la main de l'homme a passé par là, on y sent sa présence.

Quoique la nature, tout à l'entour, soit morne et désolée, quoiqu'il semble que la mort froide et implacable y règne en souveraine, ces grottes, creusées comme des nids d'aigle, sur les hauteurs les plus inaccessibles, ont un charme, un attrait irrésistibles.

J'aime peu les champs, ils me donnent le spleen et m'attristent ; j'ai besoin du mouvement, du bruit humain, car la solitude me donne des pensées sombres, me fait peur. Et pourtant, avec quel bonheur je me serais installée dans une de ces grottes ! Il est vrai que je n'aurais pas dédaigné quelques bons tapis, un lit de camp, un piano, du papier, de l'encre et des armes. Mais comme cela doit être bon de se dire : Ici pas de mouches, pas de cousins, de chenilles,

aucune espèce d'insectes ne viendront interrompre mon sommeil.

Les bêtes, elles-mêmes, trouvent ces déserts trop rigoureux pour s'y aventurer. Dans ces grottes, sécurité parfaite, même contre les voleurs et les malfaiteurs qui fuient la solitude ; se fixer dans un pays complétement inhabité, doit avoir quelque chose de piquant et d'étrange !

La grande difficulté est d'avoir de quoi y vivre ; dans mon rêve, je n'y songeai pas, mais du moment où je me posai la question : Où trouver de l'eau, des aliments ? mon rêve s'évanouit ; c'est égal, aucun site, aucun paysage, aucun somptueux château, aucun délicieux cottage ne m'ont laissé un souvenir aussi agréable que ces grottes fantastiques, dont les pics des Montagnes-Rocheuses sont parsemés.

Au milieu de ces montagnes, et les coupant dans leur travers, coulent deux torrents, *White-River* et le *Green-River*, qui serpentent capricieusement autour des rochers en formant des plis, des coudes,

et ailleurs des îles, des lacs et des caps : tantôt le courant est étroit, impétueux, puis son lit est coupé à pic, et une jolie cascade fait entendre son bruit joyeux que l'écho répercute.

Plus loin le lit devient large, l'eau est peu profonde, on peut passer le torrent à gué.

Aux alentours de ces rivières un peu de verdure reparaît : on retrouve même une espèce de végétation, mais naine et rabougrie encore.

Comme vous le pensez bien, aucune route n'est tracée, ni même indiquée, à travers ces chaînes de montagnes arides ; aussi tout voyage y est très-accidenté et pittoresque ; nos *boguets*, traînés par de robustes petits poneys américains, gravissaient tantôt des côtes escarpées, et tantôt longeaient des précipices affreux : un faux pas, et nous roulions dans l'abîme !

Quand nous avions à traverser une des rivières, on lançait résolûment les voitures ; le courant en-

traînait souvent chevaux et voitures à la dérive; alors on se jetait à la nage, on tirait les chevaux à soi, les plus forts poussaient les roues de la voiture; puis, quand on se retrouvait à l'autre bord, on changeait d'habits, on se roulait dans des peaux de buffles pour se sécher.

Bien des fois nos vigoureux poneys ont fait passer les voitures, en nageant eux-mêmes, alors nous en étions quittes pour un bain de pied.

Chaque jour il y avait deux ou trois voitures brisées, et ceux qu'elles portaient lancés dans les ravins; il y a eu plus d'un bras avarié, plus d'une tête contusionnée, mais tout cela ne préoccuppait guère : on pansait les blessés, on les plaçait dans une ambulance, puis on raccommodait le véhicule... et *all right*, on repartait gaiement! Notez que nos voitures n'avaient pas la moindre lanterne, si bien que depuis la tombée de la nuit, jusqu'au moment où la lune se levait, la route était un véritable casse-cou. Tantôt on croyait être sur un terrain carrossable, et on roulait dans le vide; tantôt on croyait voir un

pont solide, ce n'était qu'un arbre renversé, on lançait les chevaux, et on tombait dans la rivière ; alors, au bain froid, s'ajoutaient des contusions plus désagréables encore.

Mais le Yankee est brave, aventureux, on continuait gaiement en disant, comme les Arabes, à la grâce de Dieu!

Voici comment on procédait le soir : les voitures se rapprochaient le plus possible les unes des autres ; on tirait au sort pour savoir laquelle des voitures serait sacrifiée ; celle-là passait devant, et lorsqu'elle avait roulé dans quelque précipice, ceux qui se trouvaient dans la suivante criaient : *stopp!* Ce cri d'alarme était renvoyé de voiture en voiture, et tout le monde s'arrêtait. Alors on mettait pied à terre, et l'on cherchait à tâtons hommes et chevaux, car nous ne possédions même pas une chandelle, c'est tout au plus si l'on trouvait quelques allumettes dans les poches des fumeurs.

Les dégâts réparés, on repartait ; M. Durand avait

eu la précaution d'emmener avec lui le fameux docteur Johnson, professeur distingué de la faculté de Chicago ; mais, hélas! au premier accident, il se trouva dans la première voiture renversée, lancé par le choc à deux ou trois mètres, il eut la tête abîmée; son compagnon de voyage, un gros général, moitié Yankee, moitié Allemand, lancé aussi par le même choc, vint bondir sur sa poitrine comme un immense boulet, et le pauvre docteur eut la poitrine tellement avariée, qu'on eut de sérieuses inquiétudes pour sa santé ; c'est à peine s'il pouvait respirer. L'endroit étant impraticable pour y établir un campement, on le coucha dans une ambulance, et on continua à marcher. Une demi-heure après, la voiture dans laquelle je me trouvais, versa à son tour ; elle se brisa, mais sans autre accident. Une troisième ayant eu le même sort, nous nous mîmes à crier : *stopp* ; et, d'un commun accord, on ne voulut pas aller plus loin. On alluma un bon feu, on s'enveloppa des peaux de buffles, et c'est ainsi qu'on passa la nuit à la belle étoile. Le matin venu, nous eûmes la curiosité de rebrousser chemin pour aller voir, à la clarté du jour, les endroits que nous avions traversés dans une

obscurité profonde. Nous en frémîmes d'épouvante; nous avions côtoyé pendant une demi-heure des précipices d'une hauteur vertigineuse, au bord desquels il y avait tout juste la place pour livrer passage à une voiture : y passer en plein jour et au pas, aurait déjà été une grande imprudence !

Il faut qu'il y ait un Dieu pour les fous, comme il y en a un, dit-on, pour les ivrognes, puisque nous nous en sommes tirés sains et saufs.

Dans chacune de nos voitures, nous avions trois carabines, six revolvers, tout cela chargé et armé; nous avions tous à la ceinture un immense coutelas yankee, assez mal assujetti dans une mauvaise gaîne; eh bien, nous avons versé, roulé dans un fossé, et jamais aucune arme n'est partie! Comment ce miracle s'est opéré, je l'ignore.

Dans la plus grande partie de ces montagnes, les ouvriers du chemin de fer du Pacifique sont échelonnés, pour établir le tracé de ce chemin de fer; tous les 45 ou 50 milles, nous trouvions un

campement, mais, pour arriver à pouvoir passer la nuit au milieu d'eux, pour trouver quelque chose à manger et une sécurité quelconque contre les Indiens, il fallait faire près de 50 milles par jour; convenez que c'est dur, surtout au milieu de ces rocs et de ces ravins, avec ces ascensions et ces descentes continuelles, et n'ayant qu'un chemin parsemé de pierres et de blocs de marbre ; c'est un voyage à broyer les os les plus solides.

Du village de *Green-River* à *Salt-Lake-City*, il y a une route à peu près praticable, quoiqu'elle soit loin de ressembler à une route royale. Mais comme c'est par là que passent les charrettes qui transportent les émigrants à la cité mormone, et une diligence qui fait ce trajet trois fois par semaine, on y trouve quelque sécurité ; les conducteurs, surtout des voitures publiques, connaissent par cœur les endroits dangereux ; on a établi des ponts sur les rivières, et les passages les plus difficiles ont été un peu arrangés ; mais, nous autres, nous ne suivions pas ce chemin, d'abord par la bonne raison que nous voulions suivre le tracé de la nouvelle voie ferrée, et

puis, parce que nous cherchions quel serait le meilleur tracé à établir. (Ce *nous* n'est pas une fatuité, car il va sans dire que je n'y étais pour rien.) La voie ferrée passe à 120 milles au midi de la ville de *Salt-Lake;* on n'a pu faire bénéficier la cité mormone des avantages de ce chemin de fer, par la raison qu'on a dû suivre le cours de *White-River* pour avoir de l'eau.

La voie ferrée de *Green* à *San-Francisco* suit tout le temps le cours de cette rivière, ce qui est un avantage énorme pour les travailleurs, à présent, et deviendra bien plus important encore, plus tard, pour les voyageurs ainsi que pour les habitants de toutes les villes qui vont surgir à chacune de ses stations.

Les voyageurs qui vont en diligence ont un trajet plus court à parcourir et un chemin plus sûr, mais, pour rien au monde, je ne voudrais essayer de ce moyen.

Être entassés dans une carriole pendant soixante-

dix heures en compagnie de Dieu sait qui, sans pouvoir bouger, ni même changer de position, serait un supplice au-dessus de mes forces. Ensuite, il y a cette autre considération. Le chemin étant très-connu des Indiens, rend leurs attaques plus faciles, ils savent où la diligence doit passer, à quelle heure, dans la nuit, elle arrivera à tel endroit ; alors ils jettent de grosses pierres sur la route, ou des morceaux de bois en travers du chemin, démolissent un pont, élèvent n'importe quel obstacle, et puis s'embusquent autour de cet endroit.

Lorsque la carriole a versé, ils bondissent sur les malheureux voyageurs entassés dans l'intérieur et les scalpent après les avoir tués.

Ainsi la diligence qui porte la poste entre *Salt-Lake-City* et *San-Francisco*, est attaquée au moins une fois par semaine.

Les diligences, attelées ordinairement de quatre robustes poneys, vont d'un train d'enfer : les conducteurs se font un malin plaisir de secouer les

voyageurs et de leur endommager les os : on a beau crier et supplier d'aller un peu moins en casse-cou, cela ne sert à rien.

Un autre désavantage de ce voyage fait en diligence, est qu'on ne peut rien voir des Montagnes-Rocheuses ; on ne s'arrête nulle part et on voyage la nuit.

A un jour de marche de *Butto-Church*, et à 120 milles de *Salt-Lake-City*, se trouve le plus ancien fort militaire des montagnes; il se nomme *Fort-Bridger*. Il a été établi en 1858, au moment de l'expédition des généraux Sidney et Johnston contre les Mormons, qui refusaient de payer la taxe qu'ils devaient aux États-Unis.

Ce fort, construit sur un large plateau, est coupé par les flots verdâtres de *Green-River*. De cette élévation on jouit d'une vue superbe, car on aperçoit les gorges sinueuses des montagnes et leurs hautes cimes recouvertes de neiges éternelles.

Ce poste militaire est d'un séjour très-agréable : la vie qu'on y mène est gaie et même animée; les soldats et les officiers s'adonnent à la pêche et à la chasse.

Le gibier attiré par la fraîcheur du cours d'eau est abondant; la rivière est très-poissonneuse.

Green-River est un torrent très-impétueux; il a sa source dans *Wind-River-Mountains*, à l'ouest du *Idaho-Territory*, et il coule du sud à l'est à travers l'*Utah-Territory;* vers le sud il se confond avec le *Rio Colorado*.

Green n'est pas navigable ; cependant on prétend qu'à son embouchure, vers *Bitter-Creek*, on pourrait y naviguer sur un petit steamer. Du reste, lorsque j'ai passé par là, le colonel Mills, commandant le fort *Bridger*, explorait le lit de ce cours d'eau pour voir s'il pourrait être rendu praticable à la navigation.

Tout comme au fort *Granger*, les femmes des of-

ficiers demeurent avec leurs maris dans le fort *Bridger*, et la vie y est très-supportable.

Le personnage marquant, l'homme qui sera un jour légendaire dans ces parages, c'est le juge *Carter*.

M. Carter est un gentleman de la Virginie ; il a suivi le général Johnston dans son expédition contre les Mormons, et, lorsque ce poste militaire a été créé, le juge Carter s'y est fixé aussi et y a établi ce qu'on appelle un stok en anglais, c'est-à-dire un entrepôt de tous les vivres et marchandises nécessaires à la consommation. On y trouve de tout, depuis le café jusqu'aux fusils, gants et parfums. Non-seulement les militaires du fort s'y approvisionnent, mais les Mormons aussi, et tous les voyageurs et nouveaux émigrants qui arrivent dans ces contrées.

Jugez de l'importance d'une maison de commerce fondée en plein désert, et ne manquant de rien. Aussi, depuis dix ans, M. Carter a-t-il fait des bénéfices immenses : la seule année 1868 lui a rapporté 180,000 dollars !

M. Carter est un homme de 60 ans, mais fort et admirablement conservé; sa longue barbe lui donne l'air d'un vrai patriarche.

Il a une grande distinction dans les manières, une urbanité parfaite, et il offre à tous une hospitalité des plus cordiales. On trouve toujours chez lui huit ou dix voyageurs installés; les couverts sont mis à l'avance pour les hôtes inattendus.

Il fait aussi un grand commerce avec les Indiens, qui viennent s'approvisionner chez lui de poudre, d'armes, de couvertures de laine, etc., etc. Ils le payent avec des peaux d'animaux ou avec du gibier.

Ce brave homme fait crédit à tous ceux qui viennent lui avouer qu'ils n'ont pas de quoi le payer. « Bien, bien, leur dit-il; prenez ce qu'il vous faut et lorsque vous rentrerez dans votre argent, vous me payerez. »

Nous sommes arrivés la nuit à *Fort-Bridger;* M. Du-

rand avait envoyé le colonel Symour pour demander au juge s'il pourrait nous donner l'hospitalité à tous.

Nous avons trouvé la famille sur la porte, nous attendant.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

— Soyez les bienvenus, nous dit M. Carter, entrez, et veuillez vous considérer ici comme chez vous.

Sa femme et ses filles nous firent les honneurs de leur maison avec une grâce charmante, et nous introduisirent dans des chambres d'une propreté réjouissante pour des voyageurs fatigués, et d'un confort bien entendu. Dans chacune de ces chambres, bon lit, grands fauteuils, tapis moelleux, large table de toilette avec de l'eau à profusion, un linge d'une blancheur éblouissante ; après une demi-heure de repos, on sonna le souper, et nous nous installâmes autour d'une table couverte de mets excellents, tels que bœuf salé, jambon, volaille, gâteaux, confitures, pain chaud et thé. Rien n'y manquait, le juge dit le

benedicite et tout le monde fit gaiement honneur au repas. La soirée se termina avec les officiers et leurs femmes dans un grand salon décoré avec une élégante simplicité. Un piano, une harpe, des albums, et quelques dessins, me donnèrent l'illusion de me retrouver en Europe. Deux chasseurs anglais, logés chez M. Carter depuis un mois, se mirent à raconter leurs prouesses, après quoi, on fit de la musique. Une ravissante jeune fille, blonde comme les blés, gracieuse et élégante, avec des traits d'une douceur et d'une finesse remarquables, se mit à chanter en s'accompagnant de la harpe. Cette jolie miss est une des filles de M. Carter ; la famille est nombreuse, mais c'est aussi la plus jolie famille qu'on puisse rêver. La femme de M. Carter paraît plutôt être la sœur que la mère de toutes ses filles ; toutes les quatre demoiselles sont également bonnes et gracieuses, et savent faire les honneurs de la demeure paternelle avec une cordialité charmante.

Une heure après que vous êtes installé chez ces dignes Yankees, vous vous trouvez à votre aise comme chez de vieux et bons amis.

Cinq ou six bébés bien frais, bien roses, complètent ce tableau de famille : ils sont un peu sauvages, comme des enfants du désert. Mais peut-on leur en faire un reproche?

M. Carter est un marchand... mais de manières, d'éducation, c'est le type du grand seigneur campagnard.

Quand on est chez lui, on se croirait bien plus dans un antique manoir féodal que dans la résidence d'un homme s'adonnant au commerce ; tous ceux qui s'arrêtent à *Fort-Bridger* gardent de la famille Carter un bien excellent souvenir.

Pour moi, il me semble que j'ai là, au milieu des Montagnes-Rocheuses, une famille amie que j'ai eu beaucoup de peine à quitter, et que je serais bien heureuse de revoir.

Ces aimables personnes nous ont offert l'hospitalité à deux reprises, en allant et en revenant, et toujours avec la même cordialité. Tout ce confort

nous délassait agréablement des fatigues du voyage; je trouve que, même à ce point de vue, cette aimable famille a droit à notre reconnaissance.

IV

Chemin de fer du Pacifique.

Le canal de Suez et le chemin de fer du Pacifique, sont les deux œuvres capitales de ce siècle.

Dès le mois d'octobre de cette année, nous aurons une communication directe entre l'Occident et l'extrême Orient.

La route de l'Inde se trouvera abrégée de 2,800 lieues pour l'Amérique du Nord, de 3,000 lieues pour le bassin des mers du nord de l'Europe, et de 4,000 lieues pour les villes du bassin de la Méditerranée.

En juillet de cette année, le grand chemin de fer du Pacifique sera terminé, et le voyageur pourra aller de New-York à San-Francisco, c'est-à-dire faire un parcours de 3,000 milles sans changer de wagon et avec tout le confortable possible. Il trouvera partout un bon lit, et un excellent restaurant ; et les femmes élégantes pourront même se donner le luxe de changer de toilette trois fois par jour, si le cœur leur en dit.

Ce trajet immense sera fait en onze jours ; onze jours qui paraîtront bien courts, car le voyageur pourra contempler à son aise cette nature grandiose et variée du Nouveau-Monde. Il verra les forêts vierges, les prairies vierges, des fleuves dont la largeur fait disparaître la rive opposée ; il passera sur des ponts ayant plusieurs milles de largeur, travail digne des Romains, enfin il admirera ces Montagnes-Rocheuses qui n'ont pas de pareilles dans le monde. Rien que pour jouir de ce spectacle majestueux, ce voyage mérite d'être entrepris.

Entre ces deux œuvres colossales, il y a plus

d'un point de comparaison : utilité du but atteint, grandeur de l'entreprise, immenses difficultés vaincues.

Si nos courageux compatriotes ont eu à lutter contre les sombres horreurs du désert de Suez, les ingénieurs et les ouvriers du grand Pacifique ont eu aussi à supporter ce morne découragement qu'inspirent la solitude et l'éloignement de la mère-patrie. Eux aussi ont dû planter leurs tentes en plein désert!

Si pour les travaux de l'isthme on était forcé, dans les commencements, de tout faire venir de France, dans le désert américain, tous les vivres, les matériaux, les abris et l'outillage n'étaient obtenus qu'au prix des plus grands sacrifices.

Tout à l'heure je vous parlerai des difficultés qu'il a fallu vaincre pour établir cette voie ferrée; pour le moment je veux vous dire quelques mots de l'entreprenant Yankee qui a eu le premier la pensée de cette immense construction, et qui,

par son activité, a su la mener à bonne fin.

M. Durand, le vice-président, le directeur effectif de cette entreprise, est un courtier de la ville de New-York; il est généralement connu sous le nom du docteur Durand. Tous les ingénieurs, tous les entrepreneurs subalternes, tout le monde enfin, ne l'appelle pas autrement que le docteur. Je m'étais figuré dans ma naïveté que docteur voulait dire médecin, et que M. Durand avait abandonné sa clientèle pour s'adonner à cette œuvre gigantesque. Un jour donc, me trouvant souffrante, je le priai de passer chez moi, et lui demandai une consultation : Je ne suis pas médecin, me dit-il en riant. Je crus alors qu'il était docteur en droit, ou docteur ès science, mais une dame de Saint-Louis me tira de mon erreur, et elle m'expliqua que c'était un titre qu'on donnait souvent par pure politesse.

Eh bien certes, M. Durand mériterait plutôt le titre de général, car, de fait, il a une véritable armée sous ses ordres, et il commande avec une telle précision qu'il est impossible de désirer rien de mieux.

Son coup d'œil est juste, sa décision prompte, et son activité sans pareille. Il passe presque toute l'année en chemin de fer, ou sous une tente dans le désert ; rien ne l'embarrasse, rien ne le rebute ni le décourage ; il sait tourner toutes les difficultés et les vaincre avec une adresse incomparable.

Le chemin de fer du Pacifique, ou plutôt, permettez-moi de l'appeler de son nom yankee, le *Pacific-railroad*, commence à *Omaha*, où il opère sa jonction avec la grande ligne centrale ; il a à parcourir toutes les vastes prairies du *Nebraska*, les déserts du *Iowa*, pénètre dans le *Colorado*, passe à 100 milles de la ville de *Denver*, qu'un embranchement va bientôt relier à cette grande voie ferrée, et se lance enfin à travers les dédales, les hauteurs, et les précipices des Montagnes-Rocheuses.

Vingt mille ouvriers travaillent à sa construction, plus de cinquante ingénieurs y sont employés, ce qui constitue avec les dix mille chevaux nécessaires, une véritable armée.

Pendant que j'étais dans ces parages, les travaux étaient menés si vivement qu'on faisait jusqu'à 6 milles par jour; ainsi, en allant à *Salt-Lake-City*, nous avions laissé les derniers rails poses au village de *Green-River;* à notre retour, ils avaient avancé de 120 milles, et nous avons pu laisser nos voitures à *Bryant*, où un petit village s'était déjà formé.

C'est vraiment merveilleux de voir avec quelle promptitude la voie ferrée entraîne la civilisation. Pas plus tôt qu'un cent de milles est construit et qu'une nouvelle station est élevée, l'on voit s'établir des banquiers, des marchands, des ouvriers en tout genre, voire même des maisons de jeu! tous les grecs de l'Amérique arrivent avec empressement dans ces nouveaux campements et ils ouvrent des tripots auxquels les femmes douteuses servent d'appât.

Le moindre ouvrier terrassier gagne six dollars par jour; n'ayant pas le moyen d'employer et de placer son argent immédiatement, il se laisse entraîner facilement à la passion du jeu.

L'acharnement des Indiens contre ce chemin de fer a rendu et rend encore sa construction très-difficile : les ouvriers, comme je l'ai dit, sont forcés de travailler avec leurs armes chargées à portée de la main; plus d'un a été la victime de ces sauvages.

En octobre dernier, ils ont fait dérailler le train trois fois en douze jours, mais cela n'arrête pas le service, les trains continuent à marcher, les ouvriers continuent leur travail, *all right*, et tout est dit.

Comme on a rencontré presque partout un sol très-mauvais pour la construction, des terrains mouvants dans les prairies, un sol calcaire et volcanique dans le Colorado et dans les Rocheuses, voici comment on procède pour améliorer les terrassements : on place des traverses de bois, formées par le corps de gros arbres, elles sont mises les unes à côté des autres, et les rails de fer sont posés sur ces poutres.

Il y a à peu près 2,500 traverses par mille, c'est

donc environ huit millions d'arbres coupés pour l'établissement de cette voie ferrée.

Il a fallu établir près de 694 ponts, les uns à voûte unique, ou à tablier fort court, soutenu par des pontons, ou bien encore en arcatures de fer; quelques autres des arcatures reposant sur des piles.

153 de ces ponts ont moins de 25 pieds de long;

322 ont une longueur qui varie entre 25 et 50 pieds;

219 ont plus de 50 pieds.

La longueur totale de tous ces ponts additionnée forme un total de 43,717 pieds, c'est-à-dire un parcours de près de 8 milles.

34 de ces ponts, jetés sur les principaux cours d'eau, sont construits en arcatures de fer (système How) reposant sur des piles et des culées.

Ces 34 ponts exigent 90 culées en pierre et 8,450 pieds linéaires d'arcatures du système How en plus, de 100 à 150 pieds de portée.

Les autres ponts jetés sur des cours d'eau plus secondaires, sont de simples voûtes ou bien des arches et des culées en pierre.

Dans les Montagnes-Rocheuses, il faut percer le roc, établir de longs souterrains. On ne sait point encore, ou plutôt on ne savait pas à l'époque où j'y étais, le nombre exact des tunnels qu'il faudrait construire, mais j'en ai vu plus de dix en voie de percement.

Il faut aussi tailler les rochers, combler les ravins, pour ouvrir au milieu de ces chaînes tortueuses une voie praticable.

Les Européens qui feront ce voyage seront pris de vertige quand ils verront quels coudes et quels détours fait cette ligne, quelles descentes et quelles ascensions elle affronte ; ainsi l'élévation du sol à

Omaha est de 940 pieds au-dessus du niveau de la mer, et, auprès des grands lacs salés, elle arrive jusqu'à 4,315 pieds.

Le total des rampes dans la direction de l'Ouest est de 12,995 pieds; le chiffre total des descentes est de 9,626 pieds. — Dans les montagnes de *San-Francisco*, le chemin de fer arrive sur un point élevé de 7,464 pieds au-dessus de la mer.

Il y a des endroits où les rampes atteignent un chiffre de 90 pieds d'élévation par mille.

Ce chemin de fer ayant été déclaré d'utilité publique, reçoit une subvention du gouvernement : cette subvention est de 26,580 dollars par mille, payés en bons du Trésor ; de plus, le gouvernement a concédé cent mètres de chaque côté de la voie à la compagnie.

En septembre dernier, les ingénieurs avaient déjà découvert trois riches mines de charbon dans ces terrains ; si bien que le chemin de fer aura son

charbon pour rien. Excellente affaire pour les actionnaires !

Voici l'estimation du coût de cette voie, faite d'après le coût des premiers 710 milles construits.

Si cette ligne forme sa jonction, comme l'espère la compagnie, vers la pointe nord des grands lacs salés, sa longueur sera d'à peu près 1,110 milles; les frais de construction, de matériel, ainsi que la ligne télégraphique, forment un total de 38,824,821 dollars, ce qui met à peu près le mille à 34,977 dollars.

Le gouvernement donne environ 26,580 dollars par mille.

La compagnie a déjà bénéficié de 36,647,480 dollars.

On le voit, le chemin se construit, la voie n'est pas encore terminée, et déjà les actionnaires ont un bénéfice magnifique.

Il n'y a que les Anglais et les Yankees pour pouvoir conduire de cette façon de grandes entreprises !

Il est vrai que, dans cet heureux pays, la concession et le privilége sont choses inconnues : qui voudra, pourra construire un autre chemin de fer à côté de celui-là.

Pour obtenir ce droit, point n'est besoin d'offrir un million à un personnage influent qui, moyennant ce pot-de-vin, mettra ses amis à notre disposition.

Le gouvernement n'a pas le droit de venir vous dire, comme il l'a dit ailleurs en certaines occasions : « Je vous accorde un privilége ; mais, comme j'ai certaines personnes que je veux protéger, parce qu'elles me sont agréables, arrangez-vous de manière à leur donner le moyen de payer leurs dettes. » Non, aux États-Unis, on ne fait pas de ces marchés-là.

Les millions détournés dans d'autres pays de leur destination pour enrichir les *agréables* du gouvernement, sont pris nécessairement dans la poche des

malheureux actionnaires. Le pauvre public est toujours volé, et les affaires les plus brillantes finissent souvent par des catastrophes, malgré l'appui qu'elles trouvent dans les régions officielles.

Depuis *Green-River*, le chemin de fer est construit par des ouvriers mormons. — Leur chef, *Brigham-Young* a pris avec ses trois fils aînés, cette voie à forfait. — Partout, dans les montagnes, on voit des mormons campés, et je vous assure qu'ils mènent la chose rondement. C'est depuis que la construction est entre leurs mains, que l'on fait jusqu'à 6,000 milles par jour.

Le grand chef mormon, — sachant que M. Durand arrivait chez lui avec une nombreuse caravane, dans laquelle se trouvaient des dames, — avait donné l'ordre, par le télégraphe, à chaque campement mormon, de nous faire préparer un bon gîte et de quoi bien dîner.

Nous étions très-curieux de voir ces fameux saints des derniers jours, comme ils s'appellent modestement : aussi, lorsque M. Durand nous montra une dépêche de *Brigham-Young*, ainsi conçue : « A la station *Plume-Creek*, famille mormonne vous attend. »

Nous nous sommes écriés avec joie : — Enfin, nous allons contempler ces ménages à dix-sept dont un seul homme !

En arrivant à ladite station, nous aperçûmes un mormon qui nous attendait déjà à sa porte : il nous souhaita la bienvenue et nous introduisit dans une salle, dans laquelle un grand couvert était servi ; une jeune femme jetait un dernier coup d'œil à son arrangement ; elle nous fit un gracieux salut et se sauva dans la cuisine.

— Voilà la première, — me dis-je, — elle est assez jolie, qui sait comment sont les autres ?

J'entrai bravement dans la cuisine, sous prétexte

de demander de l'eau ; la jeune femme était là causant avec une autre vieille, occupée à cuisiner : « Ma belle-mère, » me dit-elle, en me la présentant... Tout en causant avec ces deux femmes, je cherchais du coin de l'œil où pouvaient bien être les autres. — Elles doivent être enfermées quelque part, — me disais-je ; ce mormon ne veut pas, sans doute, nous choquer par la vue de son harem au complet.

La jeune femme, m'ayant demandé s'il me serait agréable d'aller faire un bout de toilette dans ma chambre, avant le dîner, j'acceptai avec empressement, espérant arriver à voir les autres.

Elle me conduisit dans une petite chambre bien proprette et bien simple. « Si vous voulez, — me dit-elle, inviter les autres dames à monter, voilà la chambre de ma belle-mère qui est à leur disposition. » Cette maison construite en bois vous fait l'effet d'une de ces boîtes à laquelle rien ne manque : c'est fort à la mode dans le *Far-West*, et pour ainsi dire la seconde étape avant le palais. Une grande salle dans le bas, une cuisine à côté ; deux chambres dans le haut, et

un grenier. Eh bien, je voyais le grenier ouvert, il était rempli de pommes de terre, de fruits confits, de bouteilles de cidre ; mais pas l'ombre d'une femme n'y apparaissait ; dans les deux chambres habitées, il n'y avait que deux lits, celui de la belle-mère, et le lit des mariés.

J'étais on ne peut plus intriguée : si bien que, m'armant de tout mon courage, et au risque de paraître indiscrète, je demandai à mon hôtesse :

« — Mais où sont donc les autres femmes ? » Elle partit d'un éclat de rire et me répondit avec une pointe de raillerie : « Ah ! c'est juste, madame, vous supposez qu'un mormon avec une unique femme n'est pas un mormon... Mais, voyez-vous, nos maris ont le droit et non pas l'obligation de prendre plusieurs femmes ; ainsi voilà quatre ans que je suis mariée et Charles trouve qu'il a assez d'une épouse. Du reste, si vous allez à *Salt-Lake-City* vous pourrez vous convaincre que toutes les histoires écrites sur nous, sont des fables inventées par la malveillance de nos ennemis ! » J'étais étonnée et, faut-il le dire, un peu dépitée. Si

j'allais découvrir, à mon arrivée à *Salt-Lake*, que mormon est le synonyme de mari fidèle, qu'en dirait-on en France? Je redescendis à la salle à manger, où je trouvai tout le monde réuni.

— Messieurs et mesdames, — dis-je à mes compagnons de voyage, — nous sommes volés, mystifiés; notre hôte a une seule femme et il est marié depuis quatre ans!

Stupéfaction et désenchantement général. Le jour suivant nous devions encore nous arrêter chez un autre mormon. Tout notre espoir était là : celui-là nous présentera sans doute ses dix-sept femmes.

Nous fûmes encore déçus, mais un peu moins cependant; car, en entrant dans la salle à manger, nous vîmes deux jeunes femmes mettant le couvert : j'en découvris une troisième, moins jeune, faisant la cuisine.

Bien vite j'adressai la parole à l'une des jeunes

femmes. — Est-ce à la maîtresse de maison que j'ai l'honneur de parler?

Elle me répondit en souriant.

— A l'une des maîtresses de maison, car nous sommes trois !

— Trois... Je respirais d'aise ; j'avais donc sous les yeux de vrais mormons.

Je me crus forcée de prendre un petit air triste de convenance pour lui dire : — Ah ! Cette autre jeune dame est donc votre rivale...

— Ma rivale ! — me répondit-elle d'un air étonné, et pourquoi cela ? c'est tout simplement ma sœur, et ma sœur doublement ; car, elle l'est par le sang et par la volonté de Dieu, étant comme moi l'épouse de Williams. — Comment — m'écriai-je, votre propre sœur a-t-elle pu consentir à devenir votre rivale?

— Mais, — me dit-elle alors avec une pointe de

mauvaise humeur, elle n'est pas du tout ma rivale : elle est tout simplement l'épouse de mon mari, tout comme moi.

Je compris que, sans le vouloir, je choquais cette jolie mormonne, qui avait l'air de trouver mon étonnement hors de saison, et je lui dis, avec la plus grande douceur : « Excusez ma curiosité, mais je suis Française et je suis très-curieuse de connaître les mœurs de votre pays, afin de me fixer sur la différence qu'il peut y avoir entre le mormonisme de *Salt-Lake* et celui de l'Europe. »

Mon titre de Française parut me valoir ses sympathies; elle changea de ton et me dit fort gracieusement : « Puisque vous venez de si loin pour nous visiter, soyez la bienvenue; les saints et saintes des derniers jours vous recevront avec plaisir et je suis heureuse d'être la première à vous le prouver. Je vais prier Dieu de vous envoyer le don du Saint-Esprit, afin qu'il ouvre votre cœur à l'Évangile restauré. »

L'espoir de me voir convertir au mormonisme m'effraya horriblement et je ne pus m'empêcher de dire : « Oh ! non, merci ; j'ai eu un mari français, c'est vous dire que je connais déjà le mormonisme par expérience, et j'en ai assez. »

Elle sourit à cette réplique, sans se décourager, et elle continua ainsi : « Si un jour l'esprit et la lumière se font en votre âme, alors vous deviendrez notre sœur et j'en serai bien heureuse, car je me sens déjà de l'amitié pour vous. » Sur cette cordiale déclaration, elle me demanda si je voulais venir à la cuisine pour voir sa troisième sœur.

Je m'empressai de la suivre, et j'aperçus devant les fourneaux, une grosse femme fort laide, très-commune, qui paraissait apporter beaucoup de zèle à la confection de notre dîner.

Tout en causant avec ces trois femmes, je remarquais qu'une franche cordialité régnait entre elles ; elles étaient toutes trois gaies, rieuses ; quatre enfants jouaient dans un coin. Many, la jeune femme à qui

j'avais adressé la parole en premier lieu, caressait une petite fille qu'elle tenait dans ses bras. « Voyez, — me disait-elle, comme elle est jolie. Eh bien ! elle est encore plus gentille. » — La fillette l'embrassait, jouait avec ses cheveux et paraissait l'aimer beaucoup.

— Quel âge a-t-elle, votre petite fille? — lui demandai-je.

— Elle a quatre ans; mais ce n'est pas ma fille, c'est la fille de madame; et elle me montrait la cuisinière; moi, je n'ai qu'un petit garçon.

— Oui, c'est ma tante, — dit la fillette.

— Qui aimes-tu le mieux, ta maman ou ta tante?

— Mais toutes les deux également, — me répondit-elle.

La jeune femme, qui avait deviné ma pensée, me dit en souriant :

— Ceci va encore vous étonner, madame ; mais, voyez-vous, nous aimons presque autant les enfants de nos sœurs en Dieu que les nôtres ! ! !

Cela m'étonnait, en effet... et cette phrase de *sœur en Dieu* me choquait ; pourquoi pas plutôt, *sœur en amour ! !*

Ce que je reproche le plus aux mormons, c'est de mêler Dieu et la religion à une situation si peu édifiante. Ils me font l'effet de don Juan, qui jurerait qu'il ne courtise les femmes que par ordre divin, et qui les presserait de se rendre et de céder au nom de la morale et de la religion.

Don Juan dévot ou hypocrite, c'est un type à personnifier ! ! Je m'amusai à faire causer mes trois hôtesses et j'appris par elles quelques détails sur l'organisation de ces ménages en commun.

Tout le travail est classé et divisé par semaines ; — chacune des femmes a sa semaine pendant laquelle elle s'occupe des soins du ménage : elle fait la cuisine,

veille à la lingerie, elle a même ses heures de sorties et de visites. — Je me bornai à ces quelques détails qui m'ôtèrent l'envie d'en savoir davantage.

Le surlendemain de cette première rencontre avec les mormons, nous étions dans le campement de l'ingénieur en chef M. Reed, lorsqu'on nous annonça les deux fils de Brigham-Young : — Young-Younger et Jean W (prononcez Jean Deubleyou). Ils venaient nous souhaiter au nom de leur père la bienvenue dans l'État de l'*Utah*, domaine des saints des derniers jours ; ils nous apportaient des fruits exquis et du champagne de *Salt-Lake*.

On me les présenta : je me mis à causer avec eux, très-désireuse de savoir ce qu'étaient les fils de ce pape mormon ; j'eus encore un grand étonnement, de les trouver hommes du monde, avec des manières simples, naturelles et pourtant élégantes et ne manquant pas de distinction.

Young-Younger est le fils aîné du grand chef mormon, celui qui doit lui succéder un jour. On sait

que *young* en anglais signifie jeune. Le pape mormon se nomma donc Brigham jeune; *younger* signifiant plus jeune, est resté le nom du fils.

Younger est venu à Paris, il y a deux ans de cela; il connaît par conséquent notre pays et se mit tout de suite à en parler avec moi. Ce mormon a de l'esprit, et son esprit est assaisonné d'une pointe de raillerie qui n'est nullement désagréable. Il se moquait, entre autres, assez finement de la curiosité qu'ont les Parisiens de voir un mormon : « Franchement, — me disait-il, — je croyais que, dans ce pays où la pratique de la pluralité des femmes est tellement répandue, un pauvre mormon de *Salt-Lake-City* passerait inaperçu ! Eh bien non ! » Et, là-dessus, il me racontait les questions bizarres et peu convenables qu'on lui avait adressées à Paris.

Il me parla surtout, d'une façon fort amusante, de l'accueil qu'on lui fit chez une grande dame, dont le mari occupe un poste élevé.

— Je pensais, — me disait-il, — que je pouvais me

permettre d'offrir des livres sur nos institutions religieuses si peu connues à Paris; on m'avait même assuré, qu'en haut lieu, on avait quelque curiosité de les connaître.

Je fis donc relier plusieurs de nos livres, et je les portai chez M***. Le valet de chambre me dit :

— M*** est sorti.

— Alors, portez ma carte à madame.

Je savais que les Français n'enferment point leurs femmes dans des harems et les laissent recevoir des visites sans que la bienséance en soit choquée.

J'attendis dans une antichambre sur laquelle donnaient plusieurs portes. Tout à coup, j'entendis une voix de femme retentir, avec un accent d'épouvante.

— Un mormon! Grand Dieu! Non certes, je ne

le recevrai pas... Allez lui dire que je suis souffrante.

Le valet de chambre revint vers moi, et fit sa commission. Alors je lui dis en souriant :

— Exprimez tous mes regrets à madame *... de ne pas pouvoir lui présenter mes hommages, et portez-lui ces livres en la priant de vouloir bien les remettre de ma part à son mari.

Je remis une seconde carte avec mes livres richement reliés. J'attendis un moment et la même voix s'écria :

— Des livres ? Voyons ce que c'est !

Quelques minutes de silence, on feuilletait probablement les livres. Après ce silence, exclamations de colère :

— Des livres mormons... fi ! l'horreur ! Comment, il veut que je donne ces infamies à mon mari ? Ja-

mais !... Vite, vite, emportez cela, rendez-lui ces livres et défendez-lui, entendez-vous bien ? défendez-lui d'en laisser un seul chez moi. Je ne veux pas que ces horreurs-là souillent ma maison !

Je remportai mes livres, très-étonné de l'épouvante que j'avais causée à cette grande dame. Je racontai la chose à un Parisien de mes amis, qui se mit à rire à gorge déployée.

— Je le crois bien, — me dit-il, qu'elle a eu peur ! Elle a de très-bonnes raisons pour désirer que son mari croie que la pluralité n'est permise qu'aux femmes... aux maris jamais.

— Ah ! ah ! — répondis-je, est-ce que les mormons disent aussi du mal des femmes ?

— Non certes, madame, nous ne nous permettons même pas d'en penser : je répète seulement une méchanceté parisienne.

J'exprimai à ces messieurs mon vif désir de connaître les institutions mormonnes et d'étudier leur religion.

— Je veux absolument, — leur dis-je, voir de mes propres yeux comment vos femmes supportent leur humiliante condition, et je veux leur demander ce qu'elles en pensent.

— Cela vous sera bien facile, madame, et nous vous présenterons nos femmes, qui vous introduiront dans tous les ménages mormons que vous voudrez visiter.

Jean W ajouta :

— Une de mes femmes est d'origine française par sa mère; elle parle très-bien le français et se mettra complétement à votre disposition.

Les deux fils de Brigham-Young, Jean W surtout, sont très-bons garçons, très en train et, avec cela, instruits et intelligents.

Le surlendemain, je faisais mon entrée dans *Salt-Lake-City*, dans la voiture du président, et conduite par son troisième fils Josaphat.

— J'y reçus un accueil très-cordial et très-empressé, et j'eus l'occasion de voir plus de deux cents ménages et de causer avec une multitude de mormons.

On a raconté tant de fables sur ces saints des derniers jours, que je crains d'inspirer de la défiance en me tenant strictement à la vérité. — On s'est plu à représenter les hommes comme des pachas, ayant cinquante ou soixante femmes, et ne songeant qu'à satisfaire leurs mauvaises passions. La plupart des voyageurs, en revenant de chez les Mormons, se croient obligés d'enrichir leurs récits d'anecdotes extravagantes pour exciter la curiosité d'un certain public. Ces messieurs ne m'en voudront pas si je dévoile leur supercherie. Comment peuvent-ils connaître l'intérieur des familles, puisque les hommes qui arrivent à *Salt-Lake* ne peuvent pas y pénétrer : ils sont reçus par le président, par les consuls et au-

tres dignitaires, mais voilà tout. Ce qui se passe au sein des familles, dans l'intimité du foyer, ils n'en savent rien. Et lorsqu'ils en parlent, ils brodent, ou bien ils répètent quelques vieilles rengaines, inventées par les journalistes américains pour déconsidérer un état social qui leur porte ombrage. Il est une histoire qui a fait le tour du Nouveau-Monde, un *pouf* à l'américaine, complétement oublié aujourd'hui. Eh bien! dernièrement, un voyageur revenant de *Salt-Lake-City* a trouvé drôle de reprendre cette fable et de la raconter d'un air sérieux, en lui donnant un certain vernis d'authenticité. — Voici l'histoire :

Une femme se présente un jour dans l'office d'un mormon et lui fait une réclamation. Celui-ci la regarde d'un air étonné et lui dit :

— Mais je ne comprends pas pourquoi vous m'adressez cette demande, à moi ?

— Mais à qui voulez-vous que je l'adresse, si ce n'est à vous?

— Qui êtes-vous donc?

— Comment, vous ne me reconnaissez pas?

— Non, pas le moins du monde... Ah! tenez, il me semble pourtant que j'ai déjà eu le plaisir de vous voir quelque part... mais où? je l'ignore...

— Eh bien, je vais vous le rappeler. Vous m'avez vue chez vous, dans votre boudoir, car je suis votre femme!

— Vous, ma femme! Ce n'est pas possible. Comment vous appelez-vous donc?

— Juliette...

— Quel est votre numéro?

— Trente-sept.

Le mormon ouvre son registre, cherche au numéro 37, et y voit réellement le nom de Juliette.

Alors il lui tend la main et lui dit amicalement :

— Asseyez-vous donc, c'est très-vrai, vous êtes ma femme ; adressez-moi votre requête et je m'empresserai d'y faire droit.

Certes, l'histoire est drôle, elle a fait rire pendant toute une saison d'été les Yankees qui l'ont lue dans leurs petits journaux ; mais elle est inexacte et invraisemblable ; car il n'y a pas un seul mormon qui ait un pareil chiffre de femmes. Le président seul en a beaucoup (je vais vous expliquer pourquoi), et encore n'en a-t-il que dix-sept. Comme il passe ses soirées au milieu d'elles, comme il dîne avec elles et les mène au spectacle, il les connaît toutes et n'a certes pas besoin de chercher dans ses registres pour trouver les numéros. Le président actuel m'a présenté ses dix-sept femmes, en les nommant toutes par leur nom et me disant à quelle époque il les avait épousées, quel âge elles avaient, le pays où elles étaient nées ! Sa mémoire est très-fidèle sur ce chapitre. La vérité a le triste privilége d'être bien moins amusante que le mensonge et l'exagération.

Malgré cela, je dirai simplement la vérité sur ces fameux mormons, qu'on se plaît à tourner en ridicule et je n'ajouterai rien de mon cru. Si l'on veut s'amuser sur ce sujet, point n'est besoin de faire 2801 milles pour étudier les mormons; il serait plus simple et plus commode de rester à Paris et de donner libre cours à son imagination; pour moi, une relation de voyages doit être, avant tout, fidèle et exacte.

Quand je veux du drolatique et de l'amusant, je les cherche dans un roman!!

Ai-je tort? ai-je raison?

Oh do n't know, but I think than yes!

Retournons à nos mormons, qu'on pourrait appeler les mormons cosmopolites, car il y a des Allemands, des Suisses, des Suédois, des Norwégiens, des Anglais et même des Yankees; il y a un seul Français; pas un Italien, pas un Espagnol! *Salt-Lake* a donc été, comme on le voit, le

rendez-vous de tous les gens, qui, avant de quitter leur patrie, s'étaient déjà affranchis de tout préjugé, et qui, ayant le courage de leur opinion, s'étaient décidés d'avance à accepter les charges de la polygamie.

Cet élément cosmopolite et libre penseur, — indifférent aux formes anciennes, inconscient de l'avenir, mais entraîné vers un idéal par des aspirations que je crois honnêtes, — s'est groupé sous le nom de mormons pour se transformer en un état social d'une légalité douteuse, si l'on veut, mais dont le but est la recherche d'une forme nouvelle.

Sur tout cela, s'est greffée une religion nouvelle, comme aux temps de Fourier et des saint-simoniens!!

C'est curieux, j'en conviens ; mais c'est trop sérieux aujourd'hui pour n'en voir que le côté ridicule. Ce qui me semble incroyable, c'est que, — dans ce dix-neuvième siècle, qui représente à nos yeux la quintessence de la civilisation des siècles écou-

lés, — une religion nouvelle ait pu s'établir sur des bases solides et trouver un si grand nombre d'adeptes!

Ce qui prouve peut-être qu'il n'y a ni vérités ni mensonges absolus, dès qu'il s'agit de choses qui sont du ressort de la foi.

Mais, avant de vous parler des mormons d'aujourd'hui et de la ville de *Salt-Lake* leur capitale, laissez-moi vous donner quelques détails sur le fondateur de cette secte, sur celui que les mormons appellent le prophète Smith. Je vous dirai ensuite quelques mots sur la religion elle-même et sur son origine. Cette partie-là est sèche et aride; mais s'il est quelques personnes, parmi mes lecteurs, qui n'ont pas eu l'occasion d'étudier cette question, elles seront peut-être bien aises d'en avoir un aperçu exact. Puis, nous reviendrons à ceux que les Américains ont surnommés les mormons, mais qui se donnent à eux-mêmes le nom, fort peu modeste, de *Saints des derniers jours*.

En 1830, vivait dans l'État du *New-Hampshire* une

famille Smith... qui ne jouissait pas d'une bonne réputation... Les Américains prétendent qu'au lieu de s'adonner aux labeurs honnêtes, ses membres s'occupaient exclusivement de sciences occultes, et qu'ils passaient leur temps à rechercher les prétendus trésors qui sont enfouis dans le sol américain. (Cette légende de trésors enfouis dans la terre est si répandue, qu'aujourd'hui encore il se forme des sociétés avec un gros capital pour ces recherches.)

Un jour, le chef de cette famille, — Joseph Smith, — déclara avec le plus grand sérieux qu'il avait eu une révélation de Dieu... Peu de jours après, il ajouta que, sur une seconde révélation d'en haut... il avait découvert, sur la montagne de *Cumorah*, les plaques où *Mormon* et avant lui *Néphi* avaient gravé l'histoire des Néphites et des Lamanites... Il prétendit aussi qu'il avait trouvé le fameux *Urim and Thummin*... espèce de verre grossissant qui lui permettrait toujours, d'après la même révélation, de lire les caractères gravés sur ces plaques et de les comprendre. Là finit le surnaturel. —Joseph Smith a été en communication avec Dieu.

Quelques siens amis ont témoigné avoir vu, touché, pesé les plaques et les verres... les autres y croient de confiance. Les mormons d'aujourd'hui ne montrent ni les plaques ni le *Urim Thummin*, et pour cause, probablement.

Après cette précieuse trouvaille, Smith s'installa derrière un rideau pour voiler ces caractères sacrés aux regards profanes, et il les traduisit en caractères ordinaires. Ces plaques sont, — disent les mormons, — au nombre de onze, longues de dix pouces chacune, larges de six ; elles ont l'air d'être en or, et sont recouvertes de caractères ressemblant à l'écriture égyptienne. Il paraît que cette écriture était fine et serrée, car on a fait un fort volume avec la traduction. Ce livre s'appelle « le livre des mormons. » Je vais essayer de vous dire en quelques mots son contenu, car il est la base de toute leur religion.

Six cents ans avant Jésus-Christ, *Néhi*, fils de Sédécias, roi de Jérusalem, reçut l'ordre de Dieu par révélation de s'emparer du livre des Juifs, contenant toute leur histoire, — livre commis à la garde de La-

bam, après quoi, il devait fuir dans le désert avec toute sa nombreuse famille. *Néhi* chargea son fils *Néphi* de cette importante commission ; celui-ci s'en acquitta en tuant Labam, qu'il trouva en état d'ivresse devant la porte de son logis.

Les esprits inquiets prétendent que tout dégénère, et pourtant de nos jours les héros de la Bible, — voire même ceux de l'antique Grèce, — n'auraient plus aucun succès... Nous les enverrions au bagne !

Une fois en possession de ce livre précieux, *Néhi* s'enfuit dans le désert près de la mer Rouge, avec sa famille fort nombreuse. Là, *Nephi* reçut, à son tour, une révélation : Dieu lui ordonna de construire un vaisseau, en lui donnant toutes les indications nécessaires pour ce travail. Il obéit et, lorsque le vaisseau fut construit, Dieu lui donna un compas directeur (espèce de boussole, je suppose) en lui disant : « Tu monteras dans ce vaisseau avec ton père, ses frères, leurs femmes et leurs enfants ; tu emporteras des provisions en grande quantité et des semences de toutes sortes... et tu te laisseras guider

par le compas directeur, qui te conduira vers une terre bénie, que je destine à vous et à vos descendants. »

Voilà donc tous ces Juifs naviguant sur l'onde et découvrant l'Amérique après six années de navigation !... et cela six cents ans avant Jésus-Christ. Quel plagiaire que Christophe Colomb !

Sur ce vaste continent, ils ne trouvèrent aucun être humain, mais en revanche tous les animaux qui y sont encore aujourd'hui et bon nombre dont la race est perdue. Ils se mirent à cultiver la terre et à exploiter de riches métaux avec lesquels ils construisirent des temples à l'instar de celui de Jérusalem.

Néphi fut leur roi, leur grand prophète et continua à recevoir des révélations du Très-Haut... Mais, un jour, son frère Laman s'étant révolté contre lui, le désaccord se mit dans la colonie et Néphi dut fuir pour échapper aux mauvais traitements de son frère. La famille se divisa en deux branches, les uns sui-

virent *Néphi*, les autres restèrent avec *Laman*.

De là, deux peuples distincts : les *Lamanites* maudits de Dieu et les *Néphites* aimés du Seigneur.

L'avénement du Christ, sa naissance, sa mort pour le salut des hommes, furent révélés à Néphi par anticipation : les Mormons disent 580 ans avant l'ère chrétienne... Plus tard, l'Évangile leur fut transmis par la même voie et les Juifs Néphites devinrent chrétiens!

Après Néphi, ce peuple eut plusieurs autres grands prophètes qui étaient guerriers en même temps ; car les Néphites étaient en luttes continuelles avec les Lamanites.

Le dernier de ces guerriers prophètes fut *Mormon*, qui, comme ses devanciers, recevait des révélations de Dieu, et qui continua à écrire son histoire sur les plaques sacrées : il donna même son nom à ce recueil.

Après Mormon, les Néphites commencèrent à ne

plus écouter la voix du Seigneur. Alors Dieu, pour les punir, cessa de leur faire ses confidences ; la malédiction du Très-Haut s'appesantit sur eux, et ils devinrent ces espèces de sauvages que les Européens trouvèrent en Amérique après sa découverte, et qui, aujourd'hui encore, scalpent les hommes et brûlent les femmes.

Les Mormons jurent qu'ils descendent de la maison d'Israël et qu'ils sont les possesseurs légitimes de ce grand continent qui fut promis à la postérité de Joseph, fils de Jacob. Une révélation ajoute même qu'ils sont les descendants de ce patriarche !... Voilà donc l'origine des Peaux-Rouges trouvée. Sédécias, roi de Jérusalem, est leur ancêtre ! Les Mormons ont sans doute édifié cette jolie légende, pour venir au secours des savants et pour essayer de les mettre d'accord entre eux sur l'origine des Indiens !

Les mormons prétendent aussi que du peuple Lamanite descendent tous les mauvais Indiens, les *blood Indians*, les féroces et les anthropophages... Ceux qui ont encore une ombre de civilisation se rat-

tachent aux Néphites, et les livres religieux ajoutent que le Seigneur, trouvant que sa colère avait assez longtemps pesé sur eux, choisit Joseph Smith pour prophète et lui permit de découvrir les tables de Mormon et de Néphi, afin de régénérer son peuple.

En résumé, les Mormons croient à la Bible, — avec la variante en plus, de Néphi, découvrant l'Amérique et formant avec son frère Laman les deux races distinctes des Lamanites et des Néphites.

Ils croient aussi à l'Évangile, mais à l'Évangile restauré par Smith, et prêché par ses adeptes, par ordre du Seigneur. Car le Seigneur avait dû dire à Smith : « La vérité n'est pas plus connue aujourd'hui à Notre-Dame de Paris et au Vatican, qu'elle ne l'était à Athènes lorsque saint Paul alla y prêcher l'Évangile devant l'aréopage ; les chrétiens sont redevenus des Gentils, c'est donc à vous de les convertir. »

Voilà la mission que prétendent avoir ces *saints des derniers jours :* régénérer les Indiens et rétablir la vraie religion du Christ.

Les principaux reproches qu'ils font aux chrétiens sont :

1° Que la liturgie de leur Église est une invention purement humaine, qui n'a rien de commun avec les prescriptions divines.

2° Que le baptême des enfants, substitué au deuxième siècle de l'ère chrétienne à celui des adultes, est une hérésie condamnable. Le Christ, — disent-ils, s'étant fait baptiser lui-même par saint Jean dans le Jourdain, le baptême par immersion et par imposition des mains doit être conservé ; baptiser un enfant qui ne comprend pas l'importance du sacrement qu'on lui administre et chez lequel l'âme et l'intelligence sont à peine éveillées, est une chose aussi impie que ridicule.

Ils ne croient pas au péché originel ; par conséquent, ils n'ont aucune cérémonie religieuse ; à l'exemple des premiers chrétiens, ils se rassemblent pour prier Dieu et chanter des cantiques à sa louange. Aucune prière écrite et de convention, chacun élève son

âme à Dieu et lui parle d'après son cœur et son inspiration.

En un mot, s'il n'y avait quelques emprunts, — contraires à nos mœurs, — faits à l'Ancien Testament, les Mormons se rapprocheraient beaucoup des chrétiens des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Voici du reste, d'après leurs livres, les conditions qu'il faut pour être initié et devenir candidat à la *gloire céleste*. La foi au Christ, à sa sainte mère, à sa virginité, (sans exiger cependant la croyance à l'Immaculée Conception), le repentir de ses péchés, le baptême par immersion et l'imposition des mains. Cette dernière, — disent-ils, transmet le don du Saint-Esprit ou le baptême du feu. Elle met le récipiendaire en communication directe avec le Saint-Esprit, qui est l'esprit de lumière par excellence, et alors le nouveau baptisé peut sentir si la doctrine qu'on lui enseigne vient de Dieu ou des hommes... Il peut aussi, au moyen du Saint-Esprit qui est le télégraphe le plus merveilleux pour arriver à Dieu, recevoir les dons de la révélation, de prophétie et des langues;

acquérir le pouvoir de guérir les malades, et de discerner facilement le bien du mal.

D'après eux, tous ces dons furent accordés à l'Église primitive, comme signe d'une autorité divine dans la prédication du véritable évangile. Mais elle en fut privée, du moment où se produisirent les schismes et les hérésies.

Aucune Église de nos jours ne possède plus ces signes, si ce n'est celle (cela va sans dire) *des saints des derniers jours*.

Là est la preuve évidente de leur mission divine; et le devoir qui leur incombe de prêcher à nouveau l'évangile, pour rétablir la religion chrétienne dans sa pureté primitive.

A côté des choses sérieuses, il y a des détails burlesques. On se demande pourquoi ils prétendent qu'il y a 666 sectes différentes aujourd'hui, et que ce chiffre 666, est le chiffre de la Bête. Il y a bien d'autres folies qu'ils débitent encore !

Par exemple, ils peuplent les planètes d'anges, et vous affirment carrément qu'il y a autant de cieux différents qu'il y a de planètes. Les plus belles, les plus lumineuses, leur sont destinées nécessairement... Ils ne croient pas à l'enfer et aux punitions éternelles. Ils ajoutent que les âmes mormonnes iront prêcher les âmes des gentils et qu'elles pourront les ramener dans le ciel glorieux des mormons, lorsqu'elles seront converties à leur doctrine.

Ces conversions, ces prédications d'âmes à âmes, ne manquent pas d'une certaine originalité. C'est le côté poétique des mormons, la partie spirituelle de leur doctrine matérialiste, mais, avec ce système-là, on peut aller loin.

Joseph Smith fit peu de prosélytes; on se contentait de sourire aux fables qu'il débitait avec beaucoup d'aplomb, et, dans les cinq premières années, c'est à peine s'il eut deux cents personnes pour adeptes. Encore faut-il dire qu'il les recruta parmi des gens sans fortune et sans aveu, qui ne cherchaient, dans cette nouvelle doctrine, que des avantages personnels.

En 1841, *Brigham-Young*, vitrier de l'État de *Vermont*, fut nommé apôtre par Smith. Mais ce novateur, cet ambitieux (je parle de Smith), ne voulait pas se contenter d'un si petit nombre de croyants, et il chercha dans sa tête, féconde en expédients, quelque chose qui pût donner à sa religion un nouvel éclat.

Enfin, un jour il s'éveilla en se disant : *Eurèka !* ou : J'ai trouvé !

Et, en effet, il avait trouvé le meilleur moyen d'augmenter le nombre de ses adeptes.

Il avait trouvé le miroir qui attire les alouettes, l'appât qu'il faut mettre au bout de l'hameçon pour tenter les imprudents !

Il rassembla ses disciples et leur tint le langage suivant :

« Cette nuit j'ai eu une révélation. Dieu m'a dit : Je t'ordonne à toi et à tous les croyants de l'Evangile

restauré de prendre plusieurs femmes, afin que vous puissiez procréer le plus d'enfants possible et que le nombre de mes élus augmente promptement. Fais savoir aux hommes ma volonté à cet égard, et dis-leur qu'ils doivent aimer toutes leurs femmes également, sans montrer de préférence à aucune d'elles; dis aux femmes, que je les soumets à cette épreuve pour purifier leur cœur de tout sentiment charnel et terrestre; dis-leur que celles qui n'auront pour leurs rivales aucun mauvais sentiment et qui supporteront avec joie et résignation la polygamie, auront dans les cieux les places les plus élevées et les plus glorieuses. »

Les Mormons accueillirent cette révélation avec enthousiasme. Les femmes en furent un peu déconcertées. Mais Smith les prit à part, leur parla longuement, et il fut si éloquent qu'elles se montrèrent parfaitement résignées à accepter de nouvelles épouses sous le toit conjugal. Ce qu'il leur dit? Mystère.

Ce qui est réellement incroyable, c'est que ces

hommes-là aient trouvé des femmes capables d'aller remplir ce rôle complémentaire dans les ménages.

Être le tiers, le quart ou le dixième d'une épouse est un triste rôle, en effet!!

Mais, comme rien n'est impossible sous le soleil, et comme la femme est parfois bizarre, ces deux cents Mormons se trouvèrent bientôt en possession de six cents Mormones... Dès ce jour, mormonisme devint le synonyme de polygamie et les adeptes affluèrent en grand nombre!

Tant que la prédication resta dans les régions abstraites, les Américains ne dirent rien : mais, à ce commencement de polygamie, ils furent grandement scandalisés.

Ce fut bien pis encore lorsqu'ils virent les Mormons essayer de convertir leurs propres femmes, et y réussir si bien, que plusieurs d'entre elles demandèrent le divorce pour épouser des Mormons déjà en possession de deux ou trois femmes!

Alors les Yankees se fâchèrent..., des rixes violentes eurent lieu... Dans une d'elles, Joseph Smith trouva la mort. Cette mort servit de base à la fondation d'une religion, dont, sans cela, peut-être, le ridicule et la raillerie eussent fait bien vite raison.

Tant il est vrai qu'en politique, comme en religion, les persécutions fortifient les partis et consolident les erreurs.

Il faut aux religions, comme aux partis, le sang des martyrs pour grandir et s'établir solidement... Avant la mort violente de Smith, les Mormons, au nombre de deux cents... n'étaient considérés que comme des rêveurs, des hallucinés, ou ambitieux vulgaires.

Du moment où l'on fit de Smith un martyr, ils se transformèrent en prophètes et prirent impunément le nom de... Saints des derniers jours!

A Smith succéda, comme grand prophète, le vitrier *Brigham-Young*, né en 1801 dans l'État de *Vermont*.

Les Mormons, obligés de fuir l'État du *New-Hampshire*, allèrent, sous la conduite du nouveau chef, s'établir dans l'*Illinois* en 1843. Mais, dans cet État aussi, leur polygamie souleva l'indignation générale; les rixes et les disputes recommencèrent.

Ce que voyant, Brigham-Young dit un jour à ses adeptes :

« Mes frères, j'ai eu cette nuit un rêve singulier... Je suis certain que ce rêve est une nouvelle révélation de Dieu, car il nous trace ce que nous devons faire dans la triste position où nous sommes... Écoutez et jugez vous-mêmes :

« J'ai vu d'abord vaguement une route à travers une suite de chaînes de montagnes arides et désolées, puis une plaine aride aussi, avec un lac salé à gauche et un lac sulfureux à droite... Comme je considérais cette nature morte, cette morne solitude, une eau limpide se mit à jaillir tout à coup autour de moi; des arbres couverts de fruits superbes surgirent de toutes parts; la terre se revêtit de froment et de

jardinage ; le désert, comme par enchantement, se transforma en une oasis merveilleuse... Ne croyez-vous pas comme moi, que cette terre promise que le Seigneur nous a fait entrevoir est la terre bénie qu'il destine aux enfants de Néphi ? Qu'une centaine de vous me suivent, nous irons à sa découverte, et je suis sûr que Dieu guidera mes pas. »

Les Mormons eurent foi dans les paroles de Brigham-Young ; cent d'entre eux partirent avec lui, et après des mois d'une marche dure et pénible ils arrivèrent près de *Salt-Lake ;* soit hasard, soit connaissance géographique des lieux, ils trouvèrent réellement une plaine telle que Brigham-Young l'avait décrite : les deux lacs étaient là, et au fond du tableau l'immense chaîne des Montagnes-Rocheuses. Alors ils retournèrent chercher les autres Mormons et leurs familles, et se remirent en marche pour *Salt-Lake*, emportant des provisions et des semences de toutes sortes.

Madame Stenhausse, la femme du rédacteur en chef du *New-Descret*, journal mormon, m'a ra-

conté ce pénible voyage de la manière suivante :

« J'avais six enfants en bas âge, nous étions en tout 2,700 personnes ; sur ce nombre il y avait 800 hommes, 1,200 femmes et 700 enfants. Nous avons mis six mois pour franchir ce désert, six mois de marche à travers des montagnes sauvages, et attaqués sans cesse par les Indiens... Quand nous avions marché huit ou dix heures, le soir nous campions ; il fallait alors allumer le feu, faire la cuisine, et, pour reposer nos membres endoloris, nous nous couchions par terre n'ayant que quelques couvertures de laine pour nous préserver du froid.

« Notre sommeil était un long cauchemar. Car chaque nuit, on craignait une attaque des Indiens... Nous ne rêvions que massacres et scalpes ! !

« Mes enfants pleuraient de fatigues et de privations ; leur souffrance me navrait, et moi-même je me sentais mourir... Chaque soir en m'étendant sur cette dure couche, je me disais : Demain, je serai trop faible pour me lever... Mais le lendemain le désir

de soulager, de consoler mes pauvres enfants, me donnait une force factice, fiévreuse, et je me remettais en marche, soutenant, portant les plus jeunes et les plus faibles ! ! »

Ce qu'ils ont souffert pendant ces six mois, ces fanatiques héroïques, on ne peut s'en faire une idée; moi, qui ai franchi ces montagnes en voiture avec de bons chevaux, et qui ai trouvé cependant le voyage dur et fatigant, je me figure ce que cette première exploration d'un pays sauvage, où nul n'avait pénétré encore, a dû coûter de peines et de misères ! !

Après ces six mois de marche forcée, les Mormons se trouvèrent sur un terrain sec sans aucune végétation, sans eau, dans une contrée où il ne pleut presque jamais... Leurs vivres étant épuisés, ils furent réduits à se nourrir de racines... Eh bien, pourtant, sans se laisser décourager, c'est sur ce sol, vu en rêve par leur prophète, qu'ils plantèrent leurs tentes courageusement. Une fois établis, ils s'en allèrent dans les montagnes chercher l'eau de *Green-*

ning, et l'amenèrent dans la plaine en construisant des canaux.

Ils établirent un système d'irrigation comme celui qui existe en Égypte, se mirent à cultiver la terre et à l'ensemencer; quelques-uns même allèrent chercher des arbres, au Mexique, en Californie et aux États-Unis ! !

Ils comprirent aussi que la nature de ce sol convenait très-bien à la vigne, et plantèrent des vignobles qui produisent aujourd'hui un excellent champagne et un vin doux exquis.

Bref, arrivés dans ce désert en 1847 au nombre de 2,700, ils ont atteint aujourd'hui le chiffre de 125,000 dans le seul État de l'*Utah*. Leur capitale *Salt-Lake-City*, est une délicieuse petite ville de 18 à 20,000 habitants. Elle est entourée de vergers bien entretenus, qui donnent des fruits superbes; à perte de vue, on ne voit que des champs de blé, des prairies fertiles; l'eau traverse la ville entière, les tentes ont fait place à de grandes et belles mai-

sons. Tout ce monde a l'air riche, heureux; on se croirait dans une ville fondée depuis longtemps et ayant passé progressivement par toutes sortes d'améliorations. Les rues sont larges et bordées de beaux arbres, j'ai trouvé partout un air de propreté et de confort qui m'a charmée. On peut même citer une construction, digne des anciens, et qui n'a peut-être pas sa pareille dans le monde : c'est ce temple colossal élevé à la gloire du Seigneur et pouvant contenir 12,000 personnes. Il est recouvert d'un immense dôme qui a un système d'aération excellent; l'intérieur est construit sur le modèle des anciens cirques romains, c'est-à-dire en amphithéâtre.

Il y a à *Salt-Lake-City* un fort beau théâtre bâti sur le modèle des théâtres italiens, avec cette différence qu'il n'y a que deux loges en tout à côté de la scène : l'une pour Brigham-Young et l'autre, vis-à-vis, pour ses fils et leurs femmes ; toutes les autres places sont des fauteuils. Les décors, fabriqués par des ouvriers mormons, sont de bon goût, luxueux même. Tous les acteurs et les actrices sont Mormons ; beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu un autre théâtre et n'ont

étudié qu'à *Salt-Lake-City* l'art théâtral, et pourtant ils jouent bien ; il y a même une jeune fille qui est une véritable artiste.

Les pièces que l'on représente sur ce théâtre sont tout bonnement nos pièces françaises traduites en anglais. Pille-t-on assez ces pauvres auteurs ! même les Mormons s'en mêlent !

Il y a plusieurs grandes écoles gratuites, voire même un petit conservatoire où l'on apprend le chant et la musique aux jeunes Mormones. Les pianos ne manquent pas, mais je dirai qu'ils brillent plus par leur nombre que par leur bonté.

Il y a deux grands journaux à *Salt-Lake-City* : le *New-Descret* et le *New-Telegraph*. M. Stenhausse, le rédacteur en chef du premier, est un homme éminemment instruit. Allemand d'origine, il parle le français très-purement. Sa femme, née Française, est une femme du monde, bonne, charmante, très-instruite, bonne musicienne et mère de treize beaux enfants. C'est une ex-sœur de Charité et la seule

femme catholique et Française qui soit parmi les Mormones.

On trouve aussi à *Salt-Lake* de grands magasins pourvus de tous les objets d'Europe, ce qui ne nuit nullement à deux ou trois fabriques indigènes. La fabrique de gants a une réputation méritée : les gants dits gants mormons sont excellents ; ils sont faits en fine et souple peau de daim et ornés de manchettes de fourrure. Le commerce avec les États-Unis et surtout avec San-Francisco est considérable ; avec les Indiens, il se borne à des peaux de buffles qu'on leur achète et à des peaux de *grisly* (petit ours fort méchant). Je pourrais citer bon nombre de banquiers, de gens de lettres, de professeurs en tout genre et d'agriculteurs distingués.

J'entre dans ces détails, qui pourraient paraître extraordinaires s'il s'agissait de tout autre pays, parce qu'on m'a adressé souvent des questions tellement saugrenues sur le chapitre des Mormons, que cela m'a prouvé qu'on avait sur leur compte les plus fausses idées.

Ainsi, on m'a demandé une fois si, à l'exemple des sauvages de l'Afrique, ils portaient un costume primitif ; on pouvait de même me demander s'ils marchaient à quatre pattes ! Eh bien, non, et je répondrai une fois pour toutes : les Mormons feraient très-bonne figure, même à Paris ; et quant à leur tenue, elle est si correcte, qu'ils mettent l'habit noir, la cravate blanche à tout propos, sans oublier le fameux tuyau de poêle de rigueur.

Comme *Salt-Lake-City*, ou plutôt comme les Mormons sont constitués en une espèce de communauté dite religieuse, quelques personnes se figurent que tout est en commun chez eux, même les femmes.

C'est une erreur ; il y a polygamie, mais non communauté de femmes.

Il n'y a pas non plus communauté de biens : chaque Mormon a son commerce à lui, son industrie propre, s'il n'est pas cultivateur; sa fortune est toute personnelle.

Si un prosélyte nouveau arrive dans l'*Utah*, on vient à son aide, on lui prête de l'argent pour s'installer, et suivant ses aptitudes il se choisit un état.

Les plus riches forment une espèce de caisse de secours pour les nécessiteux ; les prêtres du temple n'ont pas d'autres occupations que d'aller visiter les malades, les pauvres, et leur distribuer des aumônes.

Si un Mormon meurt sans fortune, laissant des veuves et des orphelins dans la misère, comme une des règles fondamentales de cette religion est que l'homme doit toujours travailler pour la femme et ne jamais la laisser dans le besoin, les Mormons riches s'empressent d'épouser *spirituellement* ces femmes et d'adopter leurs enfants. Cela ne donne aucun droit de possession à l'homme sur l'épouse spirituelle : ses devoirs se bornent à lui fournir les moyens de vivre et à prendre soin de ses enfants.

Quant à l'épouse spirituelle, elle conserve toujours le droit d'épouser l'homme qui lui plaira : dans ce

cas seulement, l'époux spirituel cesse de pourvoir à ses dépenses. On a vu des unions spirituelles devenir des mariages effectifs, si les deux époux se conviennent mutuellement, mais ces cas sont peu fréquents.

Les jeunes filles et les veuves choisissent librement leurs maris ; elles ont le droit de divorcer s'ils se conduisent mal avec elles.

Pour le mari, le divorce n'est admis qu'à condition que l'adultère soit constaté.

On m'avait dit en Amérique que les Mormons, plongés dans les douceurs et les délices du harem, forçaient leurs femmes à travailler aux champs et leur réservaient les plus durs labeurs.

Eh bien, dans tout l'*Utah*, je n'ai jamais vu une seule femme travailler aux champs ; je n'en ai jamais vu traîner de lourdes voitures, comme on en voit souvent dans les rues de Paris. La femme du simple agriculteur n'a pas autre chose à faire qu'à soigner ses enfants et son ménage, et comme elles sont le

plus souvent trois, elles n'ont qu'un tiers de ménage à leur charge !

Matériellement parlant, la femme mormone est heureuse : son seul souci, la seule tâche qu'on lui impose, c'est de mettre au monde beaucoup d'enfants ; elle s'en acquitte si consciencieusement, qu'il n'est pas rare de voir des femmes ayant seize à dix-sept enfants.

D'après tout ce que j'avais entendu dire, je m'attendais à trouver dans la personne de Brigham-Young, le grand apôtre Mormon, le pape et le roi *des saints des derniers jours*, une espèce de fou halluciné et fanatique, ou bien encore un vulgaire ambitieux, un personnage grotesque se drapant majestueusement dans le prestige de sa triple grandeur.

L'amour de la vérité me force à avouer que j'ai trouvé en lui un homme du monde, à la tenue correcte et tout européenne, ayant des manières simples et affables, aimant le monde, étant encore, malgré ses soixante-huit ans, un excellent danseur, et ayant

le bon goût, une fois hors du tabernacle et de ses représentations officielles, de faire oublier et d'oublier lui-même sa toute-puissance.

Bref, c'est un homme simple et naturel, ne posant pas du tout, vivant sur le pied de la plus parfaite intimité avec tous ses sujets, n'ayant aucun huissier chamarré ou non chamarré à sa porte, et recevant gracieusement tous ceux qui se présentent chez lui.

Et pourtant la haute position qu'occupe cet ex-vitrier aurait bien pu lui tourner la tête ! Il faut donc lui accorder beaucoup de tact et d'esprit, puisqu'il a su résister à la tentation de devenir une espèce d'idole ou de fétiche.

Car enfin il est tout à la fois pape et empereur. Comme pape, il est infaillible... infaillibilité qu'aucun de ses sujets ne songe à lui contester.

Comme souverain temporel, il a un pouvoir aussi illimité qu'Alexandre de Russie.

Son gouvernement est tout à fait personnel, tout comme un autre gouvernement!!!

Mais il a cette supériorité sur ce gouvernement avec lequel nous avons fait, hélas! connaissance, qu'il est accepté avec joie par tous, qu'il ne se soutient ni par des fusils à aiguilles, ni par une armée permanente... Ce bon Brigham-Young n'a pas même une escouade de sergents de ville à ses ordres... Son seul prestige, l'estime et l'amitié qu'il inspire à ses sujets, suffisent pour maintenir ses triples pouvoirs, triples, car il est encore grand justicier : ses jugements sont sans appel et personne ne s'en plaint.

N'y a-t-il pas là de quoi faire envie à plus d'un souverain d'Europe?

Si un souverain, fort amateur de pouvoir personnel, trouvait moyen de se maintenir de cette façon! oh! alors il pourrait se dire vraiment élu de la nation, Majesté par la grâce de Dieu et du peuple.

L'absence de soldats et de policemen à *Salt-Lake-*

City ne se fait remarquer que sur le budget, moins grevé : l'ordre le plus parfait règne quand même. J'ai vu des réunions de douze mille personnes ; il n'y avait pas un seul instant de désordre.

Les vols et les assassinats sont choses inconnues dans l'Utah.

Brigham-Young, ainsi que tous les autres Mormons, m'ont paru très-fervents en leur religion, et qui mieux est, de bonne foi et parfaitement convaincus. Voici comment je m'explique cela.

Tout le monde connaît de ces Gascons, qui vous racontent constamment des histoires impossibles.

Tout le monde a rencontré de ces chasseurs qui jurent leurs grands dieux qu'ils ont tué un lièvre au vol, ou abattu trente perdreaux du même coup de fusil.

Gascons et chasseurs, après avoir conté dix fois la même histoire, en arrivent à se persuader de la

meilleure foi du monde, que c'est arrivé! Eh bien, les Mormons en sont venus eux aussi à croire que c'est arrivé!

Smith, cet amateur de sortiléges, a eu d'excellentes raisons pour adopter la position lucrative de prophète et pour broder l'histoire des plaques de Néphi. Mais je suis persuadée qu'il a fini par croire lui-même à la vérité de ses fables et qu'il s'est pris lui-même au sérieux.

Aujourd'hui les Mormons sont de bonne foi, je le répète.

La polygamie mormone est tout à fait l'opposé de la polygamie musulmane; cette dernière est plutôt basée sur l'inconstance que sur le partage. Un Turc épouse une jeune et jolie femme, il l'adore. Mais son amour ne survit ni à la jeunesse ni à la beauté. Le climat brûlant de l'Orient, la vie du harem passent vite les femmes; les Turcs en changent souvent, mais le plus souvent, la première devient une étrangère, dès que la seconde s'installe dans la maison.

Les Mormons ayant mêlé Dieu au Diable, ayant mis la religion au service de leur passion, ont établi leur polygamie sur les bases du partage. Chaque femme a droit à une égale part d'affections; ils doivent diviser leur tendresse en trois ou cinq parts égales, suivant le nombre de leurs femmes; cela paraît bien difficile, et pourtant ils arrivent à cette impossibilité.

Ils sont aussi tendres, aussi amoureux de celle de leurs femmes qui a quarante ans et fort peu de beauté en partage, que de celle qui a vingt ans et une grande beauté.

Ils trouvent cela tout naturel.

Un Anglais, M. Dixon, vient de faire paraître un ouvrage sur les Mormons, où il dit, « que seules les femmes de basse extraction, les femmes communes et sans instruction, supportent docilement la polygamie, tandis que les femmes supérieures, les femmes des classes plus élevées s'indignent contre elle et ne la subissent qu'avec un sentiment d'humiliation

douloureux. » Je conteste l'exactitude de cette appréciation, car comment la concilier avec le fait très-positif de l'initiation préalable? En tout cas il n'y aurait que les femmes nées de parents mormons, qui auraient le droit de dire : « Nous subissons la polygamie, mais elle nous est odieuse, » et encore elles ont la ressource de refuser de se marier, car le mariage n'est point imposé aux jeunes Mormones. Elles le contractent librement en toute connaissance de cause.

Quant aux femmes qui arrivent tous les ans à *Salt-Lake-City*, converties au mormonisme par les prédicateurs que Brigham-Young envoie dans le monde entier; pour celles-là, il n'est pas permis de mettre en doute leur adhésion complète à la polygamie, puisque avant d'être admises au mormonisme il leur faut passer par de longues prédications, se pénétrer de cette doctrine, et jurer que l'on y croit et que l'on y adhère. Il faut même plus que cela. — La polygamie mormone a des devoirs et des obligations plus étendues.

Il ne suffit pas de ne pas s'opposer à un second mariage de son époux, mais il faut même avoir l'attention délicate d'offrir une seconde ou une troisième épouse à son mari ; et qui plus est, d'aimer et de traiter en sœurs ses rivales.

Une femme qui accepte ce rôle, et qui jure de s'y résigner, a-t-elle bien le droit après de s'en plaindre ?

Je vous l'avoue, mes sentiments féminins me portaient à croire que les femmes mormones n'étaient que des pauvres victimes, trompées et abusées, retenues contre leur gré et ne subissant qu'avec peine cet odieux partage de l'amour conjugal.

Je m'attendais à découvrir bien des douleurs mal dissimulées, de sombres jalousies et des haines implacables.

J'ai bien sondé ces cœurs féminins, j'ai scruté les regards, observé les physionomies. Il est certains petits détails qui n'échappent pas à l'œil d'une femme,

nous sommes plus perspicaces que les hommes, pour lire dans les replis sinueux du cœur féminin.

Eh bien, je vous assure que je n'ai jamais pu découvrir le moindre signe de jalousie ; ces femmes, presque toutes protestantes, ont cette froideur, cette rigidité propres aux anglicanes, correctes, dévotes, prudes ; si vous leur parlez de jalousie, elles s'effarouchent et sont prêtes à crier : *Shocking !*... « Nous jalouses ! disent-elles; fi donc !... mais jalouses de quoi? De l'affection de nos maris? Mais ils sont tendres et empressés pour nous. Pourquoi le cœur n'aurait-il pas de l'affection et de la tendresse pour plusieurs personnes à la fois ? Nous ne pourrions donc être jalouses que de leur amour sensuel, et nous repoussons ce soupçon, car nos cœurs sont tellement purifiés par la grâce et par notre saint baptême, que nous ne pouvons être souillées par un amour grossier et impur ! »

En un mot, j'ai découvert que ces don Juan doublés de Tartuffe connaissent si bien le caractère dévot et prude de la femme anglicane, qu'ils ont

fait de *jalousie* le synonyme d'*impureté*. Se montrer jalouse, selon eux, équivaut à se montrer trop attachée à l'amour charnel : ce qui mérite un blâme sévère !

C'est très-adroit et cela réussit à merveille; si bien que chaque Mormone s'empresse, au bout de très-peu de temps de mariage, de dire à son mari :

« Mon ami, ne vas-tu pas prendre bientôt une seconde femme ? mon ami, une telle ne te plairait-elle pas ? préfères-tu ma jeune sœur ? »

Notez que pour que le second mariage soit valable, il faut que la première femme présente elle-même à son mari sa rivale et dise au prêtre : « C'est moi-même, et tout à fait volontairement, qui offre cette seconde ou troisième épouse à mon mari. »

Si une femme ne consent pas à un second mariage, son mari ne peut pas le conclure; seulement elle est tenue de faire valoir ses raisons au pape Brigham-Young; si ces raisons ne paraissent pas suffisantes,

il la sermonne pour lui faire changer d'avis : mais, si elle persiste, son mari ne peut pas passer outre.

Jamais il ne peut donner à sa femme une rivale qui lui déplaise; il est forcé de choisir une personne qui lui soit sympathique et aux autres femmes aussi s'il en a plusieurs. Les mariages se célèbrent dans les maisons, dites maisons des *endossements;* les cérémonies du mariage sont empruntées à la Bible, et tiennent à la fois du mariage civil et du mariage religieux.

Le chiffre trois est le plus généralement adopté par les ménages mormons; très-peu ont moins de trois femmes, excepté les jeunes, et très-peu en ont davantage.

Pourquoi cette préférence pour ce chiffre cabalistique, je l'ignore; mais j'ai constaté qu'elle était généralement répandue.

La polygamie mormone a le plus d'analogie avec la polygamie biblique patriarcale.

Un Mormon se marie ; lorsqu'il est à la veille d'avoir un enfant, il épouse une seconde femme, afin que sa première puisse, pendant dix-huit mois ou deux ans, s'adonner exclusivement aux devoirs de la maternité. Les Mormons un peu aisés, et les riches d'autant plus, donnent à chacune de leurs femmes une maison séparée; quelquefois ces maisons sont fort éloignées les unes des autres. Mais ces dames se visitent, s'invitent réciproquement à dîner ou en soirées, et si l'une d'elles est malade, l'autre s'empresse d'aller s'installer chez elle pour la soigner.

Je n'étais pas depuis un quart d'heure chez l'une de ces dames, qu'elle me disait : « Voulez-vous que nous allions faire une petite visite à la seconde femme de mon mari? elle est charmante, très-douce et très-bonne. »

J'ai été invitée à des petites soirées, à des grands dîners et j'ai vu des maris entourés de leurs femmes; eh bien, j'affirme qu'ils étaient empressés et également aimables pour toutes; les dames aussi se montraient très-affectueuses les unes pour les au-

tres. Quand il s'agissait de présentations, alors, je l'avoue, j'étais prise d'un franc rire que j'avais bien de la peine à comprimer.

M. Willams, par exemple, prenait une jeune femme par la main et me l'amenait en me disant : « Madame Willams, ma femme ! »

Puis il allait en chercher une seconde, en me répétant la même chose. Enfin une troisième et toujours madame Willams, ma femme ! Quand on n'y est pas habitué, c'est d'un comique qui atteint au burlesque !

Nécessairement, toutes les femmes portent le nom du mari.

Comme seigneur du pays, Brigham-Young n'a aucun droit sur les femmes de ses sujets, mais il possède le harem le plus nombreux : comme je l'ai déjà dit, il a dix-sept femmes.

Sa première, qui a soixante-dix ans, était sa com-

pagne, alors qu'il n'était qu'un simple vitrier ; il lui témoigne toujours une grande amitié et il a pour elle beaucoup d'égards. De son côté, cette dame paraît avoir pour son mari une tendresse qui va jusqu'à la vénération.

Un jour j'allai au théâtre avec elle dans la loge de Brigham-Young, qui nous en faisait les honneurs avec une bonne grâce parfaite ; cette vieille dame paraissait radieuse. Dans un entr'acte elle se pencha vers moi et me dit à l'oreille : « Ah ! je suis bien heureuse, ce soir, car voyez-vous, madame, lorsque je puis passer quelques heures avec mon mari, cela me met un rayon de soleil dans le cœur : il est si bon, si excellent pour moi ! »

Cette bonne dame a vraiment elle-même un caractère excellent, car, c'est en étant son époux que Brigham-Young est devenu Mormon !

Depuis lors, elle a vu entrer seize autres femmes dans le domicile conjugal, et malgré cela, elle vénère son époux et se loue de sa bienveillance !

Il y a vraiment de par le monde des choses que l'on ne croirait pas, si on ne les voyait de ses propres yeux !

Brigham-Young a encore trois autres vieilles femmes qu'il a épousées dans l'*Illinois*. Les dernières, celles qu'il a prises à *Salt-Lake-City*, sont plus jeunes.

Une de ces femmes est très-belle et avec cela élégante et distinguée ; elle a un faux air de grande dame et elle paraît prendre son rôle de souveraine très au sérieux : elle se nomme Amélia, ou plutôt on la nomme la belle Amélia.

C'était la femme d'un riche Yankee de New-York; romanesque et inoccupée, elle rêvait à quelque chose d'excentrique pour se guérir du spleen qui la tourmentait dans le milieu prosaïque où elle vivait.

Les journaux parlaient de ce fameux Brigham-Young, tout à la fois pape et souverain ; on racontait sur son compte des histoires étranges... Amélia lisait

cela, et un jour elle se dit : « Je veux devenir la reine de *Salt-Lake-City;* je veux, par mes beaux yeux, ma beauté, subjuguer cet homme et prendre un tel empire sur lui qu'il renoncera à la polygamie. »

Elle prit une plume, de l'encre, une belle feuille de papier et lui écrivit le billet suivant : « Je crois que la grâce m'a touchée; je veux devenir Mormone, si vous m'épousez. »

La réponse ne se fit pas attendre.

« Venez, lui disait-on, vous serez reçue à bras ouverts et vous deviendrez ma femme. »

Amélia demanda son divorce et l'obtint sans parler de son projet. Une fois libre, elle partit pour *Salt-Lake-City* avec une escorte d'honneur que lui envoya le souverain de l'Utah.

Son arrivée fit sensation. Jamais encore, les Mormons n'avaient vu une femme aussi belle et aussi élégante. Brigham-Young fut ravi, enchanté ; il la

reçut en reine et la couvrit de fleurs, de dentelles et de diamants. Comme elle l'avait prévu, elle prit un grand empire sur lui et il en devint amoureux pour tout de bon.

Amélia songea alors à arriver à son but, qui était de détruire la polygamie ; mais Brigham-Young fut intraitable sur ce chapitre. « Dieu nous l'a imposée, lui disait-il invariablement; demande-moi ce que tu veux, je le ferai ; mais, malgré tout mon amour pour toi, je ne puis aller contre la volonté du Très-Haut. »

Amélia est restée une Mormone de fantaisie et non de conviction : c'est une grande dame, ayant cherché dans une excentricité une distraction.

Je crois même qu'elle s'est repentie plus d'une fois de ce coup de tête, mais elle a fini par en prendre son parti. N'étant pas prisonnière, elle aurait pu quitter *Salt-Lake-City ;* mais le monde qu'elle avait abandonné aurait été impitoyable pour elle. Mieux valait donc subir les conséquences de sa folie, et c'est ce qu'elle a fait ; seulement la belle Amélia a

un petit air de reine détrônée ou d'une dame ayant perdu son idéal.

De celle-là je ne dirai pas que la jalousie lui ait été inconnue. On assure qu'au moment surtout où elle exerçait une grande influence sur l'esprit du président, elle a malmené les autres femmes et s'est complu à leur rendre la vie dure. C'est du reste ce qui a mis fin au vertige amoureux de Brigham-Young, très-bon par nature et ne pouvant supporter que ses autres femmes fussent victimées par elle. Pour la punir, il en épousa trois autres!

Un homme dans la position de Brigham-Young est rarement forcé d'aller se mettre en quête d'épouses nouvelles ; c'est plutôt elles qui viennent s'offrir à lui. Ainsi, il y a peu de temps de cela, voici ce que lui écrivait une femme de Boston : « Monsieur le président de l'Utah, mon mari est un ivrogne, un paresseux, il va boire au cabaret tout l'argent qu'il gagne et, en rentrant au logis, au lieu de pain, il me distribue des coups, à moi et à mes pauvres petits enfants. Je pense qu'une religion qui permet à de

si mauvais maris d'exister est une mauvaise religion. Je suis donc prête à embrasser la religion mormone, si vous me promettez de m'épouser et de me nourrir moi et mes enfants. » Brigham-Young répondit : « Venez ! » et il envoya de l'argent à cette femme pour son voyage... Il l'épousa même, mais je crois bien qu'il se borna au mariage spirituel seulement.

Tout dernièrement aussi, deux jeunes filles d'*Albany* lui ont fait la même demande. Il les a épousées toutes les deux à quinze jours de distance.

Les Américains disent volontiers qu'il n'y a chez les Mormons que des femmes étrangères ou des Yankees appartenant aux plus basses classes de la société ; eh bien, ils se trompent : j'ai vu des jeunes femmes distinguées, très-bien élevées, et j'ai appris qu'elles appartenaient à des familles très-considérées des États-Unis, de celles qui font partie de l'aristocratie yankee.

Par exemple, j'ai constaté avec un grand plaisi

que, dans toute la colonie de l'Utah, il n'y a que deux catholiques.

J'ai éprouvé une grande surprise en trouvant à *Salt-Lake-City* la fille du général La Harpe. Cette dame est Mormone depuis vingt ans; d'un esprit ardent, porté vers l'analyse, d'une intelligence supérieure, elle est devenue une zélée adepte de cette religion. Voici comment elle m'a raconté sa conversion: « J'étais née dans la religion réformée, mais l'âge venant mûrir mes idées, mon esprit se préoccupa des choses de l'autre monde, de l'âme du Dieu créateur ; je songeais avec anxiété sur ce que nous trouverions après le tombeau... j'étudiais toutes les religions, leurs dogmes et croyances ; je sentais que j'étais dans le faux et que la religion dans laquelle on m'avait élevée était une pure invention humaine.

« Mon intelligence étant troublée, et mon cœur mécontent, je me mis à la poursuite de la vérité, qui était devenue mon idéal, et je me jetai dans la philosophie... Mon esprit trouva dans ces brillantes doctrines un charme irrésistible : mais mon cœur

me disait tout bas : ce ne sont que phrases et paradoxes.

« Enfin je devins l'amie de Fourier et une de ses plus ardentes adeptes. Sa doctrine me plaisait par l'esprit, mais je la repoussais par le cœur. J'avais toujours le sentiment d'être dans le faux : je voyais dans ce système bien plus une œuvre humaine qu'une inspiration divine.

« J'étais fiévreuse, surexcitée ; je voulais à toute force arriver à la compréhension du vrai ; et je ne parvenais à me fixer à rien, au milieu de toutes ces religions, de toutes ces sectes différentes. J'allai à Rome, pour y étudier le catholicisme, mais son intolérance sur tout ce qui n'est pas lui me choqua désagréablement. Je lus en frissonnant les récits sur l'inquisition et je me dis qu'une religion qui a pu inspirer de pareils actes ne saurait être la religion prêchée par le Christ, religion de paix et d'amour, de tolérance, de bons exemples et de persuasion.

« Je vis dans chaque prêtre romain l'ombre d'un

inquisiteur, et j'arrivai à cette conclusion que, si même le catholicisme était la seule vraie religion, les prêtres qui le représentent lui font un tort irréparable; car combien ils sont dégénérés de ces apôtres que le Christ avait chargés de prêcher sa doctrine dans le monde !!

« Je quittai Rome avec découragement, en me disant que je ne serais jamais qu'une mauvaise catholique, ne pouvant croire aveuglément aux choses que je ne comprends pas...

« Ma seule ambition n'a été toujours que de découvrir le vrai chemin du ciel, pour le suivre avec zèle, et ne plus songer qu'à la vie éternelle.

« Toutes ces luttes, ajouta mademoiselle de La Harpe, m'usaient, me fatiguaient, j'étais mécontente de moi et des autres, et j'avais fini par me dire : « Attendons que la lumière se fasse d'elle-même dans mon esprit. » Je me contentais de prier Dieu et de me remettre entre ses mains.

« Un jour, étant à Genève, un ami vint me dire : « Il « est arrivé un Mormon qui va prêcher cette après- « midi dans une salle qu'il a louée à cette intention. »

« Je ne savais même pas ce que c'était que le mormonisme ; j'interrogeai mon ami à ce sujet, qui me répondit : « Je ne sais pas grand'chose sur eux, sinon « qu'ils ont formé une colonie dans le grand désert « américain et qu'ils pratiquent la polygamie.— Cela « sera peut-être amusant, dis-je à mon ami ; il vient « sans doute faire de nouvelles recrues ; je serais cu- « rieuse de savoir l'accueil qu'on lui fera. Voulez-vous « m'y conduire? cela me distraira. »

« Mon ami vint me prendre et nous allâmes écouter ce Mormon, uniquement pour passer le temps et nous moquer de lui. »

Arrivée à ce moment de sa narration, mademoiselle de La Harpe s'anima et me dit, d'un air exalté et profondément convaincu :

« Eh bien, madame, cet homme parla d'une

manière qui me bouleversa. Les révélations faites à Joseph Smith par le Très-Haut me frappèrent vivement, et lorsqu'il se mit à expliquer à l'auditoire que toutes les religions, telles qu'on les pratiquait aujourd'hui, étaient bien loin de la pureté primitive de la doctrine que le Christ nous avait enseignée; lorsqu'il nous prouva, en termes éloquents, convaincus, la nécessité d'un Évangile restauré; j'entendis, je vous le jure, une voix intérieure qui me dit: «Tu veux la vérité, la voilà! » Mon cœur se mit à battre de bonheur; comme un voile de ténèbres se déchira dans mon esprit, et la lumière éclatante m'apparut. Tous ces mystères divins, que je n'avais pu sonder jusque-là, me devinrent compréhensibles; je sortis de ce prêche tout émue, mais encore un peu indécise; pendant la nuit j'eus aussi une révélation : Dieu me disait : « Qu'attends-tu? Ne vois-tu pas clairement, ne sens-tu pas que là est le droit chemin? »

« Dès le lendemain j'allai trouver ce prédicateur et je le priai d'achever mon instruction. Un mois après, il me donna le baptême mormon, et je fis acte d'adhésion à la polygamie.

« A présent, m'a dit encore cette dame, je suis heureuse ; une douce quiétude a fait place à cette pénible incertitude qui me dévorait ; voilà vingt-deux ans que je suis Mormone, et je vous jure que ce n'est que depuis que je le suis, que j'ai une idée exacte de notre mission terrestre, de notre vie future, et que je commence à comprendre la grandeur et la beauté éternelle de celui que nous nommons Dieu. »

Cette dame est une femme du meilleur monde ; alle a vécu en Europe dans la meilleure société ; en Russie elle avait même une grande position. Son intelligence est réellement supérieure ; son cœur bon et affectueux.

Eh bien, est-ce par fanatisme ou par conviction? mais le fait est qu'elle a tout sacrifié : son mari, ses filles, sa position, pour mener une vie modeste et précaire à *Salt-Lake*, et se dévouer à sa nouvelle religion. Pour rejoindre les Mormons, elle a fait une marche forcée de deux mois dans le désert américain ; sa famille l'a fait poursuivre ; le ministre de France fut chargé de l'arrêter et de la renvoyer en Russie.

Elle a résisté à tout, aux prières comme aux menaces, et depuis vingt-deux ans elle vit au bord de ces grands lacs, n'ayant qu'un rêve, ne formant qu'un désir, c'est d'arriver par ses lettres à convertir ses filles au mormonisme.

Lorsqu'elle me fit part de ce souhait, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Y pensez-vous? faire venir vos filles ici, leur faire quitter la Russie, où elles sont mariées et jouissent d'une belle position ! mais c'est insensé ! »

« Non, me répondit-elle; ce n'est pas aussi fou que vous le croyez; c'est au contraire très sage. J'aimerais mieux qu'elles fussent ici comme moi, les femmes d'un simple jardinier (car mademoiselle de La Harpe a épousé un modeste jardinier), et les voir faire leur salut, que de savoir qu'elles sont riches et heureuses en Russie, mais qu'elles marchent dans les ténèbres et n'arriveront pas, comme moi, au ciel des Mormons ! »

Ah ! le fanatisme ! de quoi ne rend-il pas capables ceux qui en sont atteints !...

Du reste, cette dame est restée femme du monde; elle cause bien, toutes les littératures lui sont connues ; elle m'a charmée par son esprit, étonnée par son ardeur en cette religion, et par l'assurance qu'elle m'a donnée avec un sérieux très-grand qu'elle aussi avait des révélations.

Si M. Bertrant a écrit en 1851 une longue lettre à Napoléon III pour le convertir au mormonisme, mademoiselle de La Harpe a tenté, elle, de faire la conversion de Victor Hugo; j'ai eu la copie de cette longue épître en main; elle ne manquait pas d'originalité !

Enfin, pour en finir sur ce sujet, je dirai que, hélas tous les Mormons ne sont pas aux bords des lacs salés : l'Europe en compte un grand nombre ; compter ceux de Paris serait une tâche longue et décourageante. Mais entre les Mormons d'Europe et les adeptes de Brigham-Young, il y a une immense différence, tout à l'avantage de ces derniers, du reste. D'abord les Mormons de *Salt-Lake* ont le courage de leur opinion; bravement ils s'exposent aux quolibets

de leurs confrères d'Europe ; ensuite, il faut bien le reconnaître, eux au moins ne parjurent pas leurs serments, ils ne jurent pas fidélité à leurs femmes ; bien au contraire, ils leur disent : « Vous êtes bien prévenues que vous aurez des rivales ; réfléchissez, voyez si vous aurez le caractère assez bien fait pour supporter la polygamie. »

Les Européens jurent, eux, fidélité à leurs femmes, et les jeunes filles ne savent pas assez que les hommes ne font ces serments que pour se donner le plaisir de ne pas les tenir ; elles ont la naïveté de prendre leurs promesses au sérieux... la désillusion est terrible.

Il faut encore rendre cette justice aux Mormons de *Salt-Lake ;* ils n'ont pas inventé un hospice pour y envoyer leurs enfants ; ils n'ont point inscrit dans leur code cette phrase immorale et inhumaine : « La recherche de la paternité est interdite. »

Phrase qui a pour triste résultat de faire, que sur trois enfants qui viennent au monde, en Suède et en

Norwége, il y en a un de bâtard ; en Autriche, la moyenne est de un sur cinq ; en France, la moyenne est à peu près dans les mêmes proportions.

Tous ces enfants sont voués par leurs pères à la misère, à la honte : misère et honte conduisent les uns aux bagnes et jettent les autres dans la hideuse prostitution.

Le mormonisme des Européens, pour n être pas légal, est poutant fortement protégé par les lois, et ses résultats sont dix fois pire. Ainsi il a produit la dégradation de la femme, en créant le demi-monde, le tiers de monde, le quart de monde et le monde du trottoir. Mondes qui nous montrent des femmes tristes à voir, fort coupables sans doute, mais encore plus malheureuses; elles étaient presque toutes nées honnêtes, elles ne sont que les infortunées victimes du mormonisme européen.

A *Salt-Lake*, point de femmes dégradées; il n'y a que des femmes considérées de tous, portant le nom de l'homme avec qui elles vivent ; leur position de

quart d'épouse n'a rien d'humiliant, puisqu'elle est légale; l'homme qui les a épousées ne peut plus jamais les abandonner; il est obligé de travailler pour les nourrir, jamais elles ne sont exposées à se trouver dans la misère; tous les enfants qu'elles mettent au monde ont une position régulière, le nom de leur père qui est forcé de les nourrir, de les élever; il y a des familles innombrables chez les Mormons; il n'est pas rare de voir un homme entouré de ses quarante enfants; si celui-là a épousé plusieurs femmes par un entraînement de sens coupable, du moins il a subi en honnête homme les conséquences de son incontinence.

Brigham-Young a trente-six filles, toutes grandes, fortes et robustes, et, en plus, dix-sept garçons.

Chose curieuse à constater, tous les Mormons ont la moitié plus de filles que de fils.

Dieu, disent-ils, indique par là que tout homme doit épouser au moins deux femmes.

Conclusion intéressée.

Bref, mon avis est, que la polygamie est bien et dûment un cas pendable, une chose horrible qui assimile l'homme à la brute, qui détruit cet amour pur, fort, divin, inspirateur de toutes les grandes et belles choses ; mais que polygamie pour polygamie, j'aime mieux la polygamie légale des Mormons, que l'illégale, tolérée et protégée des Mormons de Paris ; car, je le répète, cette dernière a des conséquences bien plus fâcheuses encore.

FIN

TABLE

PRÉFACE. 1

I. Chemins de fer américains. — Le Niagara. — Le Canada. — Détroit. — Chicago. — Iowa. — Nébraska. — L'émigration. — Mœurs du Far-West. — Les Indiens. — Les montagnes Rocheuses. — Le *Pacific-Railroad*. — Les Mormons. 27

II. LES INDIENS. — I. Ce qu'ils étaient au moment de la découverte de l'Amérique. — Ce qu'ils sont aujourd'hui. 149

II. Religion et mythologie des Indiens 199

III. Omaha. — Pacific-railroad. — Cheyenne. — Larami. — Green-River. — Montagnes Rocheuses. 213

IV. Chemin de fer du Pacifique. 279

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

mw.

LOAN PERIOD 1 | 2 | 3
HOME USE

Yb 4496

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKEL

B000879607